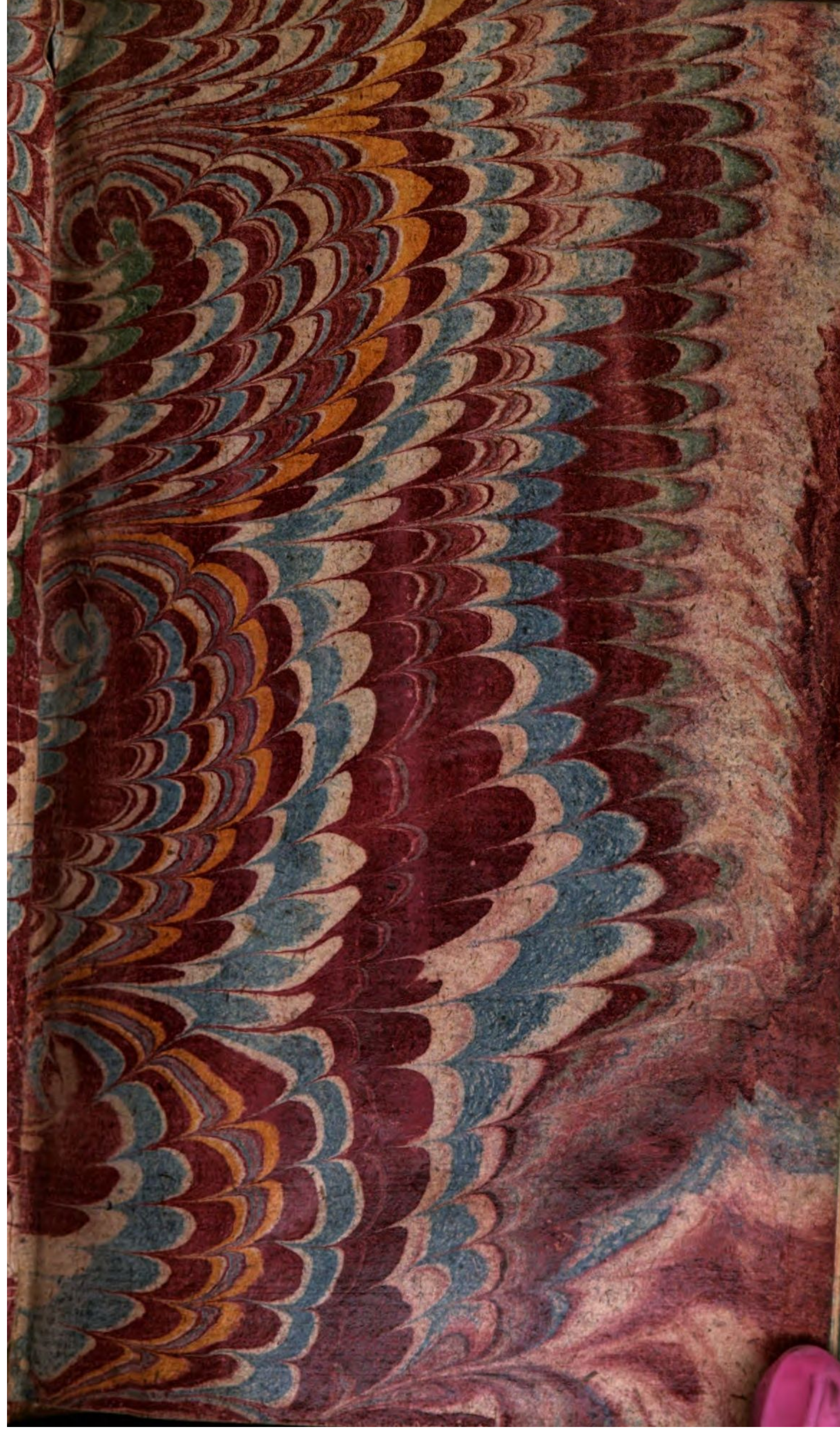






B. L. 4895.

B. L. franc. pag. 368.

Epist 376

LETTERES

DE

MADemoiselle

DE JUSSY.

Je vous prie de m'envoyer
le livre de la vie de
Sainte Catherine de
Sienne, que j'ai vu
dans votre bibliothèque.
Je vous prie de m'en
faire acheter un exemplaire
pour ma bibliothèque.

Je vous prie de m'envoyer
le livre de la vie de
Sainte Catherine de
Sienne, que j'ai vu
dans votre bibliothèque.
Je vous prie de m'en
faire acheter un exemplaire
pour ma bibliothèque.

Je vous prie de m'envoyer
le livre de la vie de
Sainte Catherine de
Sienne, que j'ai vu
dans votre bibliothèque.
Je vous prie de m'en
faire acheter un exemplaire
pour ma bibliothèque.

Je vous prie de m'envoyer
le livre de la vie de
Sainte Catherine de
Sienne, que j'ai vu
dans votre bibliothèque.
Je vous prie de m'en
faire acheter un exemplaire
pour ma bibliothèque.

Je vous prie de m'envoyer
le livre de la vie de
Sainte Catherine de
Sienne, que j'ai vu
dans votre bibliothèque.
Je vous prie de m'en
faire acheter un exemplaire
pour ma bibliothèque.

LETTRÉS

DE

MADemoisELLE

DE JUSSY,

A

MADemoisELLE

DE ***.



Francfort & Leipsic.

Chez KNOCH & ESSLINGER.

MDCLXIV.

LETTERS

D E

MADAM

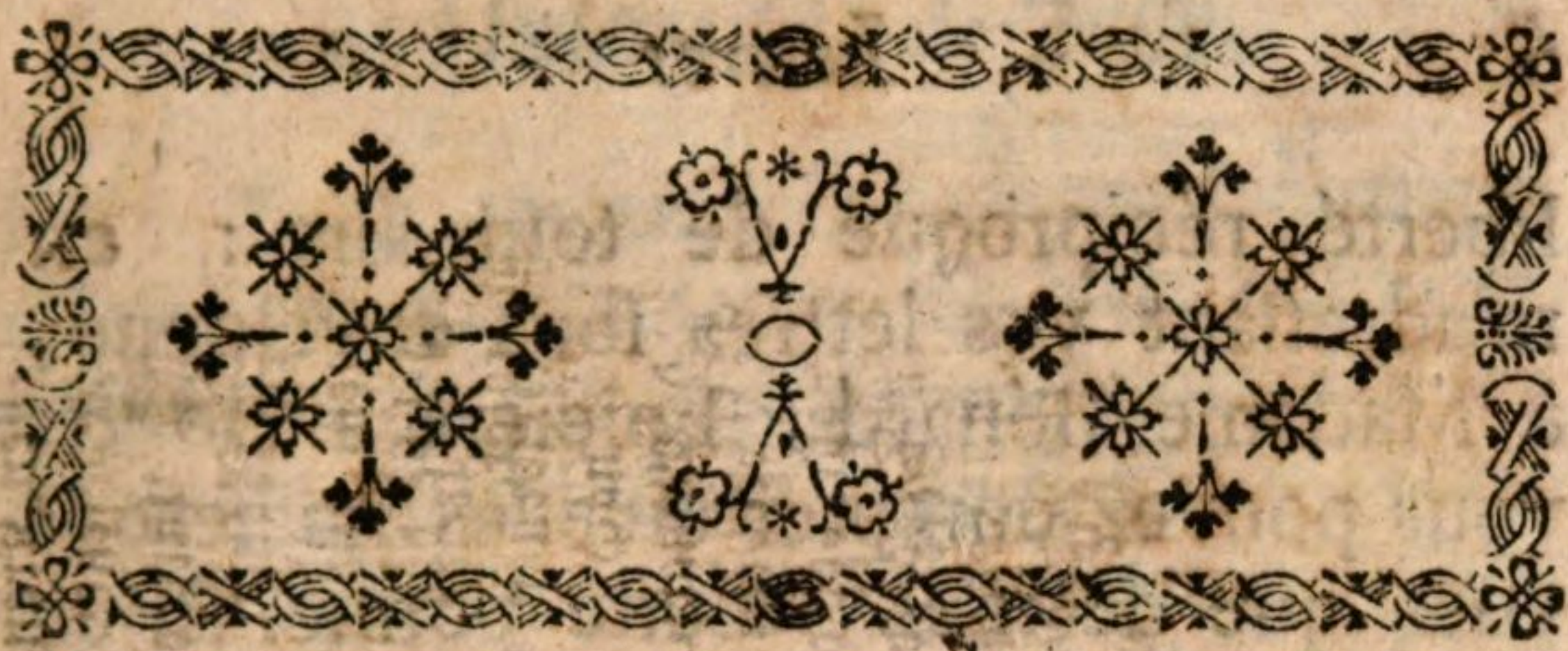
DE JUS

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.



CHESKNOCH & ESSLINGER.
Frankfurt & Leipzig.

MDCCLXIV.



LETTRES

De Mademoiselle de J U S S Y.

*à Mademoiselle de * * *.*

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE

*De Mademoiselle de Jussy, à Mademoiselle de * * *.*

 **S**i depuis mon départ mon premier soin n'a pas été de vous donner de mes nouvelles, c'est que je n'ai pas trouvé d'abord une voie aussi sûre que je le desirois. Le plaisir que me promet notre commerce seroit bien imparfait, sans la

liberté réciproque de tout dire : en m'adressant vos lettres sous enveloppe, à Madame Bénard, Epiciere à D***, vous pouvez compter qu'elles ne seront vues que de moi. Cette connoissance est assurément la meilleure fortune dont j'aie à me vanter depuis notre séparation ; aussi est ce la premiere chose dont je me presse de vous faire part. Que vous dirai-je de ma situation nouvelle ? que je n'en suis pas enchantée. Le Couvent m'enuyoit, B*** ne m'amusera guere davantage. J'ai changé de société, vous exceptée, que je ne pouvois espérer de conserver long-tems, je n'y ai gagné ni perdu. Ma tante est une bonne femme, commere, curieuse, bavarde à l'excès : sa fille, une petite femme jolie, douce, indolente, ignorante, insipide : son mari, le gentilhomme le plus rustre qui soit au monde : voilà les Maitres du château. La société consiste en un Capitaine réformée du régiment du Marquis, fat & complaisant ; un vieux Maréchal de Camp, qui a l'air d'avoir été l'amant de ma tante, qui fume, qui gronde : qui joue au trictrac du matin au soir ; & un vieux Abbée, spectre ambulante, décoré de l'honneur d'avoir fait la brillante éducation de mon cou-

fin. Tous ces gens-là mangent comme des diables, la table est leur bonheur essentiel: en consequence elle occupe les deux triers du jours. Je fais des vœux pour acquérir de l'appetit, comme d'autres en font pour acquérir de la santé: il est fort agréable de disposer d'un plaisir qui deux fois le jour se renouvelle.

Mais il faut vous instruire de la façon dont je me prends avec ces nouvelles connoissances. Ma vieille tante me trouve fort serieuse, & mettant mon sérieux sur le compte de la timidité, elle fait d'obligeans efforts pour me mettre à mon aise. Sa fille me croit dédaigneuse; le Marquis, pédente; l'Abbé avance que je ne suis pas sans mérite; les deux autres n'ont point d'avis.

A deux lieues de B*** est le château de R**, où j'ai été deux fois. La souveraine du lieu est la Comtesse de Crécy, femme de trente-cinq à trente-six ans, dont la figure est fort noble & fort spirituelle; son ton doit être celui de la bonne compagnie: elle fait les honneurs de sa maison avec une politesse qui n'est ni froide, ni empressée: elle parle peu, & parle bien. Je crois qu'elle m'a marqué quelques égards particuliers; mais si cette femme est telle qu'elle s'annonce,

il ne faut pas se flatter de la voir souvent à B***. Nous trouvâmes chez elle un Abbé qui me paroît avoir beaucoup d'esprit, & M. Ombreval; je vous le nomme comme fort connu. Jamais je n'ai vu de figure plus agréable, plus noble, plus touchante, & qui inspirât une plus favorable prévention. Mais c'est assez vous parler de B*** & des alentours. Je reviens à vous, ma Reine, je vous demande de vos nouvelles: elles feront mes plus grands plaisirs. Votre sortie du couvent est elle enfin déterminée? Dites-moi ce qui font & disent nos Meres, quelques fragmens des conférences de la Générale: je vous charge de tous mes complimens, dont vous ferez la distribution à votre gré. Je vous demande du particulier pour les deux Céricourt & Mademoiselle d'Orval.

LET TRE II.

*Réponse de Mademoiselle de *** à Mademoiselle de Fussy.*

VOTRE excuse est si bonne, ma Reine, que je n'ai par le mot à dire. Vous avez trop bien employé le tems que j'ai passé à m'impatienter, & à vous gron-

der de loin. Vous en serez quitte pour cela , & Madame Bénard me ferme la bouche. Il étoit en effet très-essentiel de trouver une voie sûre , pour nous faire tenir nos lettres : je parle de celles que je vous écris ; car pour les vôtres, elles ne courent aucun risque. La liberté dont je jouis chez mon pere ne doit pas vous laisser d'inquiétude à cet égard. S'il vous connoissoit capable de m'entretenir d'histoire naturelle, de tableaux originaux, de médailles, ou d'antiques, les seuls objets de sa curiosité, nous ne serions certainement pas à l'abri de ses examens. Il n'en est pas de même de votre tante , que vous dites une commere, & conséquemment très-curieuse. Rien n'est indifférent pour ces personnes là. Il seroit fort fâcheux d'écrire pour elle, sans le sçavoir : elle nous trouveroit souvent, même toujours ridicules : ce seroit le moindre inconvenient ; mais nous pardonneroit-elle de la trouver telle ? Vous voyez que je prends des avances sur ce que vous avez à m'en dire ; car je me flatte que vous me la ferez connoître particulièrement, ainsi que tous les habitans de B***, desquels, à vue de pays, je juge que vous ne pourrez tirer parti que par leurs ridi-

cules, Mais je vous vois plus de ressource à R **. J'ai souvent entendu parler de Madame de Crécy comme d'une femme de mérite, & aimable. Je conviens que si elle est ce qu'on en dit, & ce qu'elle vous a paru, le séjour de B *** ne lui offriroit pas de grands attrait, si vous ne l'habitez pas; mais elle vous a déjà distinguée, elle vous connoitra davantage, & pour lors, ma Reine, sans vous faire de compliment, j'aurois mauvaise opinion d'elle, si elle étoit capable de mettre en balance l'inconvenient de s'ennuyer de vos maussades personages, avec l'agrément de votre société. Faites-moi connoître tous vos gens en détail; n'omettez rien, & souvenez-vous de nos conventions. Je ne les remplirai pas trop bien aujourd'hui, car je n'ai pas le moment de vous parler de moi; on me presse de toutes parts, & j'ai déjà été interrompue six fois depuis que cette lettre est commencée; mais pour vous donner bon exemple, & pour n'être pas la première à enfreindre nos loix, je vous y promets un supplément.

L E T T R E III.

*De Mademoiselle de Fussy , à Mademoi-
selle de ***.*

LA Benard a très-bien rempli sa mission, & j'ai reçu votre lettre sans aucun détour, & par conséquent sans danger. Je craignois quelques traits de finesse, souvent si mal adroits ; car vous avez grande raison de prévoir que ma bonne tante ne trouveroit pas le mot pour rire à nos mauvaises plaisanteries. Vous êtes donc chez le Philosophe ? Je l'avois supposé ; mais vous ne me dites point pour combien de tems : peut-être n'en sçavez-vous pas un mot. Ces gens contemplatifs sont obscurs : je me rapelle cette absence de six mois que vous fites l'année passée, incertaine de jour à autre du lieu où vous Passeriez la nuit ; & ce que je me rappelle encore, ce sont les fureurs où cette incertitude jettoit votre pauvre Maître de musette, dont les arrangemens avec d'autres écolieres, ne pouvoient se déterminer. Enfin ce dout je me souviens encore mieux, c'est l'ennui que j'éprouvai dans un si long intervalle. Aujourd'hui je ne mets d'autre intérêt

à cet événement , que celui que vous pouvez y mettre vous-même , & je vous aimerai mieux où vous vous plairez davantage.

Je continue à mener une vie fort languissante. J'ai fort peu de tems à moi , & celui que je passe avec autrui , m'offre aussi peu d'agrément que d'utilité. La tante, la Présidente me traite avec une protection qui ne m'humilie point du tout , mais qui me rebute fort. Son Monsieur Dumefnil me fait de brusque leçons assez plaisantes ; mais je ne trouve personne pour en rire avec moi. Je crois impossible de rencontrer un homme aussi original : il n'est pas question de parler d'usage du monde , il ne se doute point de celui de la vie sociale. Il a beaucoup d'esprit , beaucoup de connoissances, beaucoup de jugement, pas l'ombre de goût : personne ne parle avec plus d'exactitude , ni avec autant de grossièreté. Son langage n'est pas gaulois , mais antique. Il exprime avec une concision que je n'ai connu qu'à lui ; il a souvent de la force dans ses idées , jamais d'élévation. Son goût dominant est celui des théâtres , il les sçait presque tous : il rend le tragique d'une manière ridicule , à ce qu'il me semble. Pour le

comique, il y est supérieur. Il nous donna, ces jours passés, le Légataire & les Ménechmes; je crus en mourir, Ménechme, le brutal sur-tout, est inimitable, jamais Comédien ne l'a rendu avec cette perfection. Je parle comme si j'avois un grand usage du spectacle; mais enfin je connois un peu les bons acteurs, aucun ne m'a fait le même plaisir, & tout le monde peut être juge du vrai & du naturel: d'ailleurs M. Dumesnil a ce masque piquant dont souvent le talent ne dédommage point; une taille courte & ronde, de petites jambes d'une grosseur énorme, un visage rouge & rebondi, le nez large & écrasé, de petits yeux ronds d'un bleu de turquise, toujours en mouvement, une voix de tonnerre, l'articulation assez nette, & cependant tenant beaucoup de Polichinelle, l'air brusque & joyeux; sa figure est vraiment le miroir de son ame; tel on le juge d'abord, & tel il est. Homme sans égards, sans retenue, rapportant tout à lui, ne se donnant jamais la peine de feindre, il pense toujours tout haut; il est avare avec une franchise à laquelle on ne s'accoutume pas, & se vante d'une bassesse comme M. de... se vanteroit d'une générosité. Je ne finirois pas, si

je vous disois toutes mes découvertes sur un si rare personnage. Je reviendrai aux autres une autre fois. Je vous écris avec une précipitation dont vous ne vous appercevrez qu'au désordre de cette lettre. Madame de Crécy est malade, on dit que cela ne fera rien. Bon jour, ma Reine, je donnerois quelque chose pour que vous connussiez le Dumefnil.

LETTRE IV.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de ***.*

Vous êtes une paresseuse, ma Reine, j'aurois du recevoir hier de vos nouvelles. Si je croyois vous punir, je garderois un mois le silence; mais j'en ferois la dupe, & c'en seroit trop pour moi de ne vous parler, ni de ne vous entendre. Je suis de l'avis de Mademoiselle de R... Je ne me fâche jamais, disoit-elle à une femme qui ne vouloit pas voir son fils, & qui se tourmentoit de ne le pas voir. Rien n'est plus raisonnable que cette façon de penser: on se fait des privations dans l'idée d'affliger les autres, & l'on s'afflige les premiers. Par exemple, en

me faisant celle de ne vous point écrire, j'y perdrois plus que vous. Je m'en garderai donc bien, & de façon ou d'autre vous m'aidez à soutenir mon ennui. C'en est un terrible de passer sa vie avec des gens qui ne sont bons qu'à être contés.

Nous reçûmes hier la visite de l'Abbé Anselme, dont le Prieuré est à un pas d'ici. C'est lui que nous rencontrâmes chez Madame de Crécy. Il causa beaucoup avec moi, & croyant faire sa cour à la Présidente, il lui dit des choses fort obligeantes sur mon compte... Monsieur l'Abbé, répondit le Dumefnil avec véhémence, & roulant ses petits yeux dans sa tête : “ Parmettez, vous n’y enten-
“ dez ma foi rien... Mademoiselle... est
“ fort mal élevée, je me suis aperçu
“ qu'elle donnoit... dans un faux mérit-
“ te; nous ne sommes pas riches, M.
“ l'Abbé, & nous sommes dédaigneux;
“ nous aimons la lecture, mais... du
“ manuel... nous ne nous en doutons
“ pas „. L'Abbé, dont les idées doivent naturellement se porter au christianisme, assura qu'il ne pouvoit croire que j'eusse négligé la première science, celle de la Religion. “ entendons-nous,
“ M. l'Abbé, vous répondez à votre

“ pensée; je ne parle point du catéchisme,
“ me, le manuel de la femme forte est
“ sa quenouille, son ménage „. Avez
vous lu le livre de Salomon? Je vis l’in-
stant où l’Abbé partoît d’un éclat de rire,
heureusement il se contint; on voulut
le retenir à souper, il s’en défendit sur
ce qu’il alloit coucher à R **. Madame
de Crécy est beaucoup mieux, & quoi-
que je la connoisse peu, j’en suis fort ai-
se. Après le départ de l’Abbé, j’es-
fuyai une longue morale de ma tante.
“ Monsieur Dumefnil a raison, mon en-
“ fant, me dit-elle; quand on vous ma-
“ riera, on ne demandera pas a-t-elle
“ lu bien des livres, mais est elle bon-
“ ménagere? Quand j’étois jeune, je
“ faisois tout comme vous; j’ai lu toute
“ la Bible, & l’Histoire des Rois de Fran-
“ ce, je n’ai pas de mémoire, je ne me
“ souviens plus de tout cela, j’en ai scû
“ tout autant qu’un autre, mais on ne
“ se soucie pas de la science dans le
“ monde; au contraire, on se défie des
“ gens qui en sçavent si long, & puis
“ Monsieur Dumefnil dit que vous êtes
“ moqueuse, je n’y ai que trop pris gar-
“ de, c’est fort vilain; corrigez-vous de
“ cela: je vous declare que je ne puis
“ souffrir les moqueuses „ Enfin, ma
Reine,

Reine, je vous fais grace de la totalité du sermon : l'extrait doit vous suffire. Certainement ce ne sera pas ma pauvre tante qui me corrigera de me moquer, si tant est que je sois moqueuse. A l'antipathie que tous nos gens d'ici ont pour l'érudition, vous pouvez penser que l'endroit de la maison le mieux entretenu, n'est pas la bibliothèque : à cela près des théâtres, graces au goût de Dumefnil pour eux, tous les livres sont dépareillés. Si vous pouviez m'en envoyer quelques-uns par le carrosse de D... adressés à la Bénard, vous me feriez grand plaisir : je m'en rapporte à votre choix, pourvu que vous ne m'envoyiez point de poèmes. J'aurois quelque envie de relire Saint - Réal. Adieu, donnez-moi donc de vos nouvelles.

L E T T R E V.

*De Mademoiselle de ***, à Mademoiselle de Fussy.*

P O U R aujourd'hui, ma Reine, il n'en sera pas comme la dernière fois : je me flatte qu'on me laissera écrire sans interruption. Le Philosophe a fait fermer sa

porte pour se livrer aussi, sans distraction, à deux ou trois Antiquaires, & faire avec eux le catalogue de son cabinet. Et moi, je les quitte eux, les Jupiter Pater, Olympien, Capitolin, les Apollon Pithien, les Césars, &c. pour venir causer avec vous. Je n'exige pas même que vous me sçachiez gré du sacrifice d'une si auguste compagnie: cela se retrouve. Vous ai-je dit, ma Reine, dans ma dernière, combien j'avois trouvé plaisante l'idée de votre tante? Qu'elle est bonne d'imputer à timidité l'ennui que vous lui marquez! Voilà de ces gens ingénieux à bien interpréter, & qui voyent toujours pour eux du côté favorable. J'ai d'abord beaucoup ri de sa simplicité; mais croiriez-vous que par réflexion, j'ai la bêtise de m'en offenser, & que je meurs d'envie que quelqu'un lui dise: Mademoiselle de Jusly est la personne la plus dédaigneuse que je connoisse; elle y regarde de fort près pour ne pas mesallier sa conversation? C'est l'Abbé qui me rendra ce service, il vous a déjà entrevue; n'est-ce pas lui qui avance que vous n'êtes pas sans mérite? Je m'en repose donc sur sa pénétration. Vous me dépeignez M. Dumesnil de manière que si je le rencontrais dans la rue, je n'hésiterois pas à

mettre le nom sur le visage. Il me semble encore que le caractère est bien annoncé par cette figure, & vous promet de grandes ressources. Mais, comme vous dites, vous êtes seule à en rire, & on ne rit pas long-tems seul. Je me souviens de scènes qui m'ont ennuyée, & dont je me ferois au contraire fort amusée, s'il y avoit eu un tiers; mais vous rirez avec moi, ma Reine, vous sçavez que j'aime les originaux. Recueillez-moi donc les faits & dits de celui-ci. En revanche je vous ferai part des disputes de nos Sçavans, & des absurdités que je commets quand je m'émancipe à glisser mon mot dans leurs entretiens.

Je ne vous dis pas le tems que je ferai ici, par la raison que vous avez devinée; c'est qu'en effet je ne le sçais pas, & ne le sçaurai vraisemblablement que le jour que je n'y ferai plus. L'incertitude est poussée loin dans cette maison, rarement on y sçait à quelle heure on dînera ou soupera: Madame T. est bonne à entendre sur ce désordre: elle ne connoît point de vice qu'elle ne lui préférât. Son frere qui, comme vous sçavez, aspire à la réputation de Philosophe, prétend au contraire que rien n'est plus indigne de l'homme que d'être dépendant, & gouverné

par son horloge. Le vrai Philosophe se contente de rire de la Dame & du Correcteur, & ne laisse entrevoir aucun projet d'amendement. Je souffre moins qu'une autre de son genre de vie. Quant au journalier, je suis paresseuse; j'aime à me lever & à me coucher tard; &, s'il faut l'avouer, je ne suis pas si amie de l'ordre que Madame de T.

Je suis fâchée que Madame de Crécy soit malade; j'ai hâte que vous fassiez une plus intime connoissance, cela vous tirera un peu de l'uniformité du château. J'attends de vos nouvelles, ma Reine, avec beaucoup d'impatience.

LETTRE VI.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de ***.*

JE reprends mes reproches, ma Reine, vous n'en méritez point; votre lettre arriva samedi, comme elle le devoit: mais la Bénard étoit partie le matin de la Foire de Gisors qui est à dix lieues d'ici. Elle revint hier mardi: j'appris en même tems son absence & son retour; en faveur de l'un je lui pardonnai l'autre, en

la priant toutefois de m'informer dorénavant de sa marche.

Je suis ravie, ma Reine, de votre goût pour nos originaux de B... s'ils vous amusent un peu, je leur passerai de m'ennuyer, & même ils m'ennuieront moins. M. Dumesnil est le plus saillant de tous : malheureusement on ne peut que l'ébaucher de si loin. Le Marquis & sa femme prêtent peu à la plaisanterie. La mere, de tems en tems, dit des absurdités assez bonnes ; mais en général il n'y a pas grand parti à en tirer. L'Abbé est un vieux fourbe assez fin, fort érudit, soi-disant Janséniste, & dans le fait frondeur & cabaleur : je lui trouve la mine d'un faux témoin ; il m'est odieux, & je ne prends pas la peine de le dissimuler. J'en sçais gré au Dumesnil, il l'a en horreur. Je ne doute pas que ce tartuffe n'ait fait beaucoup de notes sur mon compte, & ne les ait charitablement communiquées à ma tante ; mais Dumesnil me garantira des impressions qu'il voudroit donner à mon désavantage. Malgré les travers que ce dernier me trouve, il dit hautement que je suis droite, franche, que je pince un peu, mais que je ne déchire point : au reste nous fûmes hier dîner à R.... Je trouvai la Comtesse bien chan-

gée & bien abattue. Cette langueur lui feyoit à merveille. Vous sçavez que j'aime les beautés touchantes. M. d'Ombreval étoit chez elle. Quand je lirai des Romans, je prêterai à mes héros favoris sa taille & sa figure. Madame de Crécy me reçut on ne sçauroit mieux : comme elle n'étoit pas en état de marcher, je restai avec elle le tems que l'on mit l'après-midi à la promenade, qui fut de deux heures. Je m'en trouvai très-bien ; sa conversation est moins brillante que douce, solide, insinuante, naturelle. M. D... vint nous rejoindre le premier. Il est encore plus froid que la Comtesse, parle encore moins ; je ne puis croire cependant qu'il soit moins aimable. Nous attendons une nouvelle voisine, la Présidente de P... ; c'est une merveille, si l'on en croit la renommée, mais je commence à n'en être plus la dupe.

Dites-moi donc, ma Reine, si vous êtes aux tableaux & aux antiques pour toute nourriture. Nous avons ici un amateur de coquilles, qui en acheta le mois passé une poignée, que je trouve exécrables, deux mille écus. Inspirez à M. votre pere la curiosité de venir voir ce rare cabinet. On y arrive des extrê-

mités du monde : ma tante, qui veut tout voir, m'y a traînée avec elle; j'ai sottement vanté tout ce qu'on mettoit au rebut, je me connois en coquilles comme en semidoubles; sérieusement je ne vois pas pourquoi notre observateur ne feroit pas vingt lieues en faveur de toutes ces rocailles. Vous pouvez lui dire qu'il y en a pour plus de cent mille écus. Ce feroit une chose charmante que de vous tenir ici quelques jours; en vérité, ma Reine, rien ne me feroit plus de plaisir.

L E T T R E V I I.

*De Mademoiselle de ***, à Mademoiselle de Fussy.*

Vous vous plaignez à tort, ma Reine, je n'ai pas été paresseuse, & vous devez actuellement avoir reçu la lettre que vous attendiez. Ce retard vient de la poste ou de la négligence de Madame Bénard. Remarquez-la toujours, afin qu'une autre fois elle soit sur ses gardes.

Je suis aussi de l'avis de Madame de R... je n'aime pas ces punitions dont on ressent les contre-coups, & je suis

charmée que vous ayez la même façon de penser, non pas que j'aie dessein d'en abuser, mais j'en profiterai lorsque la nécessité m'y forcera: je dis la nécessité, car ici on ne fait pas ce que l'on veut. Je m'arrange quelquefois pour vous écrire le matin; à peine suis-je en train que ma femme-de-chambre monte pour m'habiller, parce que Monsieur a dit qu'il vouloit dîner de bonne heure: je dis en moi-même, allons, ce sera pour après le dîner. Ma toilette faite, je demande si on a servi? Oui, Mademoiselle, me répond on, & desservi aussi, parce qu'il est entré un Monsieur qui a apporté des pierres gravées, & ces Messieurs s'amuse à prendre les empreintes sur de la cire. On ressert de nouveau, tout refroidit pendant une demi-heure, autant de pris sur mon après-midi: enfin on se met à table. La grosse faim assouvie, on reprend la conversation du matin; & puis s'élève une dispute sur ce qui caractérise les vrais antiques: on soupçonne une de celles de Monsieur un tel de n'être pas ce qu'il croit, lui de la défendre; on discute de part & d'autre ses raisons avec chaleur, on les appuie de quantité d'autorités. Les passages grecs & latins ne sont point

épargnés, le dîner en est prodigieusement alongé. A la sortie de table ce sont les visites, & voilà la journée. Je vous demande pardon, ma Reine, de cette longue tirade; mais il faut que vous participiez un peu à toute l'impatience que j'éprouve. Ma femme-de-chambre est sérieusement choquée de cette manière de vivre, & il faut que vous l'entendiez encore sur cette matière. Elle me disoit hier, de l'abondance du cœur: "En vérité, Mademoiselle, je ne scau-
"rois digérer qu'un homme d'esprit,
"comme Monsieur, passe sa vie à ces
"puérilités! Comment! Dieu me par-
"donne, ils ont passé la matinée à faire
"des cachets! Fi, c'est pis que des en-
"fans de quatre ans, encore ne leur
"passeroit-on pas: au reste, ce n'est pas
"tant Monsieur, car il est bonne per-
"sonne, mais c'est tous ces charlatans
"qui l'entourent, & qui viennent l'em-
"babouiner de leurs berloques, pour at-
"traper un bon dîner. Ne lui ont-ils
"pas fait acheter ce matin des pierres à
"fusil, parce qu'il y avoit un brin d'or
"dedans? Ils fabriquent tout cela eux-
"mêmes, & puis ils viennent vous dire
"que ça se trouve: voilà quelque chose
"de rare que leurs pierres, on en voit,

“ dans toutes les boutiques , de plus
“ belles ! & puis ils disputent , & s’arra-
“ chent le bonnet , pour sçavoir si c’est
“ celui-ci , ou si c’est l’autre qui l’a fait.
“ Eh ! qu’importe si c’est Pierre , ou si
“ c’est Jacques ? on ne sera pas damné ,
“ peut-être , pour ne pas sçavoir ça. Non ,
“ je ne sçais à quoi il tient que je ne
“ fouette tous ces colifichets par la fe-
“ nêtre ; & puis cours après.... Gar-
“ dez-vous en bien , lui dis-je , il n’y a
“ là si petit colifichet , qui n’ait coûté fort
“ cher !.... Eh c’est justement cela , Ma-
“ demoiselle , dont j’enrage ; ne feroit-
“ il pas mieux de vous marier , que de
“ dépenser son argent en clinquaiïeries ?
“ Moi , à sa place , je voudrois me faire
“ honneur de mon bien ; il a du talent ;
“ tout le monde lui rend justice. Eh
“ bien , je m’acheterois une Intendance
“ dans la province , ou bien je me reti-
“ rerois avec une bonne charge de
“ Lieutenant- Général des Armées du
“ Roi , . Voilà , ma Reine , les réflexions de Charlotte ; c’est pour vous rendre les documens de M. Dumefnil , qui m’ont fait un grand plaisir. Selon les apparences , vos contestations seront fréquentes ; car ses antipathies sont vos goûts , & quant au manuel , dont il fait

tant de cas, je doute fort que vous vous y adonniez jamais. Je m'y ferois mépris, tout comme l'Abbé Anselme, sans l'explication. Du côté de votre tante, me voilà donc à mon aise: elle se doute que vous êtes dédaigneuse & moqueuse; mais aussi vous voilà en bute à la persécution, car ces gens ne pardonnent pas qu'on les voye. Je vous plains davantage du dépérissement de la bibliothèque; j'y suppléerai, ma Reine, avec un très-grand plaisir, & je vous enverrai exactement ce que vous me demanderez: pour aujourd'hui, vous n'aurez qu'une lettre très-longue.

L E T T R E V I I I .

*De Mademoiselle de Jussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE vous assure, ma Reine, que votre Charlotte est de très-bon sens, & que je vous sçais gré de m'en avoir fait connoître tout le mérite; elle est un peu en arriere sur les usages & connoissances de ce monde: mais elle juge assez juste des choses, & de leur valeur. N'avoir d'objet que des pierres & des coquilles, y

sacrifier tout son tems, tout son argent, tous ses devoirs, est une manie dont on devroit être humilié. J'aurois peine à me faire au genre de vie que vous menez, non que j'aime beaucoup l'ordre, il me gêne au contraire; cependant je le préférerois à cette dépendance du caprice d'autrui, qui vous tient perpétuellement en l'air, & qui ne vous permet jamais de compter sur un moment. A le bien prendre, je ne m'accommode que du désordre que je cause, & fort peu de celui auquel on m'assujettit. J'aurois à me coucher quand je veux dormir; à manger, quand j'ai faim; à veiller, quand je m'amuse. Le Journal de B... est l'opposite du vôtre, tout est réglé, jamais de hazard, jamais d'oubli. On sçait tout ce qu'on fera d'une semaine à l'autre, tout est arrangé, tout est prévu. A onze heures du soir, on ne rencontreroit pas un chat dans la maison; c'est ce qui m'en plaît le plus; car ce n'est certes pas le moment de la retraite, où je trouve à redire. Je fais peu de progrès dans les bonnes graces de la Présidente; je me suis toujours doutée que ce voyage ne me réussiroit pas: bien loin de m'abuser, en le regardant comme l'acheminement de ma fortune, j'ai

pressenti qu'il en feroit la ruine. Je me
souvins à ma destinée : peut-être me
sera-t-il plus facile d'acquérir le mépris
des richesses, que l'art de me les procu-
rer. Mais vous êtes bien méchante de
vous réjouir des lumières qu'on donne
à ma tante contre moi. Ne valoit-il pas
mieux lui laisser le petit plaisir de se croire
imposante ? J'attends impatiemment les
livres que vous me promettez. A pro-
pos de livres, ma tante a une femme-
de-chambre qui a servi Madame de Gra-
signi, qui se trouve un peu humiliée de
la médiocrité de sa dernière Maîtresse.
“ Ah, Mademoiselle, me disoit-elle
“ l'autre jour, Madame de Graigni vous
“ auroit donné plus d'agrément que Ma-
“ dame. C'étoit chez elle qu'on enten-
“ doit de belles conversations. Cette
“ Dame là voyoit tout ce qu'il y a de
“ plus beau monde, pour l'esprit ; Ma-
“ demoiselle, elle avoit une chambre
“ grande comme la vôtre, tapissée de
“ livres jusqu'au plancher, tous livres
“ de sa composition... Ne voudriez-
vous pas voir Mademoiselle Victoire fai-
re les honneurs de B... à Mademoiselle
Charlotte ? je crois que ce ne seroit pas
une chose à dédaigner. La célèbre Pré-
sidente de P.... arrive demain dans son

royaume , suivie de deux ou trois Sçavans subalternes ; premier article, qui me donne d'elle une mince opinion. L'Abbé Anselme a une attaque de goutte. En bons voisins, tous les habitans de B..... iront le voir : je m'en fais fête. La Marquise ne se porte pas bien du tout, elle a des saignemens de nez continuels : il lui en prit un hier en soupant. Son Laquais lui dit : “ Madame, si vous le
 “ permettez , je vais vous mettre une
 “ clef dans le dos, sans que vous vous
 “ en apperceviez, pour surprendre Ma-
 “ dame ,. J'ai ri aux larmes de cette ingénuité, tâchez d'en rire comme moi ; mais ces sortes de traits n'ont de mérite que le moment : c'est toujours beaucoup ; tant de choses n'ont pas même un moment de mérite. Je vous laisse , ma Reine, sur cette mauvaise réflexion, le souper sonne.

LETTRE IX.

*De Mademoiselle de ***, à Mademoiselle de Fussy.*

JE suis bien-aise, ma Reine, que Charlotte vous ait un peu amusé. Votre

Victoire la vaut bien ; c'est dommage qu'elles soient toutes deux déplacées : l'une entendroit ici les belles conversations, & l'autre seroit plus contente de l'arrangement & de la solidité qui regne chez vous. Quand je dis, c'est dommage, c'est seulement pour elles ; car pour nous, si elles étoient chacune dans leur centre, elles n'auroient pas le mot à dire, & nous y perdriions. Il seroit en effet plaisant de voir Victoire faire les honneurs de B... A propos de cela, ma Reine, je ne vous ai pas répondu sur ce projet ; il m'a cependant paru bien agréable, & seroit promptement effectué, si je pouvois le communiquer au Philosophe avec le même charme que vous lui prêtez pour moi : mais, hélas ! je n'y vois aucun jour. Il n'a pas le bonheur de vous connoître, & les coquilles sont en oubli ici. Abandonnées à la poussière depuis des années, c'est la botanique qui est aujourd'hui le grand objet : d'ailleurs, il faut vous l'avouer, le plus beau cabinet de l'Europe qui ne lui seroit vanté que par moi, ne lui inspireroit pas la plus légère curiosité, tant il sçait bien apprécier mes connoissances ; il m'est arrivé souvent, comme à vous, de me livrer mal à propos à l'admira-

tion, en louant par préférence les choses les moins estimées : je connois des gens plus prudents, & qui pour rien dans le monde, ne voudroient hazarder un éloge sans s'être munis auparavant du suffrage des connoisseurs, qu'ils recueillent avec soin, pour s'en faire honneur dans l'occasion. Je n'envie point cette adresse ; rarement en est-on la dupe : & en vérité ceux qui le font, valent-ils bien la peine qu'on se donne ? Vous sçavez bien appliquer cette réflexion, revenons au Philosophe. Il n'est point injuste, il ne me sçait pas mauvais gré de mon ignorance, mais il me plaint de n'avoir pas un goût que je suis si à portée de satisfaire, qui feroit, à ce qu'il prétend, mon bonheur, en me procurant des plaisirs innocens & durables, de tous les tems & de toutes les saisons ; car est-il rien de plus agréable, de plus raisonnable, & de plus digne de l'homme, que l'étude de la nature ? Voilà toujours sa conclusion, c'est aussi la mienne sur ce chapitre.

Quoi, ma Reine, ce vilain voyage ne vous réussira pas ? Faudra-t'il avoir subi tant d'ennui en pure perte ? Dumesnil ne vous détruira pas de la même façon que l'Abbé ; mais il a la sienne. Ses documens

cumens, ses improbations, toutes franches qu'elles, font, vont au même but: je sçais bien le remede, mais vous n'en êtes pas capable, n'en parlons donc pas, J'ai fait mettre au carosse de B. . . les Oevres de Saint-Réal: elle ne perdront rien à une seconde lecture. J'y ai ajouté deux pieces nouvelles, en faveur de M. Dumefnil. Il m'amuse, il est juste de lui marquer un peu d'attention. Adieu, ma Reine.

L E T T R E X.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de ***.*

L'IDEE d'échauffer l'imagination de Monsieur votre pere sur la plus fameuse collection de coquilles, au point de lui faire entreprendre un voyage de trente lieues, qui lui donneroit occasion de faire un petit séjour chez des gens qu'il ne connoit point, & que vraisemblablement il seroit peu curieux de connoître; cette idée, dis-je, est un peu romanesque, aussi ne vous en ai-je parlé que comme de ces rêves agréables, des-

quels , après le réveil , on ne peut s'empêcher de s'amuser : je ne sçais que trop , que d'ici à long-tems , je ne dois pas espérer de vous revoir ; car le projet est de passer l'hiver ici , & sans contredit l'été suivant. L'épreuve est terriblement longue , nous ferons bien seuls cet hiver. Madame de Crécy restera bien chez elle ; mais dans le mauvais tems , chacun se tient chez soi. A propos de Madame de Crécy , elle m'a écrit pour me prier de quêter le jour de la fête de R. . . . arrivant dans trois semaines. C'est une corvée assez désagréable ; cependant je n'ai pu lui refuser cette marque de complaisance. Demain nous devons dîner au prieuré. M. Dumefnil prétend que je suis l'héroïne de la fête , sur ce que c'est la première invitation de l'Abbé depuis dix ans. “ Pourquoi “ donc , dit la Présidente ? je vous assure que l'Abbé m'aime beaucoup , “ & que je me flatte très-fort que c'est “ pour moi. N'étois-je pas l'ame intime de son oncle ? Le pauvre homme “ est mort entre mes bras „. Et Dumefnil éclatant de rire , chante avec une voix de tonnerre , ton . . . ton . . . ton timbre & cassé , vieille pendule ,

Tu répètes cinquante ans.

Ne voila-t'il pas un amant d'une humeur galante ? Vingt fois la semaine, ils ont dex scenes à peu près semblables, je ne crois pas qu'il y ait de commerce plus plaissant que le leur. Je suis enchantée d'avoir Saint Réal. Je suis bien sûre qu'il n'aura de moins pour moi, que le mérite de la nouveauté. Vous ne me mandez point l'Auteur des Pieces que vous m'envoyez, je verrai si je suis assez habile pour le reconnoître. Comme vous, je n'attends guere l'avis d'autrui pour dire le mien; j'ai le courage d'avoir tort ou raison toute seule. Au reste, je ne me ferai point honneur de votre attention auprès de Mr. Dumesnil; c'est bien dommage: mais c'est en grand secret que je recevrai vos livres, Ma tante n'aime point les liseuses, les faiseuses d'esprlt, & la comédie n'est approuvée qu'en faveur de l'Acteur; lui seul fait le mérite de la Piece. J'ai reçu une lettre de l'ainée Céricourt, qui m'accable de reproches. On ne me l'a remise devant mes Argus, de façon que je leur en ai fait part: je me doutois qu'elle ne contenoit rien de particulier. J'y répondrai sur le même ton; si vous la voyez, ma Reine, dites-lui que je l'aime toujours,

mais que l'examen qu'on fait de ses lettres au Couvent, & des miennes ici, ne m'engage point à avoir un commerce régulier avec elle. Ce sont de bien bons enfans que ces deux Céricourt, je voudrois qu'il leur arrivât toute sorte de biens; vous sçavez, ma Reine, qu'il est une personne dans le monde, dont le bonheur m'intéresse bien davantage encore.

L E T T R E X I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

QUE je suis en colere contre votre tante! De quoi s'avise-t'elle, ma Reine, de vous faire passer l'hiver à B...? Je m'étois tant flattée qu'à votre retour à Paris, nous vivrions un peu ensemble, avant ma rentrée au Couvent; mais point du tout: cette vilaine Présidente vient déranger-tous mes projets; que je la hais! Non, ce n'est point du tout pour elle que l'Abbé se détermine au bout de dix ans à une invitation. Dumesnil a raison; vous êtes seule l'objet de la fête: je lui sçais gré

de l'avoir éclairée si brusquement, & de lui dire si souvent ses vérités. Ce commerce franc & brutal vous amuse un peu, & lui sied à merveille. Je vous exhorte donc, ma Reine, à prendre courage, pour supporter ce que vous appelez avec raison une longue épreuve : encore si quelque Fée bien-faisante se chargeoit à point nommé des ressources, & vous préparoit au bout de l'aventure de ces félicités qu'elles donnoient autrefois à leurs protégés ! Mais cet heureux tems n'est plus, & nous sommes réduits à prendre patience tout gratuitement.

Je sçavois que Céricourt vous avoit écrit : elle vous regrettent beaucoup toutes deux, & s'ennuyent horriblement. Madame de Leuville a gagné son procès, & reprendra sa maison cet hiver. Elle va passer l'automne à une de ses terres en Picardi ; elle fait de grandes instances aux Céricourt pour l'y accompagner. Il me semble qu'elles n'ont rien des mieux à faire que d'accepter. Je suis persuadée que Madame de Leuville leur sera utile ; qui a pour elles une grande amitié. Elle se charge d'avoir le consentement du Tuteur. J'avois déjà dit à l'ainée ce que

vous me marquez, lorsqu'elle m'a fait des plaintes de votre silence. Ne manquez pas, ma Reine, d'écrire à Madame de Leuville sur le gain de son procès, elle m'a chargée de vous en faire part. Je vous assure que je serai fâchée de ne la plus retrouver; mais le grand vuide, c'est vous, ma Reine, je ne me ferois guere apparçue du reste.

Je ne vous ai pas nommé les Auteurs des Pièces, pour vous laisser le plaisir de deviner. Je n'oublie pas que vous vous piquez de ne vous pas méprendre au style. Vous me direz votre avis sur celui là.

Je suis curieuse de la lettre de Madame de Crécy.

LETTRE XII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE ne pus vous écrire jeudi passé, ma Reine, j'eus une migraine de vingt-quatre heures, si violente, qu'aujourd'hui dimanche ma tête n'en est pas encore remise. Le moyen de se bien porter, quand on n'éprouve du matin au

soir , qu'ennui , contrariété , dégoût ! mais faisant abstraction des choses désagréables , il faut bien vous dire un petit mot de la fête de l'Abbé. C'en est presque une de voir sa retraite. Jolie maison , bien entendue , bien commode , & dont tous les ornemens , quoique simples , sont du meilleur goût. Situation charmante , jardins délicieux , & tellement variés , qu'on ne doit s'en lasser jamais. Un bois , des terrasses , des bosquets , des eaux ; . . . distribuez tout cela , car ma partie n'est pas la description : tout ce que je puis vous dire , c'est que c'est un séjour enchanté. Nous eûmes très-bonne réception , & très-bonne chere. L'Abbé fut aimable au point , que je lui en fis un tort. Comprenez vous une coqueterie si déplacée ? Son esprit me paroît on ne sçau-roit plus naturel & plus agréable. Je me laissai entraîner au plaisir de causer avec lui. Il est apparent que ce plaisir me sera reproché jusqu'à la fin de la campagne ; car je n'ai passé aucun jour sans recevoir des brusqueriers de M. Dumefnil à ce sujet : je m'en ennuie , j'aimerois mieux m'en fâcher ; au moins la colere occupe. Il est dur de n'avoir le choix sur rien.

Je suis ravie que Madame de Leuville ait gagné son procès. Les Céricourt auroient grand tort de refuser la proposition qu'elle leur fait, je changerois volontiers de place avec elles.

Vos deux Comédies sont d'un genre & d'un ton bien différent. Celle qui est en vers est d'un amateur que je ne connois point, & ne suis point curieuse de connoître. Celle qui est en prose a des traits qui me feroient soupçonner M. de Voltaire : je ne parierois cependant pas. Oh l'heureuse nation qui produit un *Friport* !

Je ne sçais ce que j'ai fait de la lettre de Madame de Crécy : si je la retrouve, je vous l'enverrai. J'aime votre goût pour les Lettres ; on s'applaudit des petites conformités, quand on ne peut aspirer aux plus grandes.

LETTRE XIII.

De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *

Nous avons eu de grands embarras, ma Reine, depuis ma dernière lettre : Madame de Berville a pensé mourir d'un

mal de gorge , pour lequel on l'a saignée neuf fois en trente heures. Elle est heureusement hors d'affaire. C'est un spectacle affligeant que celui d'une jeune & jolie femme aux portes de la mort : cependant , vous l'avouerez-je ! je n'ai pu me refuser au comique de l'inquiétude de la Présidente. Jusques-là je n'avois vu personne prendre autant de précaution contre la sensibilité. Vous ne pouvez imaginer avec quel soin elle cherchoit à parer, soit une mauvaise digestion, soit une fâcheuse nuit. Passant la matinée chez sa fille, elle n'en approchoit pas le reste du jour. Elle y envoyois tout les quarts d'heure, en recommandant bien, s'il y avoit quelque chose de mauvais, de ne l'en pas instruire. “ Ces Laquais sont si
“ bêtes , nous disoit elle , qu'ils sont
“ capables de m'apprendre la mort de
“ ma pauvre fille au sortir de table , ou
“ bien au moment ou j'irois me cou-
“ cher : qu'ils y prennent garde tou-
“ jours, celui-là qui me joueroit ce tour,
“ ne resteroit pas dans la maison vingt-
“ quatre heures „. Ne trouvez-vous pas cela fort bon ? Peut-être êtes-vous curieuse de sçavoir comment je me suis conduit : fort honnêtement, ce me

semble , je ne me suis ni refusée , ni livrée ; plusieurs visites dans la journée , de l'attention pour que la malade fût servie proprement & exactement ; mais point de veilles , je les réserve pour mes amies , si malheureusement elles doivent un jour leur être nécessaires.

Je partirai mardi pour R. . . . j'y resterai jusqu'à vendredi : ma tante n'a point osé refuser Madame de Crécy. Je vous envoie sa lettre , que j'ai retrouvée , à laquelle j'en joins une seconde. L'Abbé Anselme me les a remises avec beaucoup de prudence. Ces deux lettres ne vous donneront pas une grande connoissance de Madame de Crécy. Je la crois capable de mieux écrire ; vous verrez seulement qu'elle demande d'une façon fort honnête. Je me fais un plaisir de ce petit voyage , dont je vous rendrai compte. Lé Dumesnil en est transporté de colere , je ne sçais trop pourquoi. Bon jour , ma Reine.



L E T T R E X I V.

De Mademoiselle de Crécy, à Mademoiselle de Fussy.

J E crains fort, Mademoiselle, que la proposition que je vais vous faire, ne soit indiscrette. Si cela est, n'y ayez, je vous supplie, aucun égard. Voici de quoi il est question : J'ai un bonhomme de Curé qui nous appercut le jour que vous me fîtes l'honneur de venir à R' . . . il vous vit comme tout le monde vous voit. Les saintes ames veulent, avec raison, que tout se rapporte à Dieu, & serve à sa gloire. . . . " Ah, " Madame, qu'une si belle Demoiselle feroit une bonne quête le jour de la " fête ,, , m'a-t'il dit vingt fois, sans que j'aie paru l'entendre ! Mais voyant que je ne repondois point à ce propos, il ma fait tant d'instances pour vous engager, Mademoiselle, à cette bonne œuvre, qu'enfin je lui ai promis d'en faire la tentative. Je ne sollicite point le crédit de Madame votre tante, je veux vous laisser la liberté du refus, ou ne devoir qu'à vous cette marque de bonté & de complaisance. On ne peut

rien ajouter aux sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, &c.

Notre sollemnité est pour le dix du moi prochain.

LET TRE XV.

De la même à la même.

ASSUREMENT, Mademoiselle, je mets beaucoup de prix à votre complaisance, & je n'ai affecté de vous paroître désintéressée sur la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire, que pour laisser encore plus de liberté à vos refus. A présent qu'aucun motif ne m'oblige à dissimuler, je puis vous montrer toute la joie que je me fais de l'esperance de vous posséder quelques jours; car il seroit impossible que vous fussiez à notre Messe qui se dit à neuf heures, si vous ne couchiez ici la veille. Le moins qu'on puisse m'accorder, est un séjour de deux fois vingt-quatre heures. Je vous préviens que j'ai l'indiscrétion d'en demander davantage: ne me refusez pas votre aveu. Vous ne trouverez pas ici de grands plaisirs, mais vous y trouverez des gens fort tou-

chès de votre mérite, & fort empressés à vous plaire.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XVI.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

IL est fâcheux de ne voir diversifier son uniformité que par les embarras. Il me semble, ma Reine, que c'est ce qui arrive à B. ... & la maladie de Madame de Berville, en interrompant l'ordre immuable qui y étoit établi, vous à donné des soins & des inquiétudes dont vous vous feriez bien passée. Je n'aurois pas été en peine de votre conduite: je vous connois si capable d'avoir la bonne dans toutes les circonstances; mais je vous approuve de n'avoir pas prodigué les procédés. Il est raisonnable d'y mettre de la différence, selon le sentiment. Il vient ici un homme qui abuse furieusement de cette maxime: il nous avoua l'autre jour, qu'il venoit de résister à la tentation d'offrir deux mille écus à un galant homme de sa connoissance, qui en avoit un

grand besoin ; mais que , toutes réflexions faites , il n'étoit pas le plus intime de ses amis : & qu'auroit-il pu faire , après tout , de plus pour un frere ! “ Eh “ que diable , Monsieur , reprit mon “ pere (avec une brusquerie dont je lui “ sçus gré) , que pouviez-vous faire “ de moins pour un honnête homme “ que vous sçaviez dans l'embarras ? Oh “ doucement , Monsieur , repliqua-t'il ; “ je mets des proportions a tout. Mes “ actions sont dirigées par le sentiment ; “ c'est toujours lui qui me mene. Il y “ a à parier que vous n'irez par loin , “ repartit le Philosophe ; c'est bien la “ dixieme fois , Monsieur , que je vous “ entends vanter vos résistances aux “ bonnes actions , & toujours par le “ défaut des proportions requises. Soit “ le degré de parenté ou d'intimité , “ la médiocrité de l'occasion , ou que “ sçais-je moi ? Ma foi , Monsieur , “ quand on est assez heureux pour que “ la vertu soit notre passion , il est bien “ mal adroit de s'en priver „ .

Je vous remercie , ma Reine , des lettres de Madame de Crécy. Elle peut être capable , comme vous le pensez , de mieux écrire : mais malgré cela , jé les trouve fort bien , simples & hon-

nêtes, tout ce qu'il falloit pour l'occasion, & vous sçavez que nous n'aimons pas ces belles lettres à propos de botte, comme celle de Madame de *, qui avoit fait l'admiration de tant de personnes, & qui nous parut si ridicule. En avez-vous conservé la copie? Vous me feriez un grand plaisir de me l'envoyer. Je voudrois la faire voir à quelqu'un qui a entendu parler d'elle avec les plus grands éloges. Je l'ai assuré qu'elle ne pouvoit être que très-médiocre, & je lui ai conté comme nous l'avions jugée telle sur une de ses lettres qui avoit fait du bruit, tant elle étoit bien écrite; cela lui paroît extravagant: mais lorsqu'il verra les phrases, & qu'il en sçaura l'occasion, je ne doute pas de son opinion.

Je m'attends bien, ma Reine, que vous me rendrez bon compte de votre voyage de R. . . . Je ne devine pas plus que vous, pourquoi le Dumesnil en prend tant d'humeur; mais il ne tardera pas à se laisser pénétrer. Votre Présidente est délicieuse, avec ses prévoyances & ses précautions contre la sensibilité. Je vous envoie une nouvelle piece, qui a eu un grand succès aux premières représentations: mais on s'est

ravisé. C'est dommage que les circonstances vous empêchent de faire part de *Fripport* à Duménil ; se pouvoit-il un plus parfait contraste ? Il trouveroit notre héros un grand benêt, & un grand sot ! J'ai mis dans le paquet plusieurs brochures, dont je ne puis vous rien dire, ne les ayant pas lues. Vous y trouverez aussi une lettre de Mademoiselle d'Orval, dont elle m'a prié de me charger, sans doute pour vous faire part de son mariage. Adieu, ma Reine.

LETTRE XVII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * **

ME voilà, ma Reine, revenue de mon voyage, auquel je n'ai trouvé d'inconvénient, que d'être trop court. Le séjour que j'ai fait à R. . . . m'a paru un moment. Madame de Crécy m'annoit démaudée pour la semaine ; mais tout ce qu'on a pu m'accorder, s'est borné à quatre jours, ainsi que je vous l'avois mandé, du mardi au vendredi : je revins donc hier après dîner. Si
j'étois

j'étois maîtresse de mon sort, je me destinerois à passer ma vie avec vous & Madame de Crécy, & j'oublierois tout l'univers. Voilà la première femme du monde que je trouve vraiment aimable, raisonnable sur tous les points, pleine d'esprit sans prétention, de principes sans préjugés, d'élévation sans hauteur, de générosité sans faste; c'est une femme parfaite. Vous direz que je la juge bien vite; eh bien, venez passer quatre jours avec elle, & je suis bien sûre, que vous en penserez, comme moi. Vous savez que je ne suis point enthousiaste, vous serez enchantée de Madame de Crécy & de ses amis: c'est-à-dire, de M. d'Ombreval, & de l'Abbé Anselme. Le premier a l'esprit juste, sage; le ton noble, honnête & modeste. Le second est brillant éloquent, instruit; enfin ce sont trois personnes d'un caractère fort différent, & presque également aimable. Que nos personnages de B. y ressemblient peu! Qu'il m'a paru dur de les retrouver! Eh bien, Mademoiselle, m'a dit Dumefnil, si-tôt qu'il m'a vu paroître, vous voilà bien contente; vous avez eu bien de l'esprit à R. Je crois, Monsieur, car les gens que j'ai eu l'honneur d'y

voir en ont beaucoup , & l'esprit se donne & se rend. J'ai dit cela de vivacité : oh des sentences ! Où en sommes nous , Mademoiselle ? . . . fadaïses que tout cela , c'est l'esprit de conduite , morbleu ! C'est l'esprit de conduite qu'il nous faut. Je n'ai rien répliqué , & j'ai essuyé dans le silence un torrent de moralités , dont je n'ai pas embarrassé ma mémoire. Mais il faut bien vous parler de ma quête : elle a passé cinq cens francs , ce qu'on a trouvé prodigieux. Toute la maison de la Présidente m'avoit noblement appuyée de quinze francs. Je quêtai à la Messe , où il y avoit dix ou douze personnes honnêtes , ensuite je courus deux lieues aux environs du château , en différentes maisons particulières , dans l'une desquelles je trouvai un vieux original , qui me dit mille extravagances , qu'il paya quatre louis. Je recommençai la quête l'après midi pendant le Salut ; il ne laissoit pas d'y avoir du monde. Au sortir de l'Eglise , nous fîmes chez le Curé , qui nous avoit préparé une fort belle collation. Nous y trouvâmes une grosse Dame du lieu en grand panier , vêtue d'une robe mor doré , garnie le plus ridiculement du monde , mais dont

elle paroissoit fort contente. “ Vous
“ avez , lui dis - je , Madame , un fort
“ joli parement ; oui , Madame , il est
“ fort applaudi il vous coûte sû-
“ rement fort cher ? . . . , Madame , pas
“ tant qu'on croiroit ; c'est un arrange-
“ ment que j'ai fait avec une de mes
“ voisines , & quand on trouve l'occa-
“ sion de garnir sa robe de blonde , il
“ faut la saisir „ . . . Je m'étois promis ,
ma Reine , de vous garder cela. Je
vais donner vos livres à Madame Bé-
nard , pour les faire mettre au carosse ;
je vous remercie des nouveaux que
vous m'avez envoyés. J'aime Saint - Réal
plus que jamais ; c'est ainsi que je vau-
drois qu'on écrivit l'histoire. Votre
homme à distinctions est effectivement
ridicule ; mais enfin , il est capable
d'obliger ses amis , il n'est donc pas
tout - à - fait indigne d'en avoir. Je suis
fort aise de la fortune de Mademoiselle
d'orval.



L E T T R E XVIII.

*De Mademoiselle de * * * à Mademoi-
selle de Fussy.*

IL est certain, ma Reine, que vous n'étiez pas enthousiaste, je crois que vous ne l'êtes pas devenue; mais ce portrait de Madame de Crécy! Avoir découvert tant de choses en quatre jours de tems! Il est desgens qui en monteroient aux nues: les plus modérés vous diroient que cela est fort: pour moi qui vous connois, & qui fais combien vous voyez vite & juste, j'admets, sans hésiter, toute la perfection de la Comtesse, & de ses amis; mais aussi vous n'êtes plus à plaindre. La société de R. . . . doit être unique, & les habitants de B, dussent-ils redoubler de maussaderie, sont encore en droit de vous demander leur reste. Ajoutez à cela, ma Reine, qu'on ne peut pas regarder Dumefnil comme un personnage insipide, & sans intérêt. Se peut-il rien de mieux que la réception qu'il vous a faite à votre retour? Plût à Dieu qu'une cousine de mon pere, & son fils l'Abbé, qui demeurent ici de-

puis quelques jours, donnaissent dans son genre de ridicule ! Je les supporterois bien plus volontiers. Il s'agit, ma Reine, d'une Baronne de Moissac, qui est arrivée de fond l'Auvergne pour solliciter un procès à Paris. Sous les auspices d'une parenté très-éloignée, & je crois, fort douteuse, elle a demandé à mon pere un appartement dans sa maison. C'est comme votre Dame au *parlement*, elle n'a pas négligé une occasion de se loger pour rien. Elle est tous les jours levée, & habillée à sept heures, & vient immédiatement faire le tapage à ma porte, en s'étonnant qu'une jeune fille reste si tard au lit : si je l'en croyois, nous serions tous les matins dès sept heures, dans les rues, elle voudroit être toujours par les chemins ; quand on lui représente que les chevaux sont excédés de tant de courses, elle me propose d'aller à pied, en prenant le bras de son fils l'Abbé, ses galoches, & son parasol : comme elle n'a jamais rien vu, tout lui est matiere à question. On ne lui a pas répondu à la premiere, qu'elle vous en a déjà fait cinq ou six autres. Elle est mise, comme je crois qu'on l'étoit il y a cinquante ans dans la province. Il m'est

cruel de sortir avec elle heureusement que, jusqu'à présent, elle s'est bornée aux Eglises, aux Invalides, & à l'Ecole Militaire: mais si elle s'avise des visites, je suis perdue; je n'en aurai pas le courage, d'autant plus que je n'imagine pas qu'elle laisse le droit de la représentation sur rien. Elle est très-haute, & fort attachée à ses manieres. Son fils l'Abbé est un homme de trente-deux ans, pas trop mal de figure, ne manquant pas même d'esprit, d'une grande simplicité, d'une familiarité, & d'un gauche insoutenable. Il affecte de la vivacité, & de la gaieté. Sa mere le nomme l'espiegle. Il m'a dit qu'il avoit pris un grand plaisir à l'étude de la Théologie, sur-tout de la Scholastique, il en a contracté une si grande habitude, qu'il ne s'exprime que dans les termes de l'école. Voilà, ma Reine, l'heureuse acquisition que j'ai faite; jugez si j'aurai du plaisir à retrouver mon couvent. Je voudrois déjà y être, ou que la Baronne fût au fin fond de l'Auvergne: mais j'entends l'Abbé sur l'escalier, & je vais me dépêcher de cacher ma lettre; car il est capable de la gentillesse de me l'arracher des mains pour la lire.

L E T T R E X I X.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

E N vérité, ma Reine, je vous plains fort de cette Baronne de province, qui vous vient tomber sur les bras, & j'admire la bonté de M. votre père, de recevoir ainsi cette pécore sur la foi de la parenté. S'il étoit aussi curieux de la généalogie des gens, que de celle des médailles, il se trouveroit peut-être que votre Madame de Moissac est sa cousine comme à moi. Voilà une société agréable ! L'ergotage de l'Abbé est égayant sur-tout, de quelle secte est-il ? S'il est Janséniste, vous êtes perdue ; ces gens-là, depuis la destruction de Port-Royal, ont furieusement dégénéré : d'ailleurs ils sont terriblement atrabilaires. Un grand Médecin prétend, que de cent d'entr'eux, quatre vingt-dix-neuf ont le foye attaqué. J'en croirois quelque chose à l'acreté de leur humeur. L'Auteur de votre Tragédie en a, sur ma parole, une fort douce. Comment une si mauvaise pièce a-t-elle pu avoir un moment

de succès ? Je crois qu'on l'aura trouvée bien conduite ; mais j'avoue que ce mérite seul me touche peu. Mauvaise versification, mauvais langage, nul goût, quelques impiétés, qui viennent fort mal-à-propos : enfin elle ne m'a fait aucun plaisir, pas même ce que l'Abbé Anselme appelle la belle scène. Que trouve-t-on de si touchant dans ce dialogue ? Un des interlocuteurs ne fait ce qu'il dit, l'Auteur est un forcené que je voudrois qu'on saignât des quatre membres. Cet Auteur-là fort apparemment du College.

J'en reviens à un article de votre avant dernière, auquel j'avois oublié de répondre : c'est sur la lettre fameuse de Mademoiselle de . . . j'en suis désespérée ; mais je l'ai perdue : pour vous en dédommager, je vous envoie celle que Madame de Crécy m'a écrite, pour me remercier de ma belle quête ; & puisque vous aimez tant les lettres, je vous envoie aussi ma réponse, il me semble que j'ai fait un peu de phrases ; je ne sais comment cela m'est arrivé à moi : mais je ne puis vous en dire davantage, l'heure me presse.



L E T T R E X X.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

MA santé ne me permet pas, Mademoiselle, d'aller vous faire en personne tous les remerciemens que je vous dois. C'est un bien mauvais tour qu'elle me joue ; le peu de tems que j'ai eu l'honneur de passer avec vous, ne m'a mis que trop en goût de vous voir, car je sens combien ce goût, si naturel, essuyera de traverses : cependant, Mademoiselle, les difficultés ne me rebuteront point, je tenterai tous les moyens, pour avoir le bonheur de vous posséder quelquefois ; je me flatte que vous l'approuverez, vous me l'avez promis, je ne crains plus la différencé de nos âges ; votre raison & votre esprit y mettent les proportions, & au-delà. Je me livrerai donc sans scrupule à tous les sentimens que vous m'inspirez : heureuse si je trouve jamais les occasions de vous en donner les témoignages que je desire.

J'ai l'honneur, &c,

D 5

L E T T R E X X I.

*Réponse de Mademoiselle de Fussy, à
à Madame de * * *.*

J E né mérite point vos remerciement, Madame, & je suis honteuse de ne les avoir pas prévenus par tous ceux que je vous dois. Si quelque chose me rend digne de vos bontés, c'est la façon dont je futs pénétrée de votre mérite. Vous vous en êtes apperçue, Madame, je le vois, & vous voulez bien me tenir compte de tout le desir que j'ai de vous plaire: je ne vous parle point de celui que j'aurois de vous faire souvent ma cour, c'est un trop grand bonheur, pour oser me le promettre; je devois peut-être plus attendre de la fortune, depuis que je lui dois celui de vous connoître; mais je crains qu'elle ne m'ait traitée comme ces gens à qui elle ne montre ses faveurs, que pour exciter leurs regrets. A tout événement, je vous supplie, Madame, de me conserver un peu de part dans l'honneur de votre souvenir, & d'être persuadée que le tems, ni l'absence ne pourront affoi-

blir les sentimens de reconnoissance & de respect, &c.

L E T T R E XXII.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

OUI, sans doute, ma Reine, je suis à plaindre d'avoir ces provinciaux, dont l'importunité augmente tous les jours, sur-tout l'Abbé, qui est d'un naturel si officieux, qu'il m'obsède sans cesse. Je ne fais pas un pas, qu'il ne me suive, dans la crainte que je n'aye besoin de quelque chose. Vous me demandez s'il est Janséniste? Non pas, & pour lui rendre justice, sa Théologie n'est pas non plus incommode. Il a voulu d'abord s'en faire honneur; mais trouvant qu'il n'avoit personne avec qui argumenter, il a pris le parti du silence sur ces matieres, & veut s'adonner à présent à l'Histoire Naturelle; mais ce caractère obligeant, qui le tient continuellement en l'air, & en action, lui ôte tout le tems de l'étude. Pour sa mere, elle m'a fait beaucoup souffrir aujourd'hui. Mais c'est une histoire toute

entiere à vous conter. Je la prends d'hier au soir. Pendant le souper, mon pere nous lut un billet très-galant de Madame d'Orval, par lequel elle lui demandoit la permission de lui amener le lendemain trois ou quatre personnes, pour voir le cabinet & le jardin. Il nous dit qu'il avoit engagé Madame d'Orval à venir dîner, & à donner rendez-vous à ses amis l'après dîner chez lui. La Baronne, selon sa contume, lui fit mille questions sur la naissance, la figure, le caractere, le revenu, & la dépense de Madame d'Orval, & si elle avec famille. Sa curiosité satisfaite sur tous ces points, il se répandit sur sa physionomie un air de contentement de l'expectative d'une si brillante connoissance. L'Abbé se frottoit les mains, & ferroit ses épaules de joie, en me donnant de tems en tems des coups de coude & de genouil sous la table, à me jeter de l'autre côté de ma chaise, tout cela accompagné de petits ris & de signes d'intelligence, qui m'auroient fort embarrassée, s'il y avoit eu du monde. Peu après le soupé, la Baronne s'est retirée, & m'a envoyé demander du papier à friser, ayant apparemment conclu de tout ce qu'on avoit

dit de l'élégance de Madame d'Orval, qu'elle étoit obligée à quelque frais pour sa réception. J'en eus un pressentiment qui m'inquiéta: vous verrez, ma Reine, par la suite, si j'avois tort. Ce matin à dix heures, l'Abbé est venu à me porte. " Ouvrez, Mademoiselle, " j'ai quelque chose de beau à vous faire voir. Non, Monsieur, lui ai-je " répondu, de mon lit, je n'ouvrirai " pas, je ne suis pas curieuse; & d'ailleurs je ne suis pas levée. Comment, " s'est-il écrié, avec surprise, pas encore levée! Est-ce que vous auriez " oublié que nous aurons aujourd'hui " de la compagnie? Oh moi, j'y ai " songé toute la nuit, & je vous apportois la chanson que j'ai faite pour " le dessert. Ouvrez donc, de grace, " que je vous la chante, je vous aiderai " à vous vêtir. Je vous rends graces, " Monsieur, de vos services, lui dis-je, allez-les offrir à Madame votre " mere, je n'en ai pas besoin. Ma " chere mere! Oh elle est prête depuis " du tems, elle s'est dépêchée de descendre au salon, parce que nous " avions cru entendre entrer un équipage. . . , J'ai cessé de lui répondre, & il s'est retiré. Débarassée de

ses sollicitations, je me suis aussi dépêchée de m'habiller, & de descendre au salon, dans la ferme résolution de faire quelques représentations à la Baronne sur ce que je trouverois de trop choquant dans son ajustement : mais, ma Reine, à son aspect, tout mon courage m'a abandonné. Il y avoit trop à réformer; une robe de taffetas verd d'émeraude, garnie seulement jusques à la ceinture & sur les bottes, d'une guirlande de foucis d'hanneton couleur de rose, avec des glands du même verd que la robe. Cela s'appelle une bavaroise; un ajustement de nompareille, aussi couleur de rose; un mantelet de gaze noire broché à grands ramages sans coqueluchon, la coëffe de même gaze, tortillée en corde à puits, & noué fort lâche sous le menton, pour laisser voir le rang de perles. Les pans de la coëffe étoient entremêlés artistement avec la palatine de nompareille, le tout ensemble attaché vers l'épaule gauche. Les gands de fil tricotés, un très grand pannier par-dessus lequel étoit un jupon de bazin à carreau, la robe relevée à quatre épingles, en attendant la compagnie, ce qui m'a fait observer qu'elle étoit doublée par le

bas d'une roue de toile grise , mode qu'elle m'a fort recommandée, comme très-utile à la conservation des habits. A peine avois-je parcouru cette antique parure , que mon pere est arrivé , je ne fais quelle impression elle a fait sur lui ; mais il a regardé la Baronne avec une surprise , dont apparemment il n'a pas pu se rendre raison ; car après l'avoir bien considérée , il lui a dit ;
“ Eh bien , Madame , qu'est-ce donc
“ que vous avez ? Je vous trouve tou-
“ te extraordinaire ! Comment , Mon-
“ sieur , a-t-elle repris avec aigreur ,
“ qu'est-ce que vous voulez dire , tou-
“ te extraordinaire ? . . . Mais , oui , il
“ me semble que vous n'êtes pas com-
“ me les autres , vous êtes toute pâ-
“ le ; . . . elle a rejeté cela sur la cou-
leur de sa robe , qui quand on est blan-
che naturellement , le fait paroître en-
core d'avantage. Il s'est payé de sa
raison , & a cessé ses perquisitions. Ces
bagatelles ne font pas grande trace dans
la tête d'un Philosophe, Nous crûmes
entendre arrêter un carosse ; la Baron-
ne fouilla vitement dans sa poche , &
me demanda si je n'avois pas sur moi
de l'eau rose , parce qu'elle avoit ou-
blié son flacon dans sa chambxe. Sur

ce que je lui dis que non, l'Abbé courut promptement le chercher, elle s'en versa dans les mains, & sur son mouchoir, & me proposa d'en faire autant, pour me faire sentir bon; je m'en excusai, & l'Abbé en prit à ma place. Pour lui, ses frais s'étoient bornés à de la poudre & de la pommade, mais il avoit bien une livre de chacune sur la tête. Et puis ses vers, dont je vous fais grace; je le priai de ne les point chanter au dessert, comme il se l'étoit promis, parce que je ne voulois pas augmenter la vanité de Madame d'Orval, en la célébrant si fort. Enfin pour le coup, il arrête, ce carrosse, & c'est elle. Mon pere va la recevoir, & lui présente sa cousine. Elle en pensa reculer, & je m'appercus qu'elle eut toutes les peines du monde à s'empêcher de lui éclater de rire au nez. Elle se détourna promptement pour venir m'embrasser, & je vis qu'elle cherchoit dans mes yeux intelligence à sa critique; mais me trouvant l'air fort sérieux, elle s'aida de son mouchoir & de son éventail, en évitant soigneusement de regarder du côté de la Baronne. Quelles idées ne s'en forma-t-elle pas? Le hasard fit cependant qu'elle ne tarda pas

pas à les rectifier, & j'oubliois, ma Reine, de vous dire qu'avant son arrivée, ce flacon d'eau rose que la Baronne avoit demandé, lui donna occasion de parler à mon pere de distillations & onguents, qu'elle faisoit à son château, & des cures qu'ils avoient opérées sur les payfans du lieu & des environs. Cette conversation l'ayant intéressé, après les premières civilités à Madame d'Orval, il la reprit, & le tems se passa jusqu'au diné : & même une bonne partie du diné, à s'entretenir avec sa cousine, de la préparation de certains simples, & de leurs admirables propriétés ; enforte que Madame d'Orval, qui ne pense jamais que d'après les autres, qui ne fonde ses opinions, que sur celles d'autrui, en conçut une très-grande de la Baronne, & substitua une haute estime à toute la pitié qu'elle lui avoit d'abord inspirée. Je m'apperçus de la révolution de ses idées à toutes les déferances, & les attentions qu'elle lui marqua le reste de la journée. Le diné se passa assez bien. Mon pere, qui croyoit être entendu, parla beaucoup, & fut de fort bonne humeur : enfin je n'ai pas eu à me plaindre de cette partie de la journée, si j'en ex-

cepte l'acharnement de la Baronne à nous forcer de manger malgré nous, & à servir toujours en pyramide sur nos assiettes, & aussi l'importunité des fantes de l'Abbé, qu'il renouvelloit avec exactitude à chaque personne, toutes les fois qu'il buvoit, & il avoit souvent soif: un heureux hasard m'a encore tiré de l'après-dîné. J'appréhendois fort cette compagnie que nous avoit annoncé Madame d'Orval, qui n'auroit peut-être pas été d'aussi bonne composition qu'elle; mais comme il a fait fort chaud, ils sont arrivés tard, & l'homme d'affaires de la Baronne, qui est venu avant, l'a retenue jusqu'au souper: ainsi elle n'a plus paru. Madame d'Orval a pris le tems de son absence, pour me faire part de ce qu'elle en pensoit. Mademoiselle, m'a-t-elle dit, M. votre pere a fait là une bien bonne acquisition; elle me paroît une femme de mérite, l'esprit fort orné, & beaucoup de connoissances. Ce doit être pour lui une grande ressource; car il est fort agréable de pouvoir parler à gens qui nous entendent. Il est vrai, Madame, ai-je répliqué, que c'est une fort bonne femme, on doit lui passer de n'avoir pas beaucoup d'usage du monde. n'étant

jamais sortie de sa province. Ha mon Dieu, Mademoiselle, a-t-elle repris avec un souris dédaigneux, qu'est-ce que l'usage du monde, en comparaison de ce qu'elle met à la place! Elle a substitué aux lalens, & aux amusemens futils, qui font l'occupation de la plupart des femmes, des connoissances & des soins utiles à l'humanité, & les seuls, j'ose dire, dignes d'un être pensant & raisonnable: joignez à cela qu'elle me paroît être une excellente créature. Enfin, ma Reine, il n'y a pas jusques au ridicule de son ajustement qui est attribué à une force d'esprit, qui met au-dessus du préjugé, & qui dédaigne de s'assujettir à l'esclavage des modes. Convenez que cela s'appelle l'avoir échappé belle, & en être quitte pour la peur. Vous me direz, peut-être, pour quoi même avoir eu peur? Que vous importe le ridicule de la Baronne. Ho, ma Reine, je ne fais que vous dire: mais il me semble que quand on est avec gens ridicules, cela se répand sur vous, on a l'air d'en être complice. Mais voici une furieuse relation, dont cependant je ne vous fait pas d'excuse, car je me souviens que vous les aimez, autant que

j'aime les lettres. Toutefois est-il tems d'y mettre fin. Adieu, ma Reine.

LETTRE XXIII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

Nous sommes, ma Reine, dans les grandes aventures; samedi dernier, ma tante se reveilla avec une douleur au bras très-violente: on crut d'abord qu'elle s'y étoit donné un effort; on la traita en conséquence: la douleur diminua beaucoup le soir; mais le lendemain ce bras étoit sans aucun mouvement. On fit partir son valet de chambre en poste, pour avoir un Médecin de Paris: il n'arriva qu'hier jeudi. Il décida, comme vous jugez bien, que c'étoit une paralysie, & ordonna absolument les eaux de Bourbonne, pour lesquelles on partira dans huit jours: graces à Dieu, je ne ferai pas du voyage, Madame de Berville voulant aller avec sa mere. On est un peu embarrassé de moi; me ramener à Paris est incommode; me laisser à B.... avec quatre hommes seroit bizarre, quoique M. Dumefnil n'y trouve pas

le mot à redire , tout cela s'arrangera. L'Abbé Anselme, qui vint hier au soir, me dit , que certainement Madame de Drécy ne manqueroit pas cette occasion de me demander. Rien ne seroit plus convenable ; mais les choses de convenance sont précisément celles qui ne conviennent jamais ici ; quoiqu'il en soit, l'Abbé est allé dîner à R. . . . aujourd'hui, pour instruire la Comtesse de tout ce qui se passe ; je ne fermerai ma lettre que ce soir, dans l'esperance d'avoir des nouvelles. Les voilà, ma Reine, Madame de Crécy fort d'ici ; elle s'est doutée qu'elle feroit mieux ses affaires par elle-même, que par procuration. Toute languissante qu'elle est, elle a bien voulu faire cette démarche. Sans fausseté , elle a si bien persuadé la Présidente qu'elle n'étoit, dans tout ceci, occupée que de son service, que la bonne femme est inépuisable sur sa reconuoissance. En vérité je ne m'attendois pas à cette bonne fortune ; je suis cependant fâchée , qu'il en coûte un bras à ma tante. Dumefnil est d'une humeur de chien : c'est bien pis que pour la quête. Je lui permets d'être maussade à son gré : on trouve de la patience pour les contradictions dont on

fait le terme. Mon départ est fixé à mercredi. Je vais faire donner vos livres à la Benard, ne m'en envoyez plus. Adressez-moi vos lettres à l'Abbé Anselme; je l'en préviendrai; vous savez qu'il demeure ici. Je crains les liaisons des gens de la Comtesse avec les nôtres. Vous aurez de mes nouvelles, ma Reine, dès que je serai à R. . . .

LETTRE XXIV.

De la même, à la même.

Nos deux dernières lettres se croisèrent; pressée de vous apprendre les révolutions de B. . . ., je n'eus pas la patience d'attendre de vos nouvelles. J'ai certes à vous remercier de votre relation. Comment faites-vous pour conserver le sang froid vis-à-vis les extravagances de votre Baronne? Telle qu'elle est, cependant, je supporterois mieux son genre de ridicule, que celui de cette Madame d'Ocval, dont vous me parlez. Ces petites merveilleuses-là me font odieuses. Sans doute, c'est une femme à réputation? Eh, des gens sensés s'embarrasseroient de s'en établir

une! Je n'ai pas encore une grande connoissance du monde; mais celle que j'en ai me suffit, pour priser fort peu les applaudissemens. Qu'est-ce qu'une femme de mérite? Qu'est-ce qu'une femme charmante? La premiere est une femme dont le maintien est grave & composé, qui ne fait point de dettes, qui se leve de bonne heure, employe la matinée aux soins de sa maison, l'après-midi aux grands devoirs de la société, toujours la premiere écrite à toutes les portes, en cas de mort ou de mariage; profonde sur toutes les étiquetes, comme le jour précis où l'on doit prendre le deuil, celui où il doit être quitte; en quel cas on prend les bas noirs, les pierres ou les diamants, & mille autres choses de cette importance; aussi en tout événement est-elle consultée. La femme charmante, ah! Quelles femmes charmantes j'ai rencontré! Des grimacieres, des étourdies, des précieuses, des sottes. Voulez-vous, ma Reine, connoître du mérite & des charmes tout-à-la fois? Venez chez Madame de Crécy. Je suis bien sûre de la façon dont vous y serez reçue & goûtée: en vérité depuis le jour que j'y suis, je crois respirer un autre air;

mais je crains de racheter ma situation présente! Je prévois, pour l'avenir, de cruels sujets de comparaison. Moi, si difficile en plaisir, avant de le connoître, que ferai-je après l'avoir connu? Ce ne sont pas les grandes dissipations qu'on trouve à R. . . . , qui m'en rendent le séjour agréable; la vie qu'on y mène est simple, & même assez uniforme, la société peu nombreuse; à demeure, nous ne sommes que la Comtesse, M. d'Ombreval & moi; l'Abbé est un volontaire qui n'y passe jamais plus de trois jours de suite: il est vrai qu'il y-vient souvent. Du reste, les visites ne sont pas bien fréquentes. La Présidente y soupa avant-hier avec son Académicien. De ces deux êtres-là, j'ai peine à croire qu'on en fît un qui excitât l'envie; Entre eux deux ils ne se sont pas doutés de ce que vaut Madame de Crécy, & cependant, malgré toute sa modestie, il n'est personne qui s'annonce plus promptement. Je vous ai mandé, je crois, que cette Présidente passoit pour un bel esprit. Elle nous à méprisés au point d'être presque modestes: il lui est échappé quelque terme d'art simplement par l'effet de l'habitude; mais j'entreprends de lui donner

opinion de ma personne , encore un soupé , & nous ferons de la métaphysique ensemble. Adieu, ma Reine, j'ai prévenu l'Abbé qu'il seroit notre bureau d'adresse. Croyez que le plaisir que je trouve ici, n'affoiblira jamais celui que me font les marques de votre amitié & de votre souvenir.

L E T T R E X X V .

*De Mademoiselle de * * * , à Mademoiselle de Fussy.*

IL n'y a pas de mal , ma Reine, que j'aie deux de vos lettres , contre vous une des miennes. Ma dernière étoit si longue, que je pourrois, sans être trop rigoureuse, en attendre une troisième. Mais je ne veux pas différer mes félicitations sur l'échange de votre société. Quelle différence ! Jouissez-en, sans anticiper sur le Malheur des comparaisons. Vous avez peut-être trois mois de bon, & quelquefois un plus court intervalle fournit de grands événemens, J'ai été, en vérité, charmée de celui qui vous a fait aller à R. . . . non pas de la cause, mais de l'effet, & je sens que cela est

généreux; car il ne tiendrait qu'à moi d'être jalouse de Madame de Crécy; mais je m'appuie sur mon droit d'ancienneté, & sur un plus fort encore, ma Reine, la solidité de votre caractère. Je ne vous ai point vue vous raviser sur vos sentimens: conservez-moi ceux que vous m'avez accordés, & je ne m'opposerai pas à ceux que Madame de Crécy vous inspire. Voilà ma stipulation, par rapport à ce grand intérêt. Je suis bien de votre opinion pour ne pas faire de comparaison du ridicule de la Baronne avec celui de Madame d'Orval. La première l'est tout simplement, parce que peut-être, la nature, l'éducation, ou les circonstances l'ont rendue telle, & à le bien prendre, ceux qu'elle choque le sont plus qu'elle (je prononce ma condamnation); mais Madame d'Orval a le tort du choix, ce qui induit aisément à lui en supposer une multitude d'autres. Oui, sans doute, elle est femme à réputation, femme de mérite, femme charmante; en un mot, elle réunit toutes les prétentions. On peut apprécier ses droits; ce calcul n'est ni long ni difficile. Le portrait de la femme de mérite me rappelle l'émulation qu'on cherchoit à nous inspirer, en

nous opposant celles des pensionnaires à qui on accordoit ce titre, parce qu'elles étoient les premières levées & couchées, & à tous les exercices, & qu'elles ne laissoient traîner ni leur gands, ni leurs coëffes. Vous souvenez-vous, ma Reine, du dégoût & de l'éloignement que ces modeles nous donnoient pour l'imitation ? Dans le monde, on change d'objets ; je ne fais si les préférés méritent plus d'exciter notre ambition. Je n'ai pas plus de connoissance du monde que vous ; mais le peu que j'en vois, me persuade qu'en effet on l'a bien-tôt vu. Au reste, quel risque de nous tromper ? Nos décisions sont entre nous, sauf à les rectifier, quand le tems nous aura dévoilé nos erreurs ; en attendant je vous souhaite le bon soir. Qu'une délicatesse mal placée, ne vous empêche pas de me parler de R. . . . , & de m'en parler fort au long. Vous n'aurez pas aujourd'hui un mot de nos aimables hôtes ; je vous laisse un peu vous en reposer.



L E T T R E X X V I.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE suis bien persuadée, ma Reine, de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde; j'ai les mêmes sentimens pour vous, auxquels, sûrement, vous rendez la même justice. Je ne chercherai donc point à vous rassurer sur le tort que Madame de Crécy peut vous faire; ce que vous me dites là-dessus est un badinage, que je prends pour ce qu'il vaut: il ne nous est pas permis de douter l'une de l'autre. Vous voulez que je vous parle en détail de R. . . . Je vous satisferai volontiers: on aime à parler de ce qui plaît. Vous ai-je dit, que le château est de la plus grande beauté, & dans la plus belle situation du monde? Je crois que non, tant j'étois occupée de ceux qui l'habitent. Depuis deux jours, Madame de Crécy & moi sommes absolument seules; M. d'Ombreval est allé faire un tour à Paris. Il m'a priée de lui obtenir la permission de vous aller faire sa cour. usant de mes pouvoirs, je lui ai dit qu'il en étoit le

maître , recevez - le , je vous en prie , avec distinction. Je suis curieuse de savoir ce que vous penserez de lui. Je m'accommode fort du tête à tête de la Comtesse , qui de son côté ne me paroît pas m'écontente du mien. Cette femme-là a de grandes ressources dans l'esprit ; tout ce qu'elle dit amuse , occupe ou intéresse. Elle pense honnêtement sur tout , juge bien de tout , entend bien tout ; enfin elle a tous les agrémens de son sexe , sans en avoir les défauts. Nul caprice , nulle frivolité , aucune espece de coquetterie , point d'airs , ne tirant vanité , ni de sa figure , qui est encore très-agréable , ni de son esprit , ni de sa naissance , ni de sa fortune. Malgré l'égalité de son humeur , je la crois affectée d'un violent chagrin ; je l'ai surprise dans des momens d'accablement , quelquefois même les yeux un peu rouges : j'ai toujours feint de ne m'en pas appercevoir , voyant tous les efforts qu'elle fait pour se contraindre. Elle me paroît cependant un peu plus gaie , depuis le départ de M. d'Ombreval. Nous parlons souvent de vous , elle seroit fort aise de vous connoître : je vous assure que vous vous conviendriez fort. L'Abbé est tout occupé d'une ter-

rasse qu'il fait relever. Il viendra demain dîner avec nous; mais vraisemblablement nous quittera de fort bonne heure. C'est encore un homme, que je voudrois, ma Reine, que vous conussiez.

LETTRE XXVII.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

Vous aurez attendu cette fois, ma Reine, mais moi-même j'ai attendu, pour pouvoir vous rendre compte de la visite que vous m'aviez annoncée, & dont je vous fais beaucoup de remerciemens. M. d'Ombreval me paroît charmant. Je l'ai reçu, selon vos directions, & je crois qu'il en est content, car il a resté près de deux heures à causer avec moi. Il m'avoit demandé dès hier, par un petit billet, la permission (sous vos auspices) de me venir faire sa cour, & me donner de vos nouvelles: vous jugez bien que je ne l'ai pas refusé, ni fait attendre son audience; & vous imaginerez bien aussi ce qui a fait le sujet de notre entretien: votre esprit, votre

figure , vos talens , & l'agrément dont tout cela est assaisonné : il sent toutes ces choses à merveilles. Quelques questions sur le tems de notre liaison , nos goûts & nos occupations. Son air noble & intéressant dit beaucoup en sa faveur ; mais ce dont je lui fais plus de gré , c'est le prompt discernement qu'il a su faire de tout ce que vous valez. Il m'en a parlé comme s'il vous connoissoit depuis long - tems. Malgré toute la vivacité qu'il a mise dans cette conversation , je n'ai pas laissé de distinguer de la tristesse dans ses yeux. Je lui crois le caractère un peu trop réfléchissant pour son âge , peut-être même porté à la mélancolie , peut-être aussi cela n'est-il qu'accidentel. Voilà , ma Reine , ce que je pense de M. d'Ombreval. Je ne fais ce qu'il aura pensé de moi ; mais il a fort applaudi à tout ce que je lui ai dit. J'avois encore un million de choses à vous dire , ma Reine ; mais on m'attend pour sortir , & je vous quitte bien malgré moi.



L E T T R E XXVIII.

*Réponse de Mademoiselle de Fussy, à
à Madame de * * **

MONSIEUR d'Ombreval vous a paru charmant, j'en suis ravie : voilà mon goût justifié. Je n'ai point de doute sur ce qu'il a pensé de vous, ma Reine, il n'y a point deux façons d'en juger. Peu s'en faut que vous ne me donniez de l'inquiétude sur cette tristesse, que vous lui avez remarquée ; son caractère est froid, sans être sombre, & s'il n'a point de penchant à la gaieté, il ne m'a point paru en avoir à la mélancolie. Je vois que vous vous êtes méprise sur son âge, comme moi ; je ne lui aurois pas donné vingt-cinq ans, il en a trente-deux. Il est riche, il est son maître, s'il aime, il doit être aimé ; qu'est-ce donc qui pourroit le rendre malheureux ? Vous vous êtes, je crois, trompée. Revenons à ce qui me regarde. J'ai reçu des nouvelles de Bourbon. Le bras de ma pauvre tante est plus engourdi que jamais. Si les bains ne font pas leur effet, elle projette d'aller passer l'hiver à Montpellier. Cette fantaisie ne me paroît

paroît pas d'heureux augure. M. Dumefnil & M. de Berville vinrent hier ici pour la première fois, depuis le départ de la Présidente. La présence de la Comtesse gêna furieusement la pétulante humeur du premier. Elle a cru, pour mon intérêt, devoir les engager à venir dîner avec elle. On a pris jour pour samedi. Vous jugez que je ne m'en fais pas fête. Dites moi donc, ma Reine, si vous ignorez le retour de Madame de Leuville? Cela me paroît incroyable. Mademoiselle de Céricourt me mande, que me sachant chez Madame de Crécy, elle ne peut plus s'interdire le plaisir de me demander de mes nouvelles; que de depuis trois semaines elle est à Paris, chez Madame de Leuville, dont la santé l'inquiète fort. Je pense qu'elle a raison: un crachement de sang, depuis six mois, à la suite d'une rougeole rentrée, me paroît un état fort dangereux. Madame de Leuville a eu grand tort d'en négliger les commencemens. Les soins de son procès ne devoient pas l'emporter sur celui de sa santé, & le comble de l'imprudence est d'être partie dans cet état pour la Picardie. Les Céricourt se louent beaucoup de sa conduite à leur égard. Cette Madame de

Leuville est aimable , sans contre-dit , a même du mérite , m'a comblée d'amitiés dans le tems qu'elle a passé au Couvent ; & je ne puis me rendre compte de l'indifférence que j'ai pour elle . cependant je plains son état ; allez la voir , ma Reine , vous la consolerez . L'humour bisarre de son mari éloigne tout le monde ; mais je vous connois assez généreuse , pour n'être pas arrêtée par ce dégoût . Nous attendons M. de Kerlo : c'est un parent éloigné de la Comtesse , dont elle fait cas . L'Abbé nous viendra demain pour deux jours . Madame de Crécy prétend qu'il est amoureux de moi , & fort bien traité . En tout cas , on ne m'accusera pas de prendre des étourdis . Mon amant avoisine la soixantaine , mais il a une fort belle figure , très-ouverte' très-spirituelle , fort bon air : d'autres que moi , s'en accommoderoient encore , & je suis sûre , ma Reine , que si vous le connoissiez jamais , vous vous me le disputerez .



L E T T R E XXIX.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

LA lettre de Mademoiselle de Céricourt a dû vous surprendre, & c'est ma faute. Je lui ai dit que vous étiez à R. . . . mais j'ai totalement oublié de vous dire son retour, & l'état de Madame de Leuville. Je le crois, comme vous, fort dangereux, & j'en suis fâchée: c'est une très-bonne femme, & estimable; mais vous vous trompez sur *aimable*. Elle a de ces mérites auxquels on se contente de rendre justice, & qui (vous devez vous en souvenir) n'a jamais su vous inspirer que des remords. La raison, ma Reine, c'est qu'elle est aussi ennuyeuse que bonne; vous ne pardonnez pas le premier, & le second est un perpétuel sujet de reproche, à cause de ces soins & de ces attentions, dont on reste si fort en arrière. Ne voilà-t'il pas votre opposition trouvée? Je n'aime pas non plus l'ennui; mais j'irois plus souvent chez Madame de Leuville, si son quartier n'étoit pas l'opposé du mien, & si j'étois toujours maîtresse d'a-

voir des chevaux. L'oncle Céricourt m'a donné hier à dîner. Il avoit rassemblé (pour me mettre, à ce qu'il dit, dans ma sphere) tout ce qu'il connoissoit de gens plus aimables & du meilleur ton: mais, ma Reine, quel ton! Il eût bien mieux valu qu'il n'eût pas fait de frais; le tête à tête étoit cent fois préférable à cette compagnie. Douze personnes, des demi-Dames, des especes d'agréables, & des plaisants. En conséquence des manieres, des plaisanteries usées, & de très-mauvais bons mots. Les éclats de rire, dont tout cela s'applaudissoit, & étoit applaudi, m'attristoient horriblement. Tout m'étoit adressé: mais je n'ai jamais pu me plier au moindre signe d'approbation. Le bon-homme me trouvant sans gaieté, au milieu de tant de joie, n'a pas fait de doute que je fusse malade, & de-là une persécution pour passer dans la garderobe, & pour boire un peu de ratafiat: cependant l'ennui & le chagrin me gagnoient si fort, que j'étois obligée de me rassurer intérieurement, comme on feroit à un enfant, en me disant: " *mais cela ne durera pas toujours; je* " *ne ferai pas forcée de passer ma vie,* " *avec ces gens; dans trois heures au*

« plus cela finira ,. . N'est ce pas bien ridicule d'être ainsi bâtie ? Heureux ceux qui peuvent se faire tout à tous ! Mais , ma Reine , vous le savez , ce n'est pas-là notre beatitude , & en vérité c'est tant pis. Que gagne-t'on à être si difficile ? On périt où les autres revivent. Je me suis donc trompée sur M. d'Ombreval ? Mais , non , ma Reine , je vous assure qu'il a de la tristesse : cependant nous pouvons avoir encore raison toutes les deux. Il n'est pas triste à R. . . . , mais il l'est à Paris. Sa raison à lui ? Je ne la fais pas. Il me vient là-dessus une idée , je voudrais qu'elle fût fondée : devinez si vous pouvez. Que vous dirai-je de moi ? ma Reine , toujours la même chose. Des Savans , des connoisseurs^c des médailles , des tableau , des arbustes & des plantes. Ma Baronne toujours fatigante & questionnante. L'Abbé s'est fait prier de prêcher la Notre-Dame de Septembre , dans une Paroisse aux environs de Paris. Il travaille à son Sermon , & me menace à chaque moment de me le lire , quand il sera fait. Il m'assure que j'en serai fort contente , qu'il y développe toute la Théologie.

Ce projet de Montpellier doit vous être agréable , il vous annonce la liber-

té pour tout l'hiver , & l'été d'ensuite. Mais comment dispose - t'on de vous pour ce tems ? Surement Madame de Crécy fera ses efforts pour vous garder à R. . . . Que ne puis - je vous y aller faire compagnie , & vous disputer l'Abbé Anselme !

L E T T R E X X X .

*De Mademoiselle de Fussy , à Mademoiselle de * * * .*

QUE n'étiez - vous ici , hier , ma Reine ; vous ne retrouverez jamais une scène plus complètement ridicule que celle que la Présidente de nous donna. Rien ne vous amuse autant que les prétentions ; assurément vous eussiez été servie à votre gré. Jusques - là , je vous avois dit que l'on avoit fait trop peu de cas de la Comtesse & de moi , pour faire le moindre étalage : bien m'a pris de faire annoncer son mérite & le mien ; tout fut employé pour nous subjuguier & nous plaire. Quel galimathias ! de nuances , d'effets , d'être , d'ames . d'excellences , de sublime , de grandes idées , de petits moyens ; & que tous ces grands

mots sont dans une petite tête ! L'Abbé fut charmant ; c'est le premier homme du monde pour faire sortir le ridicule d'un chacun. Ce pauvre Abbé, qui se prêtoit si gaiement à notre plaisir, ne s'attendoit gueres à la triste nouvelle qu'il a reçue ce matin. Il a une sœur à dix lieues d'ici, femme d'un mérite supérieur, pour laquelle il a la plus grande amitié & la plus grande confiance. On lui mande qu'elle est empoisonnée, & qu'on n'en attend plus rien. J'étois seule avec lui, quand il a reçu cette malheureuse lettre ; il a fait un cri affreux en la lisant ; puis me l'a donnée, sans pouvoir proferer une parole ; mais avec un air si troublé, que j'en ai été toute faisie : Je n'avois pas le courage de la lire ; la Comtesse est entrée, je la lui ai remise, elle m'a dit ce qu'elle contenoit ; mon pauvre amant étoit dans un état digne de pitié. Madame de Crécy est sensible, mais courageuse, elle s'est approchée de lui ; eh bien, mon cher Abbé, lui a-t'elle dit, il faut aller promptement au secours de votre malheureuse sœur : je vais vous donner des cheveux pour ne vous point retarder ; gardez-les tout le tems qu'ils vous feront nécessaires, peut-être vos soins

auront-ils du succès. A tout événement, j'exige que vous reveniez ici, dès que vous aurez quitté Madame d'Attinville. Je ferai partir un homme à cheval avec vous, qui reviendra demain matin me donner de vos nouvelles. Les ordres ont donc été donnés en conséquence, l'Abbé est parti un moment après, sans nous parler; il a baïsé la main de la Comtesse, & la mienne; pour moi, tout bonnement je l'ai embrassé de tout mon cœur, & ce mouvement d'amitié l'a fort attendri: je suis, on ne sauroit plus, touchée de sa situation. Parlons de M. d'Ombreval. Je me flatte que la sienne n'est pas si fâcheuse: que voulez-vous me donner à deviner, ma Reine, que vous ai-je fait, pour me souhaiter tant de mal? M. d'Ombreval n'a point de goût pour moi, je me garderai bien d'en prendre pour lui. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Je rends justice à son mérite, sans préventions & sans intérêts. Vous me demandez ce que je deviendrai pendant le voyage de Montpellier? Le projet de Madame de Crécy est de me garder: plaise à Dieu, qu'il se remplisse! Nous sommes toujours très-contentes l'une de l'autre; je dis nous, car ce n'est point avec vous que

j'ai de la modestie, & il est sûr que nous nous plaçons réciproquement. Vous avez trouvé la raison de mon ingratitude pour Madame de Leuville; c'est qu'elle m'ennuie. Je le sentois à merveilles; mais pourquoi m'ennuie-t-elle? Elle a de l'esprit, de l'usage, des connoissances, elle parle bien, elle est douce; honnête, complaisante; pourquoi ne me plaît-elle pas; Elle est grande, bien faite, belle; pourquoi son extérieur ne m'est-il pas agréable; C'est, ce me semble, qu'elle n'a ce je ne sais quoi nulle part.

L E T T R E X X X I.

De la même, à la même.

J E pense, ma Reine, que vous êtes inquiète de notre Abbé. Le valet de chambre qui revint avant-hier, nous fit la plus tragique relation de tout ce qui se passe chez Madame d'Attinville. Personne ne doute qu'elle ne soit empoisonnée de la façon de son mari, qui toutefois est dans un désespoir auquel on ne peut refuser de la compassion. Cet homme auroit été parfait, si la jalousie, passion qui n'a point de bornes, n'en

eût fait par degrés un tyran, & enfin un monstre. Sa femme a toujours été vertueuse ; mais n'a jamais pu surmonter l'aversion qu'elle avoit pour lui. Elle a dixhuit ans moins que l'Abbé, & étoit encore fort belle. Cette malheureuse victime est depuis trois jours dans des tourmens indicibles. Et tout ce qu'on employe pour affoiblir sa douleur l'aigrit. On dit que sa figure fait horreur. Son bourreau s'arrache les cheveux, ses enfans se désolent ; elle en a deux. Son fils aîné a vingt ans, l'autre quatorze. Ils aimoient passionnément leur mere. Imaginez ce que souffre notre pauvre ami ! On prétend que Madame d'Attinville peut encore aller quelques jours. L'Abbé avoit renvoyé son laquais au prieuré, pour qu'on se préparât à l'y recevoir ; car tout étoit fort en désordre ; il alloit faire peindre sa chambre, & nous devions le garder quelques jours. Madame de Crécy, qui doute toujours de son pouvoir, a voulu que je lui écrivisse pour le faire changer de résolution. Selon la coutume établie entre nous, ma Reine, voilà la demande & la réponse. N'avez - vous pas grande pitié de notre Abbé ?

Mademoiselle de Céricourt, dont je

reçus hier des nouvelles, me mande que Madame de Leuville va partir pour Geneve. Je souhaite qu'elle s'en trouve bien. Je n'ai rien de nouveau à vous dire: nous parlerons de Madame d'Atinville du matin au soir. Nous sommes tristes. Madame de Crécy portée naturellement à la mélancolie, ne contraint pas son penchant. Elle est aimable dans toutes les situations; & dans la tristesse, elle a quelque chose de tendre, qui engage au-delà de tout ce qu'on peut dire. Je sçais que je l'aime sérieusement; mais vous n'y perdez rien, ma Reine, personne ne peut vous faire de tort.

L E T T R E X X X I I .

De Mademoiselle de Fussy, à Monsieur l'Abbé Anselme.

QUELLE situation est la votre, mon cher Abbé! Nous en sommes touchées jusqu'au fond du cœur. Voilà une bien cruelle occasion d'user des ressources de la supériorité de votre esprit & de votre courage. Je ne puis vous dire, ni ce que je pense, ni ce que je sens; mais

si vous avez autant d'amitié pour moi, que Madame de Crécy le prétend, je vous assure que vous devez être content de la mienne. Ne croyez pas que nous vous laissions le maître de retourner chez vous, après l'événement que nous avons le malheur d'attendre: se peut-il que vous en ayez le projet? C'est bien mal connoître Madame de Crécy, que de craindre de lui être importun. Elle a contre-mandé M. de Kerlo. Ne vaut-il pas mieux que nous nous affligions avec vous, que de nous affliger sans vous? N'ayez point ce mauvais ménagement pour vos meilleures amies. Vous ferez seul ici, autant que vous voudrez l'être; mais enfin vous y ferez à portée de nos soins.

LETTRE XXVIII.

De Monsieur l'Abbé Anselme, à Mademoiselle de Fussy.

L'EXCES de ma douleur ne m'empêche pas de sentir, Mademoiselle, tout le prix des bontés de Madame de Crécy, & des vôtres. J'obéirai à vos ordres & aux siens. Le spectacle dont je

suis témoin, est au-dessus de tout courage; & si mon cœur peut encore s'ouvrir à quelques consolations, ce ne peut-être, Mademoiselle, qu'à celles que la bonté, & la sensibilité du vôtre, veut bien m'offrir. Le reste de ma vie vous sera dévoué par les sentimens de la plus respectueuse reconnoissance.

L E T T R E X X X I V .

*De Mademoiselle de * * * à Mademoiselle de Jussy.*

O MA Reine, l'horrible catastrophe, que celle de Madame d'Artinville! Quel coup pour votre pauvre Abbé! Une sœur aimable, qu'il aimoit, les circonstances de sa perte, non, il a raison, il n'y a pas de courage pour de tels malheurs! Les argumens qu'on y employe ordinairement, ne servent qu'à les aggraver: le tems fera peut-être son ouvrage sur lui, comme sur tant d'autres. J'entre dans sa douleur, comme si je le connoissois beaucoup; voilà comme vous rendez personnel tout ce qui vous intéresse: mais en général, il me semble que les malheureux ne sont point étran-

gers à quiconque a de l'humanité. C'en est assez sur un si triste sujet, dont vous avez le spectacle. Pourquoi, ma Reine, vous allarmez-vous de ce que je vous ai dit de M. Ombreval? Ou plutôt, je ne vous ai rien dit, sinon qu'il m'étoit venu une idée que je n'ai pas expliquée. Vous la devinez, ce n'est pas ma faute: depuis ce tems il m'en est venu une autre. Voyez si vous en ferez plus contente mais auparavant, Il faut vous parler de son départ. Il est venu ce matin prendre congé, & mes ordres. Il a fort sollicité une lettre, pour se ménager, m'a-t-il dit, une bonne réception. J'ai cru pouvoir l'assurer qu'il n'avoit pas besoin de cette ressource, & que je voulois vous donner auprès de Madame de Crécy le mérite de l'annoncer. En vérité, ma Reine, il a rougi à ce nom; ce n'est point une imagination, qu'est-ce que cela veut dire? C'est là-dessus que m'est venue cette autre idée, qui brouille un peu la première. Vous qui êtes habile, vous me débrouillerez tout cela.

Je crois que je vais bien-tôt être débarrassée de mes fâcheux. L'Abbé part demain pour Issoires en Auvergne, pour quelques papiers & recherches nécessaires à leur procès. La Baronne compte

aussi nous quitter immédiatement. L'amie chez laquelle elle devoit loger, en arrivant à Paris, mais qui pour lors étoit encore à la campagne, en est de retour, & elle nous fait espérer qu'elle ira s'y établir. Mon Pere ne fait point d'instance pour la retenir: lui-même projette un voyage, & par conséquent mon retour au Couvent; mais je ne vous en parle que comme d'une chose qui est peut-être éloignée: car vous savez la distance qu'on met ordinairement du projet à l'exécution. M. d'Ombreval part dans deux jours.

L E T T R E X X X V.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE savois, ma Reine, le retour de M. d'Ombreval; il l'avoit annoncé. Nous l'attendons la semaine prochaine; il séjourne à moitié chemin chez un de ses amis. Vous êtes charmante avec toutes vos recherches & vos conjectures. Je vous assura que je n'en fais pas plus que vous: rien ne me porte à lui supposer d'autre sentiment pour Madame de

Crécy, que celui de l'amitié. Leur liaison est fort ancienne ; cette émotion, dont vous vous êtes apperçue, me paroît significative ; mais je ne puis l'interpréter. Notre Abbé est ici d'hier. Son laquais nous avoit prévenues, & nous fûmes deux lieues au-devant de lui. Il est incroyable qu'en dix jours on puisse changer à ce degré ; un homme qui relèveroit d'une fièvre maligne, ne le pourroit pas être davantage. Ce qui me surprend le plus, c'est que ses cheveux qui étoient fort bruns, sont devenus tout blancs. en vérité je crains qu'il ne tombe malade, il ne dort, ni ne mange, ni ne parle, il n'a de sentiment que sa douleur & sa reconnoissance ; car il est vraiment touché de notre amitié. Les hommes ne connoissent pas la douceur de pleurer ; ils affectent même de s'en défendre. Ce sont, comme le dit, Madame de Sevigne, les douleurs seches qui tuent. Le saisissement de l'Abbé nous effraya. Les larmes lui étoient simplement venues aux yeux en nous revoyant. Madame de Crécy faisoit l'impossible pour l'attendrir, nous lui parlions de sa sœur, nous lui faisions mille questions auxquelles il répondoit à peine : je me suis avisée de lui
dire,

dire, répondez-moi donc, mon frere, ce mot l'a fait fondre en larmes; il nous a dit ce soir, que c'étoit les premieres qu'il avoit répandues: ce nom de sœur & de freres nous en restera. Je m'entends avec vous, ma Reine, sur la douleur de l'Abbé; mais elle est devenue la nôtre, & je fais que votre amitié vous intéresse à tout ce qui me touche. Je reviens à vous: le projet de voyage de M. votre pere me donne une idée, il a une très grande confiance en Madame de Verlac. Madame de Crécy veut l'engager à venir passer avec elle une quinzaine de jours dans le mois d'Octobre; elle la priera instamment d'obtenir la permission de vous amener. C'est une femme assez ennuyeuse que cette Madame de Verlac; mais elle ne fait pas demeurer en place, elle a plusieurs parens & connoissances aux environs d'ici, qui nous en débarrasseront. Vous lui laisserez faire toutes ses tournées, & nous pourrons toujours vous avoir un mois ou six semaines. Ce projet est beaucoup plus apparent, que celui que je faisois de vous voir à B. . . . laissez-nous conduire cette intrigue, j'ai beaucoup d'esperance; mon Dieu, ma Reine, que je serai contente de vous tenir ici! C'est

pour lors que le Château de R. . . . sera
pour moi le Paradis terrestre.

L E T T R E X X X V I .

*De Mademoiselle de * * * , à Mademoi-
selle de Fussy.*

V O T R E projet m'est d'autant plus agréable, ma Reine, que je n'y vois pas trop d'obstacle. Je ne pense point que mon pere fasse difficulté de me laisser aller avec Madame de Verlac : elle est bonne femme , elle aime Madame de Crécy. Surement elle entamera cette négociation avec zele , & , je l'espere, avec succès. Vous n'aviez pas besoin de mon consentement, ou plutôt vous en deviez être sûre. Je suppose donc que vous ne l'avez pas attendu pour faire des avances : conduisez cette affaire comme il vous plaira ; je m'en fie à votre habileté , à votre amitié ; faites-moi seulement dire à Madame de Crécy ce qui est convenable dans cette circonstance. Je sens bien que je ne suis pour elle que le moyen de vous plaire ; mais m'en sert-elle moins ? Et n'est ce pas, au contraire, une double obligation à

la reconnoissance ? Vous vous y prenez toutes deux de la meilleure façon pour consoler votre Abbée : il me semble qu'il vaut bien mieux exciter la douleur que de la contraindre ; rien n'est pire que ces consolations que la Fontaine nomme, avec raison, *surcroît d'affliction*. Adieu, j'attends de vos nouvelles bien impatiemment.

L E T T R E X X X V I I .

De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.

J'ETOIS bien persuadée, ma Reine, que votre amitié ne se refuseroit point à l'occasion de me procurer un des plus grands plaisirs dont je puisse être touchée. Puisque vous ne prévoyez point d'obstacle du côté de M. votre pere : le bonheur de vous posséder me paroît certain. Madame de Verlac a une espece de passion pour Madame de Crécy ; un peu rebutée, jusqu'à présens, elle sera transportée de l'invitation. On vous demandera comme son amie ou sa parente : elle ne se doute point de notre liaison ; Madame de Crécy supposera

vous avoir vue au Couvent , où vous savez que la petite de Clisson , niece de son mari , a demeuré quelque - tems. C'en est assez pour justifier le desir de vous avoir. Vous voilà prévenue : arrangez - vous sur cette petite supercherie.

M. d'Ombreval est revenu d'hier. Je n'étois point à la réception que lui fit la Comtesse ; elle me paroît contente de l'avoir , occupée de le bien traiter. Je ne vois d'ailleurs aucune altération sur son visage , aucun changement dans ses manieres ; je crois , encore un coup , que vous vous êtes trompée : il est vrai cependant que M. d'Ombreval a l'air distrait & mélancolique. Il m'a beaucoup parlé de vous , ma Reine , & vous a trouvée telle que je vous avois dépeinte , ou plutôt telle que vous êtes. L'Abbé à une jaunisse épouvantable ; il vouloit absolument retourner chez lui ; Madame de Crécy n'y a jamais voulu consentir ; nous lui ferons compagnie , avec discretion ; la tristesse a besoin de solitude. On dit qu'il lui faudroit de l'occupation , & il n'a pas le courage d'ouvrir un livre. Je le priai , l'autre jour , à dessein , de me faire un calcul un peu difficile : il le fit avec une contrainte qui m'inspira une grande pitié. Me voi-

là entourée de gens aimables & malheureux; car Madame de Crécy n'est sûrement point heureuse, & je commence à m'appercevoir que M. d'Ombraval ne l'est pas non plus. Le mérite porte un guignon de chien; c'est une chose sûre. Passez un peu en revue les grosses fantes, les grandes fortunes, les gens en faveur, quelles especes! On jetterois tous leurs avantages par les fenêtres, si l'on attachoit à leur possession, la condition de ressembler à leurs possesseurs. Voilà, ma Reine, de quoi nous consoler de notre destinée. Mais je prends mal le moment de me plaindre de la mienne, puisque je touche à celui de notre réunion. Ce m'est, je vous assure, une joie bien sensible de penser, que d'ici à trois semaines, nous nous retrouverons ensemble. Madame de Crécy veut vous marquer elle même ce qu'elle pense pour son compte à ce sujet.



L E T T R E X X X V I I I .

*De Madame de Crécy, à Mademoi-
selle de * * **

Vous voulez donc bien, Mademoi-
selle, me faire l'honneur de venir passer
quelque-tems à R. . . . c'est une nouvel-
le obligation que j'ai à notre aimable a-
mie; elle m'a inspiré un desir de vous
connoître, qui me rend digne d'avoir
quelque part à votre complaisance. Je
ne vous fais point d'excuse sur votre so-
litude, & sur le peu d'amusement qu'el-
le me met à portée de vous offrir; je ne
doute point que le plaisir de vous re-
trouver avec Mademoiselle de Jussy ne
vous suffise. Vous la verrez avec un
petit nombre d'amis, qui lui sont bien
tendrement attachés. Ce mérite leur
obtiendra peut-être le bonheur de de-
venir les vôtres; en ce cas j'aurois de
grands droits que je ne négligerois pas
de faire valoir.

J'ai l'honneur, &c.



L E T T R E X X X I X.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

JE reçois dans ce moment, ma Reine, la nouvelle de la mort de ma tante. Une attaque d'apoplexie l'emporta, il y a huit jours, en vingt-quatre heures, sans avoir donné aucun signe de sentiment ni de connoissance. Vous pensez bien que je ne mets à cet événement que l'intérêt de l'humanité, & que je ne puis m'empêcher par un retour sur moi-même d'applaudir à l'indépendance où je vais me trouver. On attend Madame de Berville à B. . . . je la verrai dès qu'elle y fera; mais je n'irai point m'enfermer avec elle. Je hais l'ypocrisie avec les hommes, comme avec Dieu; je ne lui ferois d'aucune ressource, & je me gênerois en pure perte. C'est l'avis du Conseil de R. . . . où l'on pense aussi-bien qu'en aucun lieu du monde. Le Marquis est allé au-devant de sa femme accompagné de M. Dumefnil. Ce dernier prend la chose fort courageusement, il fait cependant une perte. Qui dorénavant voudra le supporter?

C'est ce qu'il ne sentira que trop quelque jour. Notre Abbé est gravement malade, j'en suis vraiment affligée. Venez bien vite, ma Reine, votre présence fera toute sorte de biens, car je commence à m'affecter du malheur & de la tristesse des autres au point, que je ne puis plus être capable de les consoler. Que cette langueur ne vous fasse pas redouter notre société; elle n'en est pas moins préférable à celle de toute la terre. R... , est le temple de l'amitié. Je crois qu'il est sans exemple de réunir quatre personnes qui aient un goût aussi tendre & aussi naturel l'une pour l'autre. Je suis toute étonné des sentimens que je me trouve pour toutes les trois, & de ceux que je leur inspire. Vous étendrez le prodige; vous savez que nous sommes dans l'habitude de partager réciproquement nos goûts & nos affections,



L E T T R E X L.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

VOTRE arrangement pour Madame de Verlac est merveilleux, & précisément tout ce qu'il faut. Que je l'aimerai, si ce projet réussit ! Vous, ma Reine, n'êtes-vous pas bien aimable aussi d'y mettre tant d'intérêt ? Mais (comme le veut la Rochefoucaud) chacun travaille pour soi. N'est-ce pas-là une bonne autorité, pour se dispenser de la reconnoissance, & bien répondre à tout ce que vous me dites d'agréable sur ce sujet ? Oui, ma Reine, c'est y répondre juste ; & vous verrez que loin de détruire par là l'obligation de la reconnoissance, j'y insiste ; puisqu'il est facile de concevoir qu'on est bien plus redevable aux gens qui, par amour propre . . . mais insensiblement je m'embarrquois dans un traité : Dieu m'en garde, & vous aussi. Je vous ai épargné une citation de Montagne. Ce bras qu'on ne doit point remercier des services qu'il vous rend. Cela n'alloit-il pas bien encore à mon sujet ? Ce que c'est que de

vivre avec les Erudits ; on en attrape toujours quelque chose. C'est au Professeur, nommément, ma Reine, que vous devez tout ceci, vous savez comme il possède ses Auteurs. Je le vois de tems en tems, parce que nous faisons une récapitulation.

Pourquoi donc, ma Reine, en m'apprenant la mort de votre tante, à laquelle, par paranthese, je prends la part qu'il convient : pourquoi ne me dites-vous pas, si elle avoit fait un testament, & s'il y est question de vous ? vous sentez que cela m'intéresse. Je fais bien que ces bagatelles ne vous occupent gueres. O simplicité & inexpérience des choses d'ici-bas ! Que vous avez peu profité à l'Ecole de Dumesnil ! Ce n'est pas ici le lieu de discuter, si je me suis trompée, ou non, sur M. d'Ombreval. Quand j'aurai pris des éclaircissemens à R. . . . que je vous aurai tous bien examinés : pour lors, ma Reine, nous argumenterons.

La condition que vous mettez à la prospérité est effrayante : mais en partant d'après vos réflexions, & de quelque expérience, je suis tentée de la croire vraie ; en ce cas tenons nous - en au guigon. Madame de Crécy m'écrit

une lettre très-honnête & très-bonne. Je vous envoie ma réponse. Adieu, ma Reine, il ne me paroît presque plus rien de vous écrire, en comparaison de ce que j'attends.

L E T T R E X L I.

*De Mademoiselle de * * *, à Madame de Crécy.*

MADEMOISELLE de Jussy, à qui je dois vos bontés, Madame, peut vous dire avec quel empressement j'ai saisi la première ouverture de la proposition que vous me faites : elle voudroit bien m'aider à vous témoigner ma reconnoissance ; c'est, je crois, le plus sûr moyen de vous la rendre agréable. Le portrait qu'elle m'a fait de vous & de votre société, ajouteroit, s'il étoit possible, au plaisir de la retrouver, & ne laisse pas imaginer qu'on puisse rien désirer dans une telle solitude. C'est moi, Madame, qui serois fort attentive, si l'amitié de Mademoiselle de Jussy me donnoit quelques droits à les faire valoir, & à mériter un peu de part dans la vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

L E T T R E X L I I .

*De Mademoiselle de Fussy , à Mademoi-
selle de * * * .*

N'IMPORTE le motif qui nous rend cher le plaisir de nous voir l'une & l'autre. Il suffit, ma Reine, qu'il soit réciproque: nous n'aimons rien que pour nous; qui en doute? Cela est, & cela doit être. Pourquoi prend on toujours l'amour propre en mauvaise part? Il n'est vice que chez les vicieux. Je vous fais très-bon gré du vôtre, comme louable & bien entendu. Vous n'aimez que les gens qui vous aiment, & qui vous plaisent: je pense tout comme vous. Qu'à cet intérêt de désobligeant pour nos amis? J'ignorois les dispositions de ma tante, lorsque je vous écrivis, elles sont, par rapport à moi, assez singulieres: les voici. Douze cens francs de rente viagere, sans condition, & vingt mille écus argent sec, sous celle que.... J'ai vu Madame de Berville deux fois. Je passai avec elle la journée d'hier, qui me parut longue. La pauvre petite femme n'a pas assez de fonds pour être affligée; elle est toute embarrassée de son

maintien. Je ne la crois cependant pas fâchée d'avoir soixante mille livres de rente ; son mari en est transporté , & ne le dissimule pas ; voilà de nos gens heureux. Revenons à nos communs intérêts.

Madame de Verlac a fait une réponse à la Comtesse , telle que je la desirois ; elle se fait fort de vous amener , & fait de grands remerciemens sur les bontés dont on vous honore , la reconnoissance n'est-elle pas bien placée ? Je suis fort impatiente d'apprendre le succès de cette négociation. L'Abbé est toujours jaune à faire peur , & dévoré d'un petite fièvre lente que je ne puis supporter. Il nous promet de ne point mourir ; puisse-il nous tenir parole !

L'Evêque de proche parent de Madame de Crécy a passé trois jours avec nous. Il m'a paru homme de très-bon sens , rempli de décence sans austérité ; & qu'il n'y en a pas de mieux gouverné : cela est tout simple ; il ne se charge que des objets importants , laisse les petits détails à ses Grands-Vicaires , dont le mérite est éprouvé. De cette façon les affaires ne languissent pas. Ennemi de la dispute & de la tracasserie , la paix regne dans son Eglise , la subor-

dination y est en vigueur ! parce qu'il fait maintenir ses droits, & reconnoître ceux des autres. Son attention à récompenser des bons avis, & à punir des libelles, fait qu'il est instruit de tout avec exactitude, & qu'il juge de tout avec justice. Son amour pour la vérité est extrême, de quelque part & de quelque façon qu'elle lui soit présentée. Enfin je ne finiroit pas en vous rapportant tout le bien qu'on en dit : Un tel homme devroit occuper le premier siege de l'Eglise. Je vous conterai vingt traits de lui qui vous enchanteront ; ce que j'aime sur-tout, est son aversion pour la flatterie, & la peur qu'elle lui fait. Adieu, ma Reine, mon Dieu, que de choses nous aurons a nous dire ! Votre réponse est tout au mieux.

L E T T R E X L I I I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

ENFIN, ma Reine, il est décidé que nous nous verrons incessamment, tout est arrangé au gré de mes vœux ; jugez de ma joie. On me donne six semaines.

Madame de Verlac ne fait pas état de passer tout ce tems à R. . . . mais je me flatte qu'elle m'y laissera durant ses courses aux environs. Mon pere a fait d'abord de grandes difficultés, sur ce qu'il étoit beaucoup plus convenable que je passasse le tems de son absence dans mon Couvent. Madame de Verlac ne s'en est pas rebutée, & l'a emporté. Elle hâtera même son voyage à cause de celui de mon pere: ainsi, ma Reine, je suis à la veille du plus grand plaisir que je puisse desirer. Je pourrai encore recevoir une de vos lettres ici; mais je ne vous en écrirai pas davantage. Madame de Verlac prévientra Madame de Crécy du jour de son arrivée.

N'ai-je pas deviné la condition du Testament? C'est Dumefnil. Il faut donc renoncer aux vingt mille écus, & c'est tout comme si on ne vous les avoit pas laissés. Les trois quarts du monde se moqueroient de votre délicatesse; pour moi je la comprends à merveilles; mais cependant il faut être juste; soixante mille franc sont bons à conserver, & au cas que j'aie bien deviné, je me crois obligée en conscience de vous renvoyer à la réflexion, & de vous exhorter à ne rien précipiter dans vos déterminaisons.

Prenez les avis de Madame de Crécy, & de la société; vous saurez le mien sur les lieux, & après la vue de personnage. Les jours vont me paroître des siècles jusqu'à ce moment. Adieu, ma Reine.

L E T T R E X L I V.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

MES vœux feront donc satisfaits, nous vous aurons six semaines. Ce terme paroîtra bien court; mais c'est beaucoup de l'avoir obtenu. Vous êtes charmante, ma Reine, de vous faire fête de ce petit voyage; c'est bien répondre à tout ce que je sens à ce sujet, & sûrement m'en trop payer. Venez donc bien vite; vous êtes, de toutes parts, attendue avec impatience.

En vérité c'est être bien habile que d'avoir deviné les clauses du Testament de ma tante, par rapport à moi: il est juste de vous apprendre ce qui s'est passé là-dessus. Le lendemain de l'arrivée de Madame de Bervilie, M. Dumefnil vint à dix heures du matin, tout enluminé,

miné, demander à Madame de Crécy une audience particulière. Il tenoit la copie de ce Testament, qu'il lui présenta. Elle lut froidement l'article marqué, & le lui rendit sans mot dire. Eh bien, Madame, d'un air conquérant, qu'en dites-vous? Monsieur, je ne sais point les dispositions de Mademoiselle de Fussy.... Qu'appellez-vous, Madame, vous... ne savez point... c'est... ma foi... je crois, tout su; mais il est juste de vous montrer l'état de notre fortune; car je vas... droit en affaires, je parle... net. Promettez, s'il vous plaît, qu'on m'apporte une petite cassette qui est dans ma voiture, & la cassette fut apportée, & la cassette fut ouverte. Tenez, Madame, premierement, voici le plan de ma terre de Villefroid, & toutes ses dépendances. Grand détail vous pensez bien, sur la solidité du Château, la bonté du sol, l'étendue de la chasse, &c. Cete terre; que j'ai de mon bisayeul, est affermée, comme vous l'allez voir, onze mille francs; qu'il grêle, qu'il vente, j'ai donc de cet objet onze mille livres de rente... à ça, voilà à présent une petire terrote que j'achetai en quarante-un, qui est à dix lieues de chez moi, dont je vais vous prouver que le rapport est de trois mille cinq cent

tant ; ce sont - là des objets : maintenant , voyons le viager : ceci est le Brevet de ma pension de quatre mille livres ; cela est un contrat de la Tontine de trente-quatre ; voyez , s'il vous plaît , le produit : huit mille deux cents cinquante-cinq livres dix sols ; tout cela est clair , & puis on n'est pas sans quelques pistoles devant soi , on a du meuble , de l'argenterie à présent , Madame , pense - t - elle pénétrer les dispositions de la Demoiselle ? Non , Monsieur , sur cet objet je n'en suis pas plus éclairée . Oh bien , Madame , on attendra , j'aurai l'honneur de vous revoir après demain ; Monsieur , vous nous ferez celui de dîner avec nous . . . non pas : si vous permettez , je retourne chez Madame de Berville ; Mademoiselle de Jussey ne vient-elle pas la voir aujourd'hui ? En effet , j'y fus , la Comtesse ne m'avoit rien dit , pour ne pas me donner d'embarras . On ne me parla de rien à B. à mon retour , Madame de Crécy m'instruisit des projets obligeans de M. Dumefnil ; j'en ris aux éclats , & notre pauvre Abbé s'en dérida pour la première fois . Mes refus ont occasionné une scène beaucoup meilleure ; elle perdrait trop à être contée de si loin ; de plus , vous en avez bien assez pour aujourd'hui .

Cette lettre sera, sans doute, ma dernière ; il m'est bien agréable de vous écrire, ma Reine, mais il me le sera bien autrement de vous voir.

Fin de la premiere Partie.



LETTRES

De Mademoiselle de F U S S Y,
*à Mademoiselle de * * *.*

S E C O N D E P A R T I E.

LETTRE PREMIERE.

De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
*selle de * * *.*

MALGRE tout le chagrin que me cause notre séparation, je ne regrette point, ma Reine, le bonheur de vous avoir possédée. Il m'en reste un souvenir fort agréable, & je ne pense pas comme ceux qui comptent le souvenir pour

rien : de plus j'ai l'espérance que le crédit de Madame de Verlac sur le Philosophe obtiendra encore un petit voyage pour le printems prochain. Enfin il faut avoir assez de raison pour se contenter de sa situation, lorsqu'elle est meilleure qu'on ne devoit s'y attendre. Je ne me flattois gueres au mois de Mai de passer six semaines avec vous cet automne. Comparez, disoit Madame de Maintenon à son frere, dont l'ambition étoit insatiable, *comparez le tems passé & le tems actuel*. Je me fers de la recette : j'aurai cependant bien de la peine à me passer de vous. Vous m'avez laissée avec des gens que j'aime, & dont je suis aimée ; peut-être même leur amitié pour moi a-t-elle quelque chose de plus empressé & de plus tendre que la vôtre ; mais cette confiance sans bornes que nous avons réciproquement l'une pour l'autre, je ne la retrouverai point en eux, & c'est un bien que rien ne remplace. Madame de Crécy ne m'a jamais ouvert son cœur, non plus que M. d'Ombreval. L'Abbé n'a pas à beaucoup près même réserve ; cependant il me seroit impossible d'être avec lui sur le même ton où je suis avec vous. Au reste, quel besoin ai-je de confident ? Je n'ai point

de secret qui me pèse ; si j'en ai jamais près ou éloignée, vous seule, ma Reine, ferez depositaire.

Depuis votre départ, vous nous avez uniquement occupés : je vous assure que vous avez fait ici l'impression que vous deviez y faire. Vous avez dû vous en appercevoir ; c'est, en vérité, grand dommage que vous ne soyez pas restée avec nous ; nous eussions passé bien agréablement cet hiver. Madame de Crécy & ses amis vous plaisent, vous leur plaisez également ; nous étions tous si bien assortis ! Pourquoi se séparer ? L'Abbé va suivre votre mauvais exemple, il nous quitte ce soir ; mais son absence ne sera ni si longue, ni si entière que la vôtre. Il va passer trois semaines au Prieuré avec ses neveux : cette entrevue fera bien douloureuse ! Madame de Crécy lui a fait promettre de venir plusieurs fois nous voir dans cet intervalle, & je me suis engagée d'aller dîner avec lui demain. J'ai un regret infinie de ce que vous ne l'avez pas connu avant son malheur ; vous en auriez été enchantée.

Si je calcule juste, vous arriverez Mercredi à Paris, où vous trouverez ma lettre. Je ne suppose pas que vous vous arrêtiez plus de trois jours chez cette

Madame Parat; on peut s'en reposer sur la legereté de votre conductrice. Ecrivez-moi à votre premier moment, Je suis curieuse de savoir où vous passerez l'hiver. Adieu, ma Reine; voilà le pauvre Abbé qui me vient faire des adieux, j'en suis triste. Je ne vous dis pas cela, parce qu'il lit sur mon épaule, il y a long-tems que je vous ai fait toutes mes confidences à son sujet, & vous savez combien je l'aime. Il vous prie de recevoir ses hommages.

LETTRE II.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

RIEN ne m'a été agréable depuis que je vous ai quittée, ma Reine, que votre lettre que j'ai trouvée à mon arrivée. Cette attention est charmante, & votre exactitude me devient plus nécessaire que jamais, à présent que vous m'avez gâtée & dégoûtée de toutes les sociétés du monde: celle de R. est, sans contredit, la plus aimable qui existe. Où trouver sa pareille, & comment vous dépeindre mes regrets! Ces six semaines m'ont paru un instant; mais je ne vou-

drois pas non plus que vous, ma Reine, que cet instant n'eût pas été; je ne voudrois pas n'avoir pas reçu tant de marques de votre amitié; je ne voudrois pas n'avoir pas vu combien vous êtes encore plus aimable que trois personnes qui le sont plus que tout le reste du monde: enfin je ne voudrois pas n'avoir pas connu l'excès de la tendresse de Madame de Crécy pour vous. En vérité cette femme a bien du mérite! Je crois qu'elle a entrepris de vous aimer autant que moi; peut-être même compte-t'elle aller plus loin; mais je l'en défie. Je n'appuyerais pas de même sur les sentimens de l'Abbé, vous ne les connoissez que trop, & je ne me pique pas d'être une rivale généreuse. Parlons donc de M. d'Ombreval, qui est ma belle passion, & qui vous adore... J'ai pensé dire qui vous adore; mais c'est une plaisanterie, vous savez qu'il n'en est rien, & que je me suis trompée dans tout ce que j'ai vu qui pouvoit me le persuader; que toutes mes remarques sont tombées sur des choses si équivoques... L'embarras que je lui ai vu quelquefois vis-à-vis de vous lui est naturel, & ne provient que de timidité; cette rêverie qui augmente par fois, est aussi une affaire de tempérament; & en-

fin il est trop sensé pour Pourquoi, ma Reine ? Pour aimer quelqu'un d'aimable & partager sa fortune avec quelqu'un capable de faire son bonheur ? Quelle disproportion y auroit-il ? La richesse. Il en feroit donc un grand cas. Ne convient il pas qu'il en a bien plus qu'il ne lui en faut ? Vous voyez, ma Reine, que tous vos argumens tombent en poudre. Savez-vous que j'ai rêvé à tout cela pendant mon voyage, & que j'ai fait les plus jolis châteaux du monde ? Mais vous êtes tous si indéfinissables ! Madame de Crécy, qui vous aime uniquement, ne vous parle pas avec confiance sur ce qui la regarde ; car très certainement elle n'est point heureuse, & vous ne savez pas pourquoi. M. d'Ombreval qui ne vous aime pas à la même réserve. Comment voulez-vous, avec tout cela, que je puisse conduire mes châteaux à perfection ? Je ne vous chargerai de rien pour la société. J'écris à Madame de Crécy, comme de raison, & à l'Abbé qui sera mon Commissionnaire pour M. d'Ombreval. Madame de Verlac a été si contente de vous tous, qu'elle projette très-certainement de retourner au printemps. Vous sentez combien je prends à tâche de la fortifier dans

cette résolution. Vous ne vous êtes pas trompée dans votre calcul. Nous ne sommes restées que trois jours chez Madame Parat, & avons couché le Mercredi à Paris. Il y a apparence que je passerai l'hiver au Couvent. Cela me fera assez égal, pourvu, ma Reine, que quelque part où je sois, vous m'y donniez souvent de vos nouvelles, & en détail.

L E T T R E III.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

J E ne répondrai point, ma Reine, à tout ce que vous me dites d'obligeant. Votre amitié pour moi vous séduit. Je suis bien loin de l'emporter sur des personnes dont je ne suis pas même l'égale: vous les connoîtrez davantage, & vous reviendrez de votre erreur. Le goût que vous avez pris pour R. . . . me fait grand plaisir; je n'aurai point à craindre que ce soit un effort de complaisance qui vous y ramene. Vous devez être bien sûre de la façon dont vous y serez reçue. Il est trop heureux que Madame

de Verlac soit contente de nous : j'ai fait de mon mieux pour ma part ; mais je suis gauche à me contraindre , je craignois qu'elle ne s'en fût apperçue.

Vos châteaux sont des châteaux de féerie : si j'avois la tête chaude vous me la tourneriez. Je ne suis pas à m'appercevoir de tout ce que vaut M. d'Ombreval ; mais enfin nous n'avons que de l'amitié l'un pour l'autre , encore est-elle froide de sa part ; il est embarrassé avec moi , parce qu'il ne sait que me dire ; il rêve avec moi , mais ce n'est point à moi. Madame de Crécy , à la confiance près , ne me prouve-t'elle pas de cent façons qu'elle m'aime ? L'Abbé m'en laisse-t'il douter ; Accablé de chagrin , en est-il moins occupé de moi , moins sensible à mes attentions ? Je voudrois que vous eussiez été témoin de la réception qu'il me fit , & certes il n'est point amoureux. Non , ma Reine , M. d'Ombreval ne l'est pas non plus (de moi , du moins). Défaites tous vos arrangements.

Je vous fais bien bon gré d'avoir écrit à l'Abbé. Il en fera très-flatté. Vous savez combien il est touché de votre mérite. Nous devons l'avoir demain à dîner avec ses neveux. L'aîné a l'air fort

raisonnable, le cadet est beau comme le jour : il faut espérer que ni l'un ni l'autre ne tiendront de leur pere.

Mademoiselle de Céricourt m'a écrit depuis votre départ. Elle me mande que Madame de Leuville va mal, & qu'elle n'attend pas de grands succès du voyage de Geneve. J'ai peur qu'il ne réussisse aussi peu que celui de Bourbonne. Bon jour, ma Reine, j'attends arriver la célèbre Présidente ; je désolerois Madame de Crécy de la laisser seule avec elle.

LETTRE IV.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

NON, ma Reine, je me garderai bien de défaire mes châteaux. Ils se détruiront d'eux-mêmes, s'il le faut : vous êtes la maîtresse de n'y point entrer, de ne rien voir & de ne rien croire ; mais pour moi je ne puis m'empêcher de croire ce que je vois. Si l'Abbé n'avoit pas été si préoccupé, je suis persuadée qu'il auroit vu comme moi ; & tout enfoncé qu'il est au-dedans de lui-même, je ne

jurerois pas qu'il n'ait puelquefois fait un peu d'attention à ce qui se passe au-dehors. Vous savez qu'il est fin & pénétrant.

Il n'est que trop vrai, ma Reine, que la pauvre Madame de Leuville est mal; on craint même qu'elle ne voye point la fin de la saison, tant le dépérissement augmente. C'étoit bien la peine de gagner un grand procès & de devenir plus heureuse.

Mademoiselle d'Orval que vous connoissez, & qui est aujourd'hui Madame de L s'est érigée, pendant mon absence, en beauté & en femme d'esprit. J'ai été toute étonnée de cette double métamorphose, & je crois qu'elle vous surprendra aussi; car vous vous rappellerez que sa figure étoit plutôt mal que bien; pour son esprit nous ne la regardions que comme une bonne enfant. Rien de changé à tout cela; & cependant elle a la réputation que je vous dis. Il est vrai qu'à la place de rester simplement bonne créature, elle a pris des airs & des minauderie; qu'elle est très-riche - & a une maison fort opulente. N'est il pas vrai que dans ce monde on est tout ce qu'on veut être, avec de l'argent s'entend? C'est presque une cou-

dition indispensable. On y supplée, quelquefois, par l'audace & la confiance. En vérité, cela me fait trembler pour nos réputations, & je crains bien que nous ne soyons condamnées à l'obscurité. Faites part de cette inquiétude à l'Abbé. Madame de Verlac m'a chargée de vous dire mille choses pour elle, quand je vous écrirais. Vous lui avez beaucoup plu; mais je ne vous dissimulerai pas que c'est Madame de Crécy qui tient le haut bout dans son estime. Je finis, ma Reine, en vous priant de vous charger de tous mes complimens pour vos amis. Que ne suis-je encore à la veille de mon voyage de R. . . . !

L E T T R E V.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

AMUSEZ-vous donc toujours, ma Reine, de vos rêveries : voulez-vous que je vous donne de quoi les étendre; Je vais vous rendre compte de ce qui se passa entre M. d'Ombreval & moi l'autre jour: c'étoit, je crois, Samedi. Mada-

me de Crécy avoit eu, la nuit, un accès de fièvre, & gardoit le lit. Je dinai seule avec M. d'Ombreval, qui ne mangea rien, qui me dit peu de choses; de façon que le repas fut court. Nous voulûmes, au sortir de table, entrer chez la Comtesse; sa femme de chambre nous dit, qu'elle nous prioit de la laisser seule, ayant un grand mal de tête: nous rentrâmes dans le petit salon, & nous nous mîmes à jouer aux échecs. Vous savez que je n'y suis pas habile; je gagnai en moins d'une heure trois parties. M. d'Ombreval ne favoit ce qu'il faisoit. Nous essayâmes ensuite de causer, nous dîmes quelques mots fort découfus. Je crus entendre un bruit de chevaux, & je dis assez vivement, ah! c'est peut-être l'Abbé: ce n'étoit personne. M. d'Ombreval me regarda tristement, & me répondit: "*qu'il est heureux!* Je n'aurois pas cru dis-je, que sa situation pût exciter l'envie... Votre amitié pour lui, reprit-il, ne le dédommage-t-elle pas de tous ses malheurs? Du moins la part que vous y prenez l'aide à les soutenir... Il est vrai (répondis-je) qu'il jouit des ressources de la confiance, & il est trop juste de le payer d'un sentiment aussi flatteur... Est-

“ il quelqu’ un dans le monde , Made-
“ moiselle , qui puisse vous refuser ce
“ sentiment ? . . . Je serois fort embar-
“ rassée , Monsieur , de l’inspirer si gé-
“ néralement. Mais il est des gens . . .
“ qui ne sont pas maîtres de leurs se-
“ crets , dit-il , en m’interrompant. Si
“ j’étois dans ce cas , repris-je , & que
“ j’eusse des amis , je ferois si bien qu’ils
“ ne se douteroient pas que j’eusse des
“ chagrins , dont je n’aurois pas la vo-
“ lonté de leur faire part. Dites la liber-
“ té , Mademoiselle : eh bien , Monsieur
“ la liberté , si vous l’aimez mieux . . . ”

Nous en étions-là , lorsqu’une des fem-
mes de Mrdame de Crécy vint me dire
qu’elle me demandoit. Je passai chez
elle dans l’instant : “ Venez , me dit-
“ elle , avec cet air tendre que vous lui
“ connoissez , le plaisir de vous voir char-
“ mera tous mes maux. Je souffre de
“ la tête aux pieds ; mais ce ne sera rien.
“ Vous en savez donc la cause , lui dis-
“ je , elle ne me répondit pas , mais elle
“ me serra la main plusieurs fois ; puis
“ reprenant un air assez libre Mr.
“ d’Ombreval , me demanda - t - elle ,
“ vous a - t - il fait bonne compagnie ?
“ Nous avons joué , lui dis-je , trois
“ parties d’échecs. Et qui est le vain-

“ queur? . . . J'en ai gagne une, répon-
“ dis - je . . . Je ne fais pourquoi je dissi-
mulai d'avoir gagné les deux autres;
nous parlâmes ensuite de choses indiffé-
rentes, elle étoit fort accablée; je pris
un livre & lui conseillai d'essayer de dor-
mir : elle s'endormit en effet; mais son
sommeil fut fort agité. Elle articula quel-
ques paroles que je ne pus entendre, me
nomma différentes fois, & dit: “ *ah que*
“ *ne puis - je lui ouvrir mon cœur!* „
Cette agitation augmentant, je la révail-
lai; elle me tendit les bras, me tint as-
sez long-tems embrassée. Je sentis l'im-
pression de quelques larmes : “ ah, ma
“ chere Comtesse, lui dis - je, je n'y
“ puis tenir; votre réserve me tue, vous
“ êtes malheureuse, & vous ne vous
“ plaignez point avec moi ! Ma petite,
“ me répondit - elle, vous savez que je
“ vous aime chèrement; mais il est des
“ choses qu'on voudroit se dissimuler
“ à soi-même. Je ne doute point de
“ votre prudence, je ne doute point de
“ votre amitié . . . , & vous ne voulez,
“ repris - je, vous fier ni à l'une ni à
“ l'autre? Vous n'imaginez aucune dou-
“ ceur à m'ouvrir votre ame ; croyez-
“ vous que je ne m'appercoive de ce
“ qui s'y passe? que de cet instant; cro-
yez-

“ yez - vous qu’il m’en ait peu coûté à
“ vous faire mes remarques? Mais je le
“ vois bien, vous n’avez que du goût
“ pour moi, je n’ai fait aucun progrès
“ dans votre cœur Que vous êtes
“ injuste! Prouvez-moi donc que je le
“ suis! Donnez-moi encore du tems,
“ me répondit-elle Mais non, si
“ vous m’aimez vous ne m’en parlerez
“ plus. . . . ; & je vous verrai mourir de
“ chagrin, lui dis-je sans pouvoir y ap-
“ porter remède. . . ! Non, je ne mour-
“ rai pas, notre amitié me soutiendra.
“ Depuis que je vous connois, je me
“ trouve une fois moins malheureuse.
“ J’ai vécu sans vous près de quinze ans
“ dans l’amertume; & toujours pour la
“ même cause, lui demandai-je . . . ?
“ Oui, me répondit-elle, vous voyez
“ qu’on vit avec la douleur: encore une
“ fois, la mienne m’est devenue plus
“ supportable, par les charmes de votre
“ amitié; ne vous plaignez pas de celle
“ que j’ai pour vous. il n’en peut exi-
“ ster de plus tendre, , elle fait la moi-
“ tié de mon bonheur, peut-être quel-
“ que jour le fera-t-elle tout entier . . .
Pour le coup l’Abbé parut & mit fin
à notre conversation. Je n’ai pu trou-
ver l’occasion de la reprendre; mais

depuis ce moment les soins & les caresses de Madame de Crécy sont redoublés. Que pensez-vous de tout ceci, ma Reine? Pour moi je n'y entends rien. Un malheur de quinze ans agit aussi vivement sur le cœur & l'esprit d'une femme aussi courageuse! Mon Dieu, que je vous trouve de moins ici!

L E T T R E VI.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

Nous ne nous sommes donc pas trompées, & il est vrai que Madame de Crécy est malheureuse; mais en quoi & pourquoi? C'est ce qui m'embarrasse autant que vous. Quel peut être ce chagrin secret qui dure depuis quinze ans, & qui, au bout de ce tems, est encore susceptible de crise? On ne peut l'attribuer à rien d'extérieur: sa situation à tous égards paroîtroit desirable; pourquoi, au moment que sa tristesse augmente, M. d'Ombreval devient il plus sombre, & plus distrait: & par quelle raison lui auroit-on fait une confidence, qu'avec l'amitié la plus tendre on s'obstine à vous refuser? Réellement, ma Reine,

je ne puis rien expliquer, tout ceci passe ma pénétration; & bien loin de m'aider, comme vous le dites, à étendre mes conjectures, votre lettre y répand une furieuse obscurité. Je ne me départirai cependant pas de mes premières idées, où je crois toujours voir du vrai. Ce peu de paroles échappées à M. Ombreval est encore une espèce de preuve. Je ne puis vous dire à quel point l'état de Madame de Crécy me touche & excite ma curiosité. Je crois que -vous êtes au moment de la confidence entière: après vous avoir avoué qu'elle étoit malheureuse, elle ne doit pas refuser de vous en dire la cause. C'est un grand soulagement à la douleur que de s'en plaindre avec un autre soi-même. Madame de Crécy ne résistera pas à ce besoin: elle a l'ame tendre & sensible, & je crois voir dans le redoublement de ses caresses, qu'elle se reproche de vous avoir offensée, par ce manque de confiance.

Vous voilà tout bien taciturnes à R.... ce n'est pas le moment de proposer à Madame de Verlac de me mener vous faire une visite. Elle ne peut comprendre que l'Abbé Anselme soit si long-tems affligé, & elle m'a avoué de la meilleure foi du monde, que le plus grand mal-

heur ne pourroit l'affecter plus de huit jours de suite, à moins que ce ne fût une révolution de fortune qui la réduisît à aller à pied, pour lors ce seroit un malheur de tous les jours.

Donnez-moi, ma Reine, très-promptement de vos nouvelles, & de celles de Madame de Crécy. J'ai grande impatience que vous voiez un peu plus clair dans tous ces mysteres. Je suis toujours chez mon pere jusqu'à nouvel ordre.

LET TRE VII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE ne connois, ma Reine, que la curiosité de l'intérêt, & je n'y fais point résister. Il m'est venu mille idées au sujet de Madame de Crécy. Votre lettre m'a fait arrêter sur une, qu'elle aimoit M. d'Ombreval : mais si elle l'aimoit, il l'aimerait aussi. Je les ai observés cent fois, rien ne décele l'amour entr'eux. Ils n'en paroissent avoir ni l'empressement, ni l'embarras ; ils ne sont presque jamais seuls : n'importe j'avois conclu qu'ils s'aimoient.

Je ne voyois pas ce que ce goût pouvoit avoir de fâcheux. A-peu-près de même âge, égaux en fortune, peu distans en naissance, tous deux libres & indépendans, qui pourroit rendre cette passion si malheureuse? Enfin, au défaut de vos lumières, j'ai eu recours à celles de l'Abbé, qui sûrement n'en fait pas plus que moi; mais, comme vous le jugez très-bien, il est fin & pénétrant. L'occasion de lui parler sur cet objet se présenta tout naturellement. Il étoit venu passer vingt-quatre heures avec nous, & l'on est accoutumé à nos têtes à têtes. Il me dit qu'il me trouvoit changée, qu'il en étoit inquiet. Je l'assurai que je n'étois point malade: " Vous êtes donc triste? Comment ne " le ferois-je pas? Tous les gens que " j'aime le sont. Vous l'êtes, Madame " de Crécy l'est. . . . & M. d'Ombre- " val l'est aussi, ajouta-t-il, en souriant. " eh bien, l'Abbé, qu'ont-ils? dites-le " moi? . . . Ma foi, je n'en fais rien. . . " & moi, je m'en doute, ils s'aiment. . . " Je suis bien sûr? . . . Oui: comment ce- " la? . . . Il y a dix ans que je suis lie " avec Madame de Crécy, son mari la " rendoit peu heureuse, quoiqu'il l'ai- " mât, il en étoit fort jaloux, éloignoit

“ tout le monde de chez lui, l’a presque
“ toujours retenu dans sa terre, ne
“ souffroit que les visites de M. d’Om-
“ breval & les miennes. Depuis trois
“ ans qu’il est mort, Madame de Crécy
“ n’a rien changé à son genre de vie,
“ elle est d’une mauvaise santé, natu-
“ rellement portée à la mélancolie; la
“ contrainte dans laquelle elle a vécu
“ plusieurs années, a encore augmenté
“ ce penchant. Quant à M. d’Ombre-
“ val, je pourrois, peut-être, vous en
“ dire davantage: mais mais
“ quoi? Si je vous . . . eh bien? . . . Ma
“ petite sœur, si vous aviez autant d’ami-
“ tié pour moi que j’en ai pour vous; . . .
“ que faut-il faire pour vous le prouver?
“ Me permettre de lire dans votre cœur . .
“ lisez . . . vous ne vous fâcherez pas?
“ Non . . . M. d’Ombreval vous intéres-
“ se beaucoup . . . J’en conviens; mais
“ ne m’intéressez-vous pas de même? . . .
“ Ah, quelle différence! Pas tant que
“ vous pensez; mais dites-moi donc ce
“ que vous savez de lui . . . Non, je
“ vous fâcherois . . . Vous ne me fâche-
“ rez point . . . M. d’Ombreval n’aime
“ point Madame de Crécy . . . la raison?
“ C’est qu’il y a cinq ou six ans qu’il vit
“ avec une autre femme Com-

“ ment , il vit avec une autre femme ?
“ Il est toujours ici . . . Oh , c’est qu’on
“ ne voit pas cette femme comme on
“ veut : d’ailleurs elle a fait des absen-
“ ces , il ne pouvoit la suivre . . . Voilà
“ donc la raison de sa tristesse Il
“ en est une plus fort encore ; cette
“ femme se meurt actuellement . . . Mon
“ Dieu , que je le plains ! . . . Oh , sans
“ doute , il sera affligé ; mais je prévois
“ qu’il se consolera . Je suis bien trom-
“ pé , ou ce goût chez lui n’est pas le
“ plus fort , . . L’Abbé me regarda at-
tentivement , en me disant cela ; je fei-
gnis de ne le pas remarquer , & sans af-
fectation je changeai de propos . Nous
voilà donc , ma Reine , au fait , à-peu-
près des grands chagrins de M. d’Ombre-
val ; mais Madame de Crécy est impéné-
trable . pressée par mes instances , elle
m’en fait d’aussi vives pour suspendre mes
questions . Elle m’aime de toute son ame ,
ne se trouve bien qu’avec moi ; com-
ment tant de tendresse & de réserve
peuvent-elles s’accorder ? Je sens égale-
ment ce qu’elle me donne & ce qu’elle
me refuse . Non je ne suis pas au mo-
ment de sa confiance ; peut-être mê-
me n’y arriverai-je pas : mais on vient
m’appeller de sa part . Adieu donc ,

ma Reine, n'êtes-vous pas importunée de mes longues narrations?

LETTRE VIII.

*De Mademoiselle de * * * à Mademoiselle de Fussy.*

Vos relations ne peuvent point m'importuner, ma Reine, elle sont trop intéressantes par elles-mêmes. Ne savez-vous pas que toutes les choses auxquelles vous prenez part, ont pour moi ce caractère? Ce n'est pas à ce propos que je veux vous le faire valoir, & j'avoue que les personnes, dont il s'agit, méritent bien d'occuper pour leur propre compte. Je voudrois seulement qu'elles fussent moins impénétrables, afin qu'on pût savoir ce qu'on auroit à leur désirer, ce qu'il y a à craindre ou à espérer dans leurs fortunes; mais il me semble que les découvertes en augmentent l'obscurité; car qu'est-ce que c'est que cette autre femme que M. d'Ombreval aime, & qui se meurt? Il a donc appris son état le même jour que Madame de Crécy a paru plus accablée de chagrin qu'à son ordinaire? Qu'est-ce que cela a de

commun? Et pourquoi se sont-ils entendus pour s'affliger en même-tems? Je n'y entends rien : il faudra bien qu'ils content leur histoire. il ne fera pas possible de la deviner. Vous imaginez bien, ma Reine, que je ne suis pas insensible au petit triomphe que me donne la conversation de l'Abbé; je sens bien aussi que ce n'est pas par le plaisir d'avoir raison malgré vous. Comment se porte-t-il, ce pauvre Abbé? Je l'aime de tout mon cœur. Assurez-l'en, je vous prie. Si c'étoit la saison de vous dire des folies, je vous enverrois une lettre que je viens de recevoir d'Auvergne: au reste la voilà, vous la garderez pour un autre tems, si vous n'êtes pas d'humeur à présent de vous amuser de la simplicité de mon pauvre cousin. Je vous ai dit comme il avoit eu la confiance de s'attendre que je me serois levée à six heures du matin, pour recevoir ses adieux; vous verrez comme il a bien pris mon refus, & comme il s'est tourmenté depuis des inquiétudes qu'il ne m'a point données. Voilà ce que c'est que de ne pas s'entendre; & moi-même, si j'avois pu présumer qu'il eut porté si loin le bon esprit, je me serois moins reproché toutes les brusqueries auxquelles son gauche

me provoquoit à tout moment, & dont la douceur me faisoit souvent repentir. Adieu, ma Reine, à mesure que les myfteres de R. se dévoileront, instruisez-moi.

L E T T R E I X.

*De Monsieur l'Abbé de Moissac, à Mademoiselle de * * *.*

M A D E M O I S E L L E & très-chere Cousine, depuis mon départ de Paris, je gémis sous la cruelle tyrannie d'un rhumatisme, qui m'a saisi dans la voiture le second jour du voyage, & qui, jusqu'à ce moment, m'a persécuté jour & nuit, sans m'accorder le moindre relâche. Il ne falloit pas moins qu'un si puissant obstacle, pour me frustrer du plaisir de vous présenter plutôt le témoignage de ma respectueuse gratitude. Et quel surcroît n'a pas été à mes angoisses, l'opinion que vous deviez naturellement avoir d'un silence observé si mal-à-propos ! *Heu mihi !* me suis-je écrié cent fois, malheur à toi, si tandis que ton esprit souffre d'un triste exil, que ton corps est en proie à la douleur,

tu perds encore ton plus précieux trésor, l'estime & la tendresse de tes amis ! Quelles inquiétudes ne causes-tu pas à des parens qui t'ont chéri ! Que pensent-ils de toi ? Ne peuvent-ils pas t'accuser d'une noire ingratitude ? Cette sincérité de cœur dont tu paroissais navré, au moment de t'en séparer, n'étoit donc qu'une feinte ? A peine les perds-tu de vue, qu'ils sont effacés de ton souvenir ? Animé par ces reproches, comme d'autant d'aiguillons, j'ai voulu plus d'une fois, mais en vain, faire violence à la douleur, & mettre la main à la plume . . . mais, que dis-je ? Mademoiselle & chère Cousine, n'est ce point injurier votre équité que de vous manifester de semblables craintes ? Et n'aurois-je pas dû vous supposer une extension de bonté plutôt capable de m'excuser dans le crime même, que de me l'imputer sous de trompeuses apparences ? Oui, sans doute, je me rends coupable, en effet, en voulant cesser de le paroître. Eh, dois je jamais oublier tout ce que j'ai éprouvé de votre bon cœur ? Tant de services reçus, tant de zèle pour mon avancement, ces précieuses larmes, dont vous m'avez dérobé la vue, au moment de notre sépara-

tion (car j'ai attribué à une' généreuse précaution le refus que vous fîtes de recevoir mes adieux). Elle a été infructueuse : mon imagination m'a dépoint votre état- & a bien su exciter l'attendrissement sans cause seconde. Mais ne r'ouvrons pas un plaie que le tems n'a pas cicatrisée. Je conclurai donc par cette conséquence naturelle de mon argument, que si j'ai encouru votre disgrâce, je vous suis redevable de la justice de présumet de mon pardon ; heureuse nécessité, qui vous est aussi glorieuse, qu'elle m'est salutaire. Il ne me reste, Mademoiselle & chere Cousine, qu'à vous réitérer les assurances de la plus parfaite estime, & d'un sincere attachement. Telle est la disposition habituelle & actuelle de celui qui a l'honneur d'être votre affectionné.

P. S. Vous excuserez si je ne vous en dis pas davantage pour le présent ; mais ma main se refuse à ma plume, & m'a permis avec peine, de vous tracer ce peu de mots. Vous ne communiquerez pas ma missive à mon cher Cousin. Il ne seroit pas convenable que je n'eusse pas commencé par lui.



L E T T R E X.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

JE savois, ma Reine, que vous seriez bien forte, appuyée de l'opinion de l'Abbé; mais il se pourroit bien encore que vous vous trompassiez tous deux, tout habiles que vous êtes, & vous devez le desirer. Où me conduiroit le goût, que vous me supposez pour M. d'Ombreval, dès qu'il ne le partage pas? Et quand il le partageroit, qu'en pourroit-il résulter? Serois-je capable d'accepter tant de sacrifices? Non, si je l'aimois, je l'aimerois trop pour cela. Vous savez ce que je vous ai dit plus d'une fois sur cet objet; mais, encore un coup, tout ceci est une rêverie. Sans doute j'ai pour M. Ombreval une amitié fort sincère, fort tendre même; il m'est agréable de recevoir des témoignages de la sienne, fâcheux de m'apercevoir de quelques négligeances de sa part. Par exemple, son défaut de confiance me blesse sensiblement; mais tous ces sentimens, ne les ai-je pas pour Madame de Crécy? Je vous jure qu'il me seroit difficile de

rendre compte qui des deux m'est le plus cher. Au reste, sur le sort de l'un & de l'autre, j'en n'ai point acquis de lumières nouvelles. Le chagrin que mes questions paroissent faire à ma Comtesse, me les interdit absolument, & je ne fais point connoître à M. d'Ombreval la curiosité que j'ai de pénétrer ses secrets. Je commence à croire qu'il n'y a rien de commun dans les uns & dans les autres. Dès les commencemens de ma connoissance avec Madame de Crécy, je me suis apperçue de sa tristesse. S'il est des momens où elle en paroisse plus accablée, généralement elle s'en rend assez maîtresse. Elle entend, elle répond à ce qu'on lui dit, elle paroît même quelquefois s'en amuser. M. d'Ombreval au contraire, dans le fond, moins affligé qu'elle, est tellement absorbé, qu'il n'écoute & ne répond, pour ainsi dire à rien. Tout cela se découvrira peut-être; j'attendrai le moment. Nous avons notre Abbé pour le reste de la semaine. Il est d'exemple qu'il aille passer les Fêtes chez lui. Ses neveux sont partis. Il nous promet de venir faire les Rois avec nous, & d'y rester une quinzaine de jours. Il reçoit les marques de votre souvenir avec une grande reconnoissance; encore un

voyage, & je meurs de peur d'être supplantée.

Vous avez très-bien fait de m'envoyer la lettre du Théologien. Nous ne pleurons pas toujours, & je vous assure qu'elle a fait rire tout de bon l'Abbé & la Comtesse. On ne peut se refuser à un ridicule aussi piquant. Adieu, ma Reine, quand je ne vous parle point de Madame de Crécy, c'est ma faute; il est certain qu'elle ne vous oublie point.

L E T T R E X I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

J E vous accorde volontiers, ma Reine, qu'il est très-possible que nous nous trompions, l'Abbé & moi, sur vos sentimens pour M. d'Ombreval, que nous devons même le desirer; s'il est vrai qu'il n'y répond pas: mais ne supposant le contraire; & si, comme l'Abbé vous le fait entendre, M. d'Ombreval aimoit autant qu'il est aimé (ne vous fachez pas, ce n'est qu'une supposition), où feroient, je vous prie, ces grands sacrifices que vous ne seriez pas capable d'accepter?

S'ils s'agissoit d'un Prince détrôné, qui eût besoin d'appui & de ressources, vous préféreriez sans doute ses intérêts aux vôtres. Si même notre Héros avoit besoin de crédit & d'argent, vous deviez le forcer à une autre alliance; mais de la maniere que les destinées en ont ordonné la vôtre étant très-honnête, suffit à sa gloire: seroit-il capable de priser une augmentation de fortune, dont il n'a pas besoin, au-dessus de tout ce que vous mettez à la place? En ce cas, il ne mériteroit certainement pas que vous eussiez la générosité d'accepter ses sacrifices. C'est votre faute, ma Reine, si je vous répète encore ce que je vous ai souvent dit sur cet article; pourquoi ne voulez-vous pas rectifier vos erreurs? Il y en a une autre dans votre lettre; c'est quand vous dites: *non, si je l'aimois, je l'aimerois trop pour cela.* Réfléchissez, & vous verrez que vous avez mal-à-propos substitué *trop* à *pas assez*, qui étoit le vrai mot; car il faut aimer beaucoup quelqu'un pour consentir à lui donner tant de droits à notre reconnaissance. Cette maxime est autant d'après votre façon de penser que de la mienne: ainsi vous ne la contesterez pas, quand vous y aurez un peu regardé.

Au

Au reste il m'arrive quelquefois comme aux autres , de prendre l'amour propre pour générosité : mais j'admire, ma Reine, comme nous nous disputons à propos de botte. Ce pauvre M. d'Ombreval ne se doute gueres qu'il soit l'objet de nos Lettres. Je voudrois bien qu'il voulût se déterminer à nous mettre d'accord de façon ou d'autre. Pour moi, je vous avoue que je commence à chanceler un peu dans mon opinion, depuis ce que vous m'avez mandé de cette femme. J'admire le peu de confiance de Madame de Crécy. C'est une obstination dont il me semble que je me fâcherois à votre place. Peut-on refuser sa confiance, quand on accorde tant de sentimens & d'amitié? Voilà de ces restrictions que je ne puis comprendre.

L E T T R E XII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

Vos principes sont incontestables, on aime bien peu quand on craint de devoir à ce qu'on aime. Je suis si fort de cet avis, que je pardonnerois bien moins

à mon ami qui n'accepteroit pas mes services, qu'à celui qui me refuseroit les siens : mais le cas où vous me supposez, plutôt, me souhaitez avec M. d'Ombreval, est différent. Il est assez riche, dites-vous ; le crédit lui est inutile. Je vous accorde le premier point ; mais je nie le second, du moins pour les suites. M. d'Ombreval, en épousant une jeune personne, peut avoir plusieurs enfans : cette fortune considérable pour lui seul, deviendra médiocre dès qu'elle sera partagée. Une femme aussi riche que lui pareroit à cet inconvénient ; une qui lui donneroit de entours y suppléeroit. On est près regardant sur les intérêts de ce qu'on aime, on en veut assurer le bonheur pour tous les tems. Le goût s'éteint quelquefois, & fait place au repentir, état affreux pour quiconque en est l'objet ! Voulez - vous, ma Reine, que je vous découvre tous mes sentimens ? Eh bien, j'avoue que M. d'Ombreval triompheroit de ce goût d'indépendance, de cette aversion pour tout engagement que vous m'avez toujours connu, s'il m'aimoit, & si j'avois de grands avantages à lui offrir ; mais ces deux conditions ne pouvant se concilier, je saurai bien me rendre maîtresse de mon penchant pour

X

lui. N'en parlons donc plus, ma Reine, & revenons à cette pauvre Comtesse, dont la réserve vous aigrit. Si vous saviez combien elle me marque de tendresse, vous lui feriez grace. Son secret est son maître, puisqu'elle ne me le communique pas; elle le désireroit, j'en suis sûre, je vois qu'elle souffre de faire ce chagrin à mon amitié. Je serois cruelle de me fâcher sérieusement contre elle, & je n'en ai pas le pouvoir. Mais il faut vous faire part d'une fortune qui a fait distraction à sa mélancolie.

Vous avez vu, ce me semble, la femme de ce Major, Madame de L. dont la petite maison nous faisoit tant d'envie. Son mari, fort mauvais sujet, ayant fait des dettes au delà de ce qu'il a de bien, a pris le parti de décamper avec ce qu'il a pu emporter d'argent & d'effets, laissant sa femme & ses trois filles sous la seule garde de la providence. Ces pauvres créatures sont venues aussitôt se réfugier à la petite maison. A peine y étoient-elles, que tout a été saisi & mis en vente. Que pensez-vous qu'a fait Madame de Crécy? Elle a acheté la maison & les meubles sept mille six cents livres, l'a rendue à Madame de L. en prenant les précautions d'usage pour lui en

rendre la possession tranquille, & de plus lui fait une pension annuelle de douze cens livres. Ce dernier article, je ne le fais que par Madame de L. sous le secret, la Comtesse l'ayant absolument exigé d'elle. Cette indiscretion est permise à la reconnoissance. Voyez, ma Reine, si j'ai raison d'aimer Madame de Crécy, non que je mette un si haut prix à son procédé, car enfin elle est fort riche, & dans le cas de répandre; mais ce qui m'enchanté, c'est le sentiment avec lequel elle oblige, ce sont ses égards, son respect pour les malheureux, sans aucun retour d'amour propre. Elle ne jouit que du soulagement qu'elle a fait éprouver; capable de grands procédés par l'élevation de son ame, elle l'est également des petites attentions par la bonté de son cœur: présumant avec raison, je pense, que cette pauvre femme n'avoit pas de fortes provisions chez elle, elle y a fait porter une piece de vin, du cidre, de la biere; tous les jours elle lui envoie du gibier. Il est vrai qu'elle ne les verra pas souvent, ce seroit un mérite; mais voilà l'écueil, la Comtesse est comme nous; elle ne peut s'exposer à l'ennui. Adieu, ma Reine, je pourrois à la fin vous y provoquer.

L E T T R E X I I I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

I L est trop juste, ma Reine, de reconnoître votre confiance, en se soumettant à la condition que vous y mettez. Nous ne parlerons donc plus de M. d'Ombreval, passe cette fois: car je veux encore vous chicaner sur ce point de mon opinion que vous niez, en soutenant toujours que les entours sont nécessaires. Je nie à mon tour qu'ils soient d'une nécessité à devoir l'emporter sur celle de satisfaire aux intérêts du cœur, quand d'ailleurs toutes les convenances y font. M. d'Ombreval en se mariant peut prévoir qu'il aura des enfans. S'ils sont en petit nombre, sa fortune est plus que suffisante; s'il en a davantage, elle ne sera, comme vous le dites, que médiocre; mais ce cas n'arrivera peut-être pas. Comme aussi les prévoyances pourroient devenir inutiles, la fortune la plus considérable n'a besoin que d'un revers; le crédit le mieux établi cede à un changement, à une disgrâce. Ces accidens ne sont ni impossibles, ni rares; mais en-

fin, ma Reine, je vous suppose pour un moment, totalement désintéressé, & obligée de faire pour M' d'Ombreval un choix, duquel dépendra son bonheur, & dont il ne pourra vous dédire : à quoi vous déterminerez-vous ? Aurez-vous égard à ses intérêts futurs & incertains, ou préférez-vous les présens dans les circonstances que nous avons établies ? Voilà une question à résoudre & une partie de notre différend. Il faudroit à présent vous répondre à cette objection du repentir, qui prend si souvent la place du goût, & qui est un retour cruel pour quiconque en est objet : je ne vous dirai qu'une chose, ma Reine, faites le choix que je pense, & ce malheur n'arrivera pas.

Votre Comtesse est, en effet, bien digne d'être aimée. Vous m'en faites un détail qui m'enchanté, & je la trouve heureuse, malgré ces apparences de chagrin, d'avoir une ame si bienfaisante, & les moyens de se satisfaire. Il me semble que si le bonheur dépendoit de soi, & qu'on pût le fixer à quelque chose, il faudroit se donner comme à elle le pouvoir & le penchant à faire du bien. Le mystère, je crois, y feroit un raffinement comme dans les passions dont

le secret augmente les charmes : car il n'en est pas de ce plaisir comme de ceux qui dépendent de l'opinion d'autrui ; son propre témoignage y fait plus que toutes les approbations du monde. Je suis bien sûre, ma Reine, que vous ne me contesterez pas ceci. Ces principes sont autant les vôtres que ceux de Madame de Crécy. Vous l'aimez, & je l'aime aussi, parce qu'elle fait des choses dont je suis certaine que nous sommes capables.

L E T T R E X I V .

*De Mademoiselle de Jussy, à Mademoiselle de * * *.*

AH, ma Reine, j'ai fait une bien triste découverte, & j'ai bien de quoi vous surprendre. Avant-hier on m'éveilla à huit heures du matin, de la part de Mademoiselle de Céricourt. Un homme qui me parut un Fermier me remet deux paquets avec une fort sombre contenance. Comment va Madame de Leuville, lui dis je d'abord ? Lisez Mademoiselle, me répond-il ; j'ouvre le paquet de lettre, la première qui se présente est celle de Céricourt, qui m'apprend la mort de son amie, & m'en envoie une qu'elle lui a

recommandé de me faire tenir par un Exprès, aussitôt qu'elle auroit rendu les derniers soupirs. Je me tourne aussi-tôt du côté du Messager pour savoir où sont les deux sœurs, il étoit déjà hors du Château. Lisons donc la lettre de cette pauvre femme. Quelle surprise ! Jugez en.

Lettre de Madame de Leuville.

“ Recevez, Mademoiselle, la plus for-
“ te preuve de ma confiance & de mon
“ estime. Je porte l'une & l'autre à un
“ si haut degré, que je vous ferai pres-
“ que sans peine, un aveu que tout au-
“ tre que vous ne pourroit m'arracher.
“ Je me suis long-tems abusée sur mon
“ état ; mais il n'est plus possible de se
“ faire illusion. Je suis méconnoissable,
“ mes forces s'affoiblissent de jour en
“ jour, je n'ai plus que peu de momens
“ à vivre. Ma mort fera pour un de vos
“ amis un coup bien sensible, & c'est le
“ seul regret que j'emporte avec moi.
“ Vous seule, Mademoiselle, pouvez
“ en adoucir l'amertume, je fais com-
“ bien il vous est attaché. Pardonnez-
“ le moi, j'en avois pris de l'ombrage :
“ maintenant sans retour sur moi-mê-
“ me, incapable de former de vœux
“ que pour lui, j'envisage avec consola-

“ tion les ressources qu’un attachement
“ mieux placé & plus raisonnable lui
“ procurera dans la suite. Vous êtes
“ faits l’un pour l’autre. Mademoiselle:
“ Suivez tous deux une si heureuse de-
“ stinée. Cette lettre ne vous fera re-
“ mise qu’après ma mort? chargez-vous
“ de l’annoncer à votre ami, c’est un
“ service que vous devez à son amitié, &
“ j’ose dire à la mienne; on vous remettra
“ aussi de ma part un dépôt bien cher,
“ dernier & trop douloureux sacrifice.
“ Vous voyez que je ne vous traite pas en
“ rivale, je n’ai pas la force dans dire
“ davantage : ceci est écrit à plus de
“ dix reprises. Adieu, Mademoiselle,
“ pardonnez, oubliez toutes mes foibles-
“ ses ; mais conservez le souvenir de
“ tous mes sentimens pour vous , , .

Cette lettre est datée de deux jours avant sa mort. L’autre paquet contenoit une boîte, dans laquelle est le portrait de M. Ombreval, & une bague de femme fort jolie. Votre ame vous peindra mieux, que toutes mes expressions, tout ce qui se passa dans la mienne. Je restai dans mon lit jusqu’à une heure, sans savoir où j’étois. Ma femme de chambre inquiète de ce que je ne la sonnois pas, vint m’avertir qu’il étoit fort tard. Je

l'envoyai dire à Madame de Crécy que je la priois de trouver bon que je ne descendisse point dîner, que j'avois été incommodée la nuit. Elle vint aussitôt chez moi avec tout l'empressement de l'amitié. Mon changement lui fit peur: "mon Dieu, dit elle en me regardant, "qu'avez-vous donc? Un grand mal "de tête, répondis-je... Mais un mal de "tête ne change pas à ce point-là, ma "petite; soyez assez généreuse pour ne "vous point venger: vous avez reçu des "nouvelles, voilà votre maladie, convenez-en...". Je l'assurai qu'elle se trompoit, que les nouvelles que j'avois reçues ne me regardoient point. Elle n'insista pas davantage, me fit toutes ses séduisantes caresses, & se retira. Je me levai dès qu'elle fut partie, je fis une toilette fort courte, je ne savois quel parti prendre comment parler à M. d'Ombreval. Suis-je donc obligé de lui mettre le poignard dans le cœur? Non, je ne m'en chargerai point. Mais ne dois-je pas cet effort à Madame de Leuville qui le desire? Je passai deux heures dans ces réflexions. Enfin je descendis. M. d'Ombreval & Madame de Crécy étoient seuls, sans se parler à l'ordinaire. Le premier vint au-devant de moi, avec l'air de

l'intérêt: " Mademoiselle, vous inquie-
" tez beaucoup vos amis; & se tournant
" vers la Comtesse, ah, Madame, quel
" changement en effet! „ Monsieur,
une migraine change beaucoup, demain
il n'y paroîtra plus. Je causai quelques
momens avec Madame de Crécy comme
je pus, elle avoit des lettres à expédier,
elle nous le dit: " J'en ai aussi, dis-je,
" mais j'aurois besoin d'un Secrétaire,
" l'Abbé me manque; n'y a-t-il que
" lui, Mademoiselle, dit aussi-tôt M.
" d'Ombreval, qui puisse avoir le bon-
" heur de vous servir? Je serai ravi d'é-
" crire sous votre dictée, ... eh bien,
" Monsieur, j'accepte vos bontés, il
" donna la main; & nous montâmes
" dans ma chambre „. J'avois le cœur
fermé. " Vous souffrez, Mademoiselle,
" me dit-il d'un air compatissant; .. c'est
" peu de chose, lui répondis-je, ne
" parlons pas de mes maux, par-
" lons des vôtres; est-il possible que
" vous refusiez votre confiance à mon
" amitié?... Mademoiselle, que vous
" jugez mal de mes sentimens pour
" vous! non vous ne savez pas ce qu'il
" m'en coûte à vous dissimuler.... Eh
" bien, Monsieur, me permettez-vous
" de vous aider? J'en fais peut-être au-

“ tant que vous pouvez m’en appren-
“ dre il baissa les yeux sans me répon-
“ dre ; je fis une pause assez longue,
“ puis j’ajoutai : vous aimez, Monsieur,
“ une femme digne de votre attache-
“ ment ; il rougit à ce mot ; vous êtes
“ dans une cruelle inquiétude sur son
“ compte. Vous ne me répondez point,
“ croyez-vous que je veuille vous sur-
“ prendre, pour arracher votre secret ?
“ Moi , Mademoiselle , interrompit-il
“ vivement ; je vous croiois capable ! . . .
“ non , Monsieur , je ne le suis point
“ de vous tromper, je fais vos secrets,
“ comme vous même ! . . . Ah , dit-il,
“ vous n’en pouvez savoir qu’une partie ;
“ mais comment ? par qui savez-vous ?
“ Par Madame de Leuville elle-même,
“ répondis-je, elle veut que je sois vo-
“ tre confidante . . . Quelle femme, dit-
“ il, avec attendrissement ; puis après
“ un moment de silence, elle vous a
“ donc écrit ! . . . Oui . . . dans quel état
“ est elle ? . . . Triste . . . il y a près de
“ trois semaines que je n’en ai reçu de
“ nouvelles, elle se trouvoit mieux . . .
“ elle se flattoit . . . Vous en augurez
“ donc mal ? . . . Je crains beaucoup . . . ”
Il soupira du fond de son cœur : je n’en
pouvois plus . . . “ Au nom de Dieu,

“ montrez - moi la lettre qu'elle vous a
“ écrite . . . cela est impossible . . . Im-
“ possible ! Eh pourquoi ! . . . je vous as-
“ sure que je ne le puis . . . Il se mit à
mes genoux . . . Non , lui dis-je , je vous
affligerois trop . . . “ Ah , ne me ména-
“ gez pas . . . Eh bien , j'entrevois peu
“ d'espérance . . . ; mais que vous man-
“ de - t - elle ? . . . Qu'elle est fort mal ,
“ qu'elle veut que vous ayez du coura-
“ ge , de la confiance en moi . . . ; mais
“ je vous supplie , Mademoiselle , mon-
“ trez - moi cette lettre encore
“ une fois je vous proteste que je ne le
“ puis elle est donc bien mal . . .
“ fort mal . . . quoi , sans ressource ? . . .
“ Je le crois . . . Ce mot le fit pâlir ;
nous restâmes une heure sans nous rien
dire . Je rompis le silence : “ il faut nous
“ séparer , lui dis - je , je vous ai fait bien
“ du mal , j'en souffre autant que vous . . . ;
il pencha sa tête sur mes mains , les
trempa de larmes : j'avois bien de la pei-
ue à retenir les miennes , il m'en échap-
pa qu'il apperçut . . . “ Vous me plaignez ,
“ Mademoiselle , je ne suis qu'à moitié
“ malheureux . . . ; nous nous séparâmes
enfin , je fus retrouver la Comtesse ; M.
d'Ombreval ne parut qu'un moment a-
vant souper , il faisoit peur , vous pen-

fez bien qu'il soupa mal. La Comtesse eut l'air de ne prendre garde à rien. Hier M. d'Ombreval vint sur les cinq heures dans ma chambre, il me tourmenta de nouveau pour voir cette lettre, que certainement il ne verra point. Il me fit de nouvelles questions, je croyois qu'il m'avoit compris, point du tout; il se flattoit encore, je fus donc obligée de lui prononcer son malheur. Qu'il m'en coûtât, ma Reine! il ne contraignit point sa douleur. Je ne lui cachai point mon intérêt, il m'en parut soulagé. Adieu, donnez-moi de vos nouvelles pour me consoler, & me rendre un peu de courage. Vous serez bien aise de savoir que la pauvre Madame de Leuville laisse vingt mille franc à l'aînée Céricourt, & douze mille à la cadette.

L E T T R E X V.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

QUE vous m'étonnez, ma Reine, & que vous avez dû l'être! Comment vous rendre compte de tous les sentimens que j'éprouve à la fois? La surprise, l'atten-

driffement, les regrets ! Je relis votre lettre, & je crois toujours rêver. Quoi, Madame de Leuville ? ... Je la pleure, cette pauvre femme, comme si elle avoit été ma meilleure amie. La confiance qu'elle vous marque me reproche horriblement nos négligeances. Il me semble que si elle vivoit encore, je voudrois lui rendre toute sorte de soins, & ne la quitter ni jour ni nuit. Mais hélas ! tes réparations ne sont plus de saison. Qu'elle a dû être malheureuse ! tyrannisée par son mari, dont l'humeur bizarre & insupportable avoit éloigné toute société, & fait désertier presque tous ses amis, souvent forcée par la jalousie, à se priver de la vue de tout ce qu'elle aimoit dans le monde, & n'ayant peut-être personne à qui ouvrir son cœur. Voilà une triste explication des mystères que vous voulions pénétrer, & je ne suis plus embrassée à concilier cette passion de M. d'Ombreval avec son assiduité à R. Madame de Leuville n'étoit pas, en effet, une femme qu'on pût voir aisément. Je suis étonnée de ne l'avoir pas rencontré chez elle : j'y ai été deux ou trois fois de suite, pendant le voyage qu'il a fait à Paris, & son mari étant pour lors absent, il auroit pu y al-

ler plus librement. Je me suis bien mise à votre place, ma Reine, & j'ai bien senti tout ce que vous avez souffert, & ce qu'il a dû vous coûter d'exécuter cette cruelle commission; mais vous deviez ce courage à la confiance de Madame de Leuville, qui a été occupée jusqu'à la fin des intérêts de M. d'Ombreval. Elle a voulu lui ménager la consolation de voir partager sa douleur, & de la pleurer avec vous. Ces circonstances sont bien touchantes! Je n'ai pu lire sa lettre, & le détail que vous me faites sans fondre en larmes. Les Cericourt font une grande perte: j'enverrai demain chez M. de Leuville, pour savoir où elles sont. Je n'en ai pas entendu parler depuis six semaines. Adieu, ma Reine, songez combien je suis occupée de vous tous, & combien il m'est nécessaire d'avoir exactement de vos nouvelles.



L E T T R E X V I.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

C'EST à moi, ma Reine, à me reprocher les négligences dont j'ai payé les sentimens de Madame de Leuville. Je vous assure que je ne m'en consolerais jamais. Elle ne sort pas de mon esprit. M. d'Ombreval est sensiblement affligé de sa perte; il me suit par-tout, pour la pleurer avec moi. Il me persécute toujours, pour que je lui fasse voir cette malheureuse lettre. J'ai pris enfin le parti de lui faire entendre que je l'avois brûlée. L'Abbé que nous avons depuis quatre jours nous observe, & fait, je crois, plus d'une réflexion sur notre compte. J'ai cependant l'acception de réserver autant de momens qu'il m'est possible, afin de causer avec lui. Ce pauvre Abbé est accoutumé à la douceur de m'ouvrir son cœur sans réserve, il seroit cruel de m'en priver. La mort de sa sœur lui est toujours présente. Je le trouve bien bon de mettre tant de prix à l'amitié d'une personne de mon âge. Cette façon de penser de sa part, m'attache à lui comme à mon frère; c'est

beaucoup trop d'avoir été ingrate une fois. M. d'Ombreval murmure un peu de cette espece d'égalité que je mets entre lui & l'Abbé; cependant, ma Reine, je ne sens que trop combien mon cœur y met de différence. Dites-moi donc ce que vous avez appris des Céricourt; j'en suis vraiment inquiete. Je pense qu'elles rentreront au Couvent. Sans doute, vous les irez voir quelquefois. M. d'Ombreval ne les a jamais vues: c'est une chose rare que le mystere qu'il a toujours gardé dans cette liaison. Il ne peut comprendre comment l'Abbé a fait pour en avoir connoissance. Celle qu'il en a est très-certaine. Son premier mot a été: *Eh bien, ma petite sœur, vous n'avez plus de Rivale!* J'ai mal reçu ce compliment. Adieu, ma Reine, un vilain mal de tête m'empêche de causer plus long-tems avec vous.

L E T T R E X I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

Vous êtes donc la consolation des malheureux, & destinée à en remplir les fonctions pour tout ce qui habite R. La Comtesse & l'Abbé ont éprouvé vos

soins, M. d'Ombreval y a des droits. Le Testament de cette pauvre amie vous en fait une Religion ; mais, ma Reine, vous en auriez bien trouvé le précepte dans votre cœur, & la manière différente dont vous convenez qu'il est affecté pour lui, me persuade que vous n'avez pas besoin d'un motif étranger, pour y mettre beaucoup d'intérêt. C'est donc vous que je regarde comme affligée, & que je voudrois consoler. M. d'Ombreval le fera. Il sent vivement sa perte, sa douleur est légitime ; mais ses regrets ne porteroient-ils pas plutôt sur les sentimens qu'on lui accordoit, que sur le siens propres ? On pleure moins long-tems qui nous a aimé, que ce que nous aimons nous-mêmes. Madame de Leuville a été jalouse ; il faut qu'elle en ait eu sujet : elle n'étoit ni capricieuse ni injuste : pourquoi avez-vous été l'objet de ses inquiétudes ? A-t-elle été à portée comme moi de faire des observations ? Qui peut l'avoir instruite ? Et se feroit-elle déterminée sans certitude à une telle confiance ? On lui a donc fait des aveux. Ces réflexions sont très-naturelles, & me paroissent propres à vous rassurer sur les suites de l'affliction de M. d'Ombreval. Je pense bien que vous n'avez pu céder à ses instances pour

lui montrer cette lettre ; vous auriez été trop embarrassée de ces déclarations qu'on vous fait de ses sentimens, & surtout de l'espece de prédiction qu'elle renferme pour lui : mais son portrait, ma Reine, le lui avez vous remis, ou quelque autre raison de délicatesse vous engage-t-elle aussi à la celer ? J'approuve fort que vous n'abandonniez pas l'Abbé. On a beau en murmurer, il est accoutumé à vos attentions, elles lui sont nécessaires, il seroit cruel de les discontinuer.

Je ne puis vous rien dire des Céricourt que je n'ai point vues. Elle sont rentrées au Couvent, & c'est-là qu'elles recevront ma visite ; car j'y retourne dès demain, mon pere étant prêt à partir pour la Hollande. Vous savez que j'y avois un grand-oncle, qui est mort il y environs deux ans. Depuis ce tems on ne s'est jamais occupé des affaires de sa succession, & vraisemblablement on n'y auroit pas encore pensé sitôt, sans la franchise d'un Hollandois connoisseur, lequel avant vu nos tableaux, a certifié que mon pere se flattoit à tort d'avoir l'original d'un des plus beaux : puisqu'il étoit à la Haye, dans la cabinet de M. Vander... Je ne me souviens plus du nom. Quel chagrin pour le Philosophe !

Ce doute lui est un supplice. Depuis ce jour je m'apperçois qu'il nourrit une inquiétude secrète, & quand il nous a annoncé, il y a huit jours, le projet de son voyage, il m'a été clair que l'intérêt n'en étoit que le prétexte, & la curiosité le véritable motif. Il donne à Madame de Verlac un plein pouvoir, pour disposer de moi durant son absence: c'est-à-dire, qu'elle me fera sortir aussi souvent, & pour autant de tems que bon lui semblera. Elle m'assure qu'elle usera souvent de ses droits. Je l'attendrai sans impatience, à moins qu'il ne soit question d'aller à R. Adieu, ma Reine, mille choses à tous vos amis.

Adressez - moi toujours vos lettres chez mon pere.

LETTRE XVIII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

Vous êtes une paresseuse, ma Reine, il y a plus de quinze jours que vous n'avez reçu de mes nouvelles, & vous n'imaginez point de m'en demander la raison. Vous deviez bien croire cependant que j'en avois une bonne; peu s'en est fallu qu'on ne vous ait appris ma mort,

& vous vous seriez reproché de m'avoir laissé partir, sans la consolation d'avoir reçu quelques marques d'intérêt de votre part. Voilà mon histoire: votre lettre m'arriva le 12. Le lendemain Madame de Crécy me donna ses chevaux pour aller faire des visites dans le voisinage. En rentrant au Château le Postillon, nouveau dans le métier, & le Cocher qui étoit ivre, tournerent si maladroitement, que chevaux, carrosse, & gens tomberent dans le fossé. Le pauvre Saint-Louis est mort de cette aventure; le cocher s'est cassé le bras, le Postillon n'a pas eu une égratignure, & moi je m'en suis fait deux contusions à la tête, une sur-tout si considérable, que pendant trois jours on n'a trop su qu'en augurer. Trois saignées les premières vingt-quatre heures, deux les suivantes & beaucoup de vulnéraires, en topiques & en breuvages, m'ont tiré de ce mauvais pas. C'en est un très mauvais, je vous jure, j'ai souffert comme une misérable, j'avois le corps tout froissé; je m'en sens encore; mais j'ai la tête nette, & c'est le grand article. L'Abbé vouloit vous écrire, je l'en empêchai; vous eussiez cru le mal plus grand qu'il n'étoit. M. d'Ombreval m'a fort pressée aussi de la prendre pour mon Secrétaire; mais j'ai

mieux aimé attendre que je fusse en état d'écrire moi-même, quitte ainsi que je fais, à m'y prendre à plusieurs fois. Mon Dieu, ma Reine, que cet événement augmente mon attachement pour mes amis ! Il est impossible d'éprouver des soins plus attentifs & plus tendres. Je ne fais de qui des trois, j'ai plus à me louer. *J'aurois perdu ma sœur une seconde fois*, m'a dit le pauvre Abbé ; ah, *Mademoiselle*, m'a dit M. d'Ombreval, *je ne connoissois pas encore le malheur*. Je m'attends, ma Reine, que vous peserez sur ce propos ; je ne l'ai peut-être que trop senti moi-même. Je suis effrayée du progrès que M. d'Ombreval fait dans mon cœur. Je reviens à votre lettre. Vous me demandez si j'ai rendu le portrait : non : je craignis d'abord d'aigrir sa douleur, & puis enfin, ma Reine, je ne fais ce que je ferai là-dessus, il est d'une ressemblance frappante La malheureuse femme ! Qu'il a dû lui en coûter d'en faire le sacrifice !

Le voyage de M. votre pere me fait grand plaisir ; nous allons bien faire notre cour à Madame de Verlac. Il faut absolument qu'elle vous amene ici après Pâques. Encore que nous en soyons un peu loin, ce seroit un mois de gagné. Je suis bien sûre que vous ne vous y op-

poserez pas. L'Abbé veut vous faire lui-même son compliment sur ce que *je l'ai échappé belle*. Mon accident l'a retenu ici plus long-tems qu'il ne comptoit. Il nous quittera après demain veille de la Chandeleur pour huit jours, & puis nous reviendra pour le reste de Fevrier. Madame de Crécy me charge de vous dire mille choses. M.d'Ombreval vous écrirait, s'il osoit. Bon jour, ma Reine, ne m'oubliez pas auprès des Céricourt.

L E T T R E X I X.

*De Mademoiselle de * * * à Mademoiselle de Fussy.*

J'AI été fort inquiète de votre silence, ma Reine, je l'aurois été bien davantage, si j'en avois connu la raison. Le seul récit du danger que vous avez couru me fait frémir; c'est vraiment l'*avoir échappé belle*; mais vous n'êtes pas encore bien rétablie, & je vais à cette lettre reprise à plusieurs fois, que votre faiblesse est grande. Au nom de Dieu, ménagez-vous, & ne vous exposez jamais avec un Cocher ivre. Que n'ai-je été à porté de joindre mes soius à ceux de vos amis! Je m'y ferois livrée, pour le moins, avec autant d'empressement.

Avez - vous pu croire que j'aie été de sang froid pendant près de trois semaines sans entendre parler de vous, sur-tout vous connoissant des objets d'inquiétude? Je vous ai attendue pendant huit jours, au bout desquels je vous ai écrit, & je ne puis comprendre ce qui a empêché que vous n'ayez reçu ma lettre. J'ai encore laissé le tems de la réponse, & puis sont survenus mille embarras causés par le départ de mon pere & mon établissement dans le Couvent, qui a été différé plus que je ne comptois. Comme j'étois après la seconde lettre, où je vous grondois très fort, on m'a apporté la vôtre qui a changé ma colere en tristesse & en chagrin. Je ne vous fais pas gré de ce ménagement qui m'a laissé ignorer votre état. Je ne puis souffrir qu'on use avec moi de ces précautions; elles tournent trop mal pour la suite, & toutes les fois que vous manquerez d'exactitude, j'irai chercher les causes les plus funestes. Je vais bien dire à l'Abbé combien je compte peu sur lui, & ce sera en le querellant que je répondrai à sa félicitation. Pour M. d'Ombreval, il a raison de ne pas oser, il est trop trad. Ce n'est pas pour m'en venger que je ne peserai pas sur son propos, il l'ignore-roit; mais c'est parce qu'il n'en est pas

besoin, puisque vous en sentez, ma Reine, toute la valeur, & que moi je n'y trouve que la confirmation de mes dernières réflexions; confirmation au reste qui n'étoit pas mon plus nécessaire; elles sont fondées sur des choses pour le moins aussi décisives. Je n'ai pas été long-tems m'appercevoir de ses sentimens, & en vérité il ne falloit pas être bien clair-voyante pour les pénétrer; ils l'ont trahi dans tant d'occasions! Quand il n'y auroit eu que son embarras & sa contrainte avec vous, perpétuellement occupé à vous chercher & à vous éviter, ces envies de parler & de se taire, cette vive inquiétude que vous ne revinsiez avec nous à Paris! Vous souvenez-vous de cette conversation que nous eûmes tous trois dans le salon du jardin? Etoit-elle intelligible? Vous vous obstiniezie à n'y trouver que des choses générales & équivoques; mais avouez-le, ma Reine, vous n'étiez pas de bonne foi, ou vous craigniez, en convenant d'un article, d'être recherchée sur un autre; car vous avez voulu aussi dissimuler pour votre propre compte; je ne veux pas vous le reprocher, je n'en ai pas été offensée, & vous réparez votre manque de confiance. Pourquoi donc vous effrayer du progrès de vos sentimens? Ceux de M.

d'Ombreval m'étant bien connus, je ne vois pas ce qui doit vous alarmer. Sont-ce toujours vos fausses délicatesses? Je vous ai souvent dit ce que j'en pensois, & vous me connoissez assez pour que mon opinion ne puisse vous être suspecte. Nous en raisonnerons encore si vous le voulez, mais pas pour cette fois; vous ne vous portez pas assez bien, pour vous donner tant à lire.

J'ai dit aux Céricourt tout ce qu'il falloit de votre part. A peine ai-je eu encore le tems de les voir. Je ne ferai pas tranquille, ma Reine, que je n'aye eu de vos nouvelles; si vous ne pouvez m'en dire bien au long, du moins quelques mots.

L E T T R E XX.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

Vous avez raison, ma Reine, j'ai eu tort; mais soyez bien certaine que ce tort ne se renouvellera point, il ne m'arrivera jamais le moindre accident, dont au moment vous ne soyez avertie. Je vous traiterai comme je voudrois être traitée moi-même. Comme vous je n'ai-

me point à être ménagée, & je sens que c'est sur cette convention que seule peut s'établir la sécurité dans l'absence. Vous me dites des choses bien obligeantes, que je m'étois déjà dit de votre part. Ne connois je pas votre cœur? N'ayez plus aucune inquiétude sur ma santé; elle est très-bien rétablie. Ma plaie est refermée; je pris hier ma seconde médecine; ce sera la dernière. Enfin je me porte à merveilles. Faites-nous grace à tous. L'Abbé trouve votre ton fort severe. Il m'apporta hier votre lettre: *Tenez voilà ce que me vaut de vous avoir obéi.* J'ai fait mon affaire de sa réconciliation avec vous. Il est au Prieuré jusqu'au dix, je crois vous l'avoir mandé; mais il a toujours le bon procédé de couper ses absences. en venant de deux jours l'un à peu près, dîner avec nous. Vous ai-je dit que nous avions ici le Comte de Kerlo? Il arriva le jour de ma catastrophe. Vous en prîtes bonne opinion dans le peu de jours que vous passâtes avec lui cette automne; une plus grande connoissance ne la détrouiroit sûrement pas. Il est difficile d'être plus honnête & plus aimable: c'est l'ami de cœur de M. d'Ombreval, ils ont été au college ensemble, & dès ce tems ils se lierent de la plus grande amitié, quoique le premier ait cinq ou six

ans plus que l'autre ; ce qui faisoit dans la jeunesse une disproportion considérable. Vous voyez que votre ami d'Ombreval étoit raisonnable de bonne heure : mais parlons donc de lui , puisque nous y sommes. Eh bien , ma Reine , vous voulez absolument que notre intelligence soit une chose décidée ? Je vous jure que je ne fais qu'en croire. Ce n'est point avec vous que je cherche à dissimuler. M. d'Ombreval est vrai , il me donne mille preuves d'attachement dont je ne puis douter ; sans jamais me parler d'amour , me dit les choses les plus délicates & les plus tendres ; cependant il se passe au fond de son ame mille choses auxquelles je ne puis rien comprendre. S'il m'aimoit parfaitement auroit-il des secrets pour moi ? Ce n'est point le souvenir de Madame de Leuville qui l'occupe seulement. Sur cet objet il me parle sans contrainte. Il la regrette sincèrement : non qu'il ait jamais eu pour elle une passion fort vive , mais il l'estimoit & favoit en être excessivement aimé ; & c'est beaucoup moins , ainsi que vous l'avez pensé , le plaisir d'aimer , que celui de l'être dont il pleure la perte. Ce chagrin , tout sensible qu'il lui est , n'est pas celui dont il est le plus touché. Il me dit des mots entre-coupés fort ob-

scurs, il est destiné, dit-il, à être malheureux. La part que je prends à ses maux, successivement le soulage & l'afflige. Il m'est venu dans la tête que peut-être il étoit marié secrètement; je le lui ai dit, il m'a protesté le contraire. Dites-moi donc, ma Reine, que penser de tout ceci?

Mais je reviens à vous. Comment dois-je prendre votre retour au Couvent? Vous est-il indifférent? Vous est-il désagréable? Madame de Verlac vous y a-t-elle été voir? Faites-lui bien votre cour & la nôtre. Madame de Crécy se fait une fête de l'espérance de vous posséder un mois plutôt qu'elle ne s'en étoit flattée; car elle compte fort sur son crédit auprès de votre duegne. Et sur qui n'auroit-elle pas du pouvoir! Mon Dieu, ma Reine, la charmante femme! l'incomparable amie! Je l'aime plus que je ne puis vous dire, je veux que vous l'aimiez de même, sans cela je ne m'acquitterois jamais de ce que je lui dois. Je veux aussi que vous écriviez une petite lettre bien douce à mon Abbé, qu'il trouvera à son retour ici. Il vous a sûrement fait ses excuses; vous les devez recevoir. C'est moi seule qui suis coupable. C'est la première & dernière faute que vous aurez jamais à me reprocher. Parlez-moi

des Céricourt, & de ce que vous apprendrez de la pauvre Madame de Leuville.

L E T T R E X X I.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

Vous demandez pardon de si bonne grace, ma Reine, que je ne saurois tenir davantage ma colere. Je me rends donc à vos regrets & à vos promesses. Je veux bien aussi user de clémence envers vos complices, & j'écrirai à l'Abbé une lettre plus douce que la dernière n'a été sévère ; mais que cette facilité ne tire à conséquence. Non, je vous connois incapable d'en abuser ; je desire cependant que vous n'ayez point d'occasion de me le prouver.

Madame de Crécy est charmante, de songer à me procurer & à me hâter le plaisir de vous voir. Vous savez, ma Reine, si ce dessein m'est agréable, & si je lui en fais gré ! Ce sera encore son affaire avec Madame de Verlac. Je ne ferai pas mine d'avoir été pressentie sur la proposition. De la manière dont elle est enthousiasmée des agrémens de R. & nommement de l'aimable Comtesse, je ne

doute pas qu'elle ne l'accepte très-volontiers. Ce qu'il y a de certain, & ce que vous croirez sans peine, c'est que les difficultés ne viendront pas de ma part. Je vous félicite d'avoir M. de Kerlo: vous aviez oublié de me le dire; c'est cependant une acquisition qui peut faire marque. Dans le peu de tems que je l'ai vu, je l'ai jugé très-aimable, & l'intime ami de M. d'Ombreval. Pour celui-ci, ma Reine, je crois que nous ne le devinerons jamais. Ses chagrins sont des labyrinthes, dont les détours ne finissent pas. Il aime, il est aimé: qu'est-ce qui peut encore le tourmenter? Ce que nous avons su de Madame de Leuville me paroissoit suffisant pour expliquer sa tristesse; mais point du tout, nous n'y sommes pas, il y a encore autre chose! Je m'y perds; c'est à vous à faire cette découverte.

Je crois, ma Reine, qu'il m'est indifférent d'être au Couvent. J'y suis rentrée dans cette disposition. J'ai été accueillie des révérendes Meeres avec les démonstrations les plus affectueuses. Pour vous, vous êtes une ingrate, qui n'avez jamais eu d'attachement pour notre maison. Vous n'avez pas donné signe de vie depuis votre sortie, passé deux ou trois Pensionnaires à qui vous avez fait
une

une fois cette politesse. Je n'avois pas grand chose à dire pour votre justification. J'ai voulu alléguer la mort de votre tante, qui vous avoit causé des embarras, une maladie, un voyage; mais tout cela sans effet. On a su qu'il s'étoit présenté un parti fort avantageux, un Chevalier de S. Louis; on croit qu'il a encore un autre titre, on n'est même pas sûr qu'il ne soit pas Marquis, on a l'idée de l'avoir entendu dire; mais du moins il demeure actuellement avec un Marquis à la Campagne; & l'affaire auroit été conclue, si Mademoiselle de Jussy n'avoit pas été si difficile & si dédaigneuse, que le Monsieur s'est rebuté: n'est-ce pas-là Dumefnil?

Les Céricourt sont fort affligées. Nous avons beaucoup parlé de Madame de Leuville. Elles m'ont dit qu'elle s'étoit long-tems flattées, & ne pouvois se persuader son état aussi dangereux qu'il l'étoit en effet. Elles croient que le chagrin a contribué à sa mort. Depuis long-tems elle lui voyoit un fonds de tristesse occasionné, à ce qu'elle m'ont dit, par les procédés de son mari. Du moment qu'elle a connu son état, elle a été occupée de l'arrangement de ses affaires, & sur-tout de la commission, dont elle les chargeoit pour vous, qui paroissoit lui

donner beaucoup d'inquiétude, & cette recommandation a été presque sa dernière parole. Je ne crois pas qu'elles sachent rien de particulier, ni qui ait rapport à la confidence qu'on vous a faite. Nous parlons beaucoup de vous ensemble. Il me paroît bien étrange de ne vous pas trouver ici, & hors les Cérécourt je n'y ai plus de société. Adressez-moi toujours vos lettres chez mon pere; cette voie est la plus sûre, & je les recevrai aussi promptement. Adieu, ma Reine, je suis fort satisfaite de vous favoir bien portante.

L E T T R E XXII.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE vous remercie, ma Reine, de votre indulgence & de votre confiance sur l'usage que j'en ferai. Il est bien sûr que je n'abuserai jamais de vos dons. Enfin vous voilà revenue dans votre solitude, d'où nous avons ici bien de l'impatience de vous tirer. Nos Meres sont trop bonnes de se plaindre de moi. Ne cherchez point à m'excuser auprès d'elles; il y auroit de le mauvaise foi. Je ne conserve

précieusement que le souvenir de Mie Claire, qui tant de fois a été chapitrée & disciplinée pour mon service. Faites-lui, je vous prie, bien des amitiés de ma part, & rendez-mois le bon office d'habiller sa bonne Vierge de pied en cap; c'est le plus grand plaisir qu'on puisse lui procurer: je mande à mon Receveur de vous remettre dix écus pour cet objet. Si votre bon goût exigeoit quelque chose de plus, je vous donne plein pouvoir d'étendre la magnificence, & je m'acquitterai à votre arrivée ici. La douleur des Céricourt ne m'étonne point, elles ont toutes deux le cœur excellent, elles perdent une amie tendre & utile; je suis fort aise qu'elles aient eu la consolation de vous retrouver.

Mais dites-moi donc, comment on a pu savoir dans ce Couvent ce qui s'est passé par rapport au Dumesnil! Dieu fait tout ce que dit à ce sujet la Mere Générale. *Refuser une croix de S. Louis! Cela est incroyable!* Je l'entends d'ici: *misericorde!* *Que veut elle donc trouver?* Oh, *j'ai toujours dit qu'elle étoit fort extraordinaire!* Mon histoire me rappelle celle de Montargon, qui refusa le frere de l'Evêque de P. . . . qui n'avoit pas un sol: vous vous en repentirez, lui répétoit Ste Julie, du matin au soir, . . . mais il

n'a rien, répondoit l'autre... Qu'est-ce que cela fait? Il est très-flatteur d'être belle-sœur d'un Evêque, cela ne se rencontre pas quand on veut. En voilà bien assez sur nos révérendes Meres; si je voulois je vous donnerois de quoi les étonner encore mieux. Hier M. d'Ombreval vint dans ma chambre sur le cinq heures (c'est le tems de mes audiences, comme celui auquel Madame de Crécy a coutume de se retirer). Je le trouve pâle, l'air inquiet, agité?... Qu'avez-vous donc de nouveau?... Mademoiselle, je n'étois pas assez malheureux, il faut que le meilleur de mes amis... eh bien?... Le Comte de Kerlo vous aime... Où prenez-vous une telle folie?... Il m'a choisi pour son confident, & qui plus est, pour son intrepète; & le comble du malheur, c'est que je me sens obligé de vous conseiller contre mes intérêts. Le Comte de Kerlo est capable de vous rendre heureuse, sa fortune est considérable... Monsieur, j'y réfléchirai, je vous remercie... Vous l'épouserez donc?... Ne me le conseillez-vous pas?... Oui... je le dois... mais... le sanglots lui couperent la parole. Je ne pus tenir contre sa douleur. Rassurez-vous, lui dis-je, je ne serai jamais au comte de Kerlo, ni à aucun autre. Il

se jetta à mes genoux avec transport, me baïsa les mains mille fois, puis, reprenant un air plus sombre... Mais je m'opposerai donc à votre bonheur, à celui de mon ami ! Cruel secret !... Non, mon cher Comte !... Vous ne vous opposerez ni à l'un ni à l'autre, je suis contente de mon sort ; la fortune ne m'éblouit pas au point de l'acheter aux dépens de ma liberté. Votre ami n'est moins mon ouvrage que celui de Madame de Crécy, & peut-être le vôtre. Il est dans le dessein de se marier ; c'est un homme sage, assez riche pour ne chercher que de la vertu dans la femme qu'il épousera. Vos éloges éternels lui ont donné trop bonne opinion de moi ; je l'éclairerai, n'en foyez point en peine : mais lui avez-vous promis de me parler de sa part ?... Non : je lui ai dit qu'il étoit plus convenable qu'il s'adressât à Madame de Crécy. Je me repens de lui avoir donné ce conseil, j'étois hors de moi... Nous dîmes encore beaucoup de choses qu'il seroit trop long de vous rapporter ; tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il est impossible de témoigner plus de reconnoissance, plus de regrets, que m'en a marqué M. d'Ombreval. Je ne pénétre point ce secret fatal ; mais je ne puis douter de son cœur ; il m'aime tendrement, cela est

fûr, ce sentiment me suffira : je ne porte pas mes vues plus loin. Si Madame de Crécý me parle du comte, ma réponse est toute prête. Adieu, on me presse de descendre.

LETTRE XXIII.

De la même à la même.

P O U R Q U O I, ma Reine, n'ai-je pas reçu de vos nouvelles ? Elles me sont si nécessaires qu'il est mal à vous de me les faire tant soit peu attendre. Vous n'imaginéz point combien mon sort est changé depuis quelques jours ; j'étois trop heureuse par l'amitié, la tendresse des trois plus parfaites personnes de la terre ; tant de bonheur ne pouvoit durer. Devois-je tant chercher à pénétrer ce malheureux mystère ? Mais apprenez en détail tout ce qui s'est passé. Mardi le Comte de Kerlo & M. d'Ombreval furent dîner au Prieuré. Je restai seule avec la Comtesse, elle avoit la mine plus riante qu'à son ordinaire ; elle me dit mille choses agréables sur notre tête-à-tête. En sortant de table, le tems nous invita à nous promener ? Madame de Crécý marcha long-tems, & causa avec une pré-

sence d'esprit, presque une gaieté dont je ne pus m'empêcher de lui marquer ma joie.... C'est à vous que je dois ce changement que vous remarquez, me dit-elle, j'ai l'espérance de vous voir aussi heureuse que je le desirois. Je compris le propos & ne répondis rien. Nous rentrâmes dans le petit salon..... Vous êtes bien peu curieuse sur vos intérêts, me dit Madame de Crécy.... Vous m'avez mis, Madame, dans l'heureuse situation de n'avoir à desirer que la durée de mon bonheur.... Cela est bien obligeant; mais si vous avez la moderation d'être contente de votre sort actuel, je vous aime trop pour qu'il me suffise.... Ah, Madame, de grace, ne me souhaitez rien de plus!... Ecoutez-moi, ma chere petite, vous êtes jeune. Votre raison, votre attachement pour nous, vous mettent au dessus de la fortune; mais vous ne nous conserverez pas toujours, & toute aimable que vous êtes, vous ne retrouverez pas les amis que vous aurez perdus. L'âge viendra: l'état d'une fille sans entours, sans biens, est fort triste. Les richesses ne font pas le bonheur, j'en conviens, mais elles y contribuent. Vous savez que lorsqu'il fut question de M. Dumefnil pour vous, j'approuvai vos refus; c'eût été certainement acheter trop

cher la fortune. Ce que j'ai à vous proposer ne ressemble point à cela. Il est question d'un homme de naissance, très-vertueux, fort aimable, qui vous fera de grands avantages: mais pourquoi taisoije son nom? C'est le Comte de Kerlo, vous le connoissez, vous l'estimez.... Madame, il me fait trop d'honneur, je vous supplie, détournez-le.... Je m'en garderai bien, vous ferez vos réflexions... Elle font toutes faites.... Je me flatte que non, vous êtes trop raisonnable... C'est parce que je crois l'être, que je ne me déterminerai jamais à cet engagement... Avez-vous de l'aversion pour lui?... Aucune; mais je sens que je le payerois mal de tout se qu'il feroit pour moi.... Vous, ma petite! oh c'est de quoi je ne suis pas inquiète.... Ma chere Comtesse, ne répondez-pas pour moi... J'en répondrai, je vous jure. Enfin après avoir
“ poussé très-loin les instances, les ob-
“ jections, les refus, m'appercevant du
“ chagrin que ma fermeté donnoit à Ma-
“ dame de Crécy, eh bien, ma chere
“ Comtesse, lui dis-je, soyez mon juge.
Accepterai-je les dons de M. de Kerlo, ayant le cœur... Vous aimez, interrompit-elle brusquement? je n'ose répondre.... & vous aime-t'on, continuait-elle un moment après?... pas assez

pour me faire les sacrifices que m'offre le Comte, mais trop pour que. . . . Je n'avois pas achevé, que la Comtesse laissant tomber sa tête sur mes genoux, perdit entièrement connoissance. Je la relevai avec beaucoup de peine, j'appelai ses femmes, on la porta sur son lit; elle fut plus d'une heure à revenir. Je m'éloignai d'elle pour ne lui pas faire voir un objet odieux. Sa première parole fut de demander où j'étois. Je n'étois point sortie de sa chambre, je l'approchai toute tremblante, elle ordonna qu'on la laissât seule avec moi. . . . Quoi, vous m'abandonnez, me dit-elle je me jettai dans ses bras. . . . Cruelle, que vous ai je fait? Je ne répondis que par des larmes. Les siennes couloient avec une abondance, dont mon cœur étoit déchiré. Deux heures se passèrent dans cette douloureuse situation. Elle parla la première: . . . Je dois n'accuser que moi de tout le mal que vous me faites. . . . Vous en ferez vengeance, lui répondis-je, . . . Sur qui, reprit-elle? . . . sur moi. . . . Sur vous, ma petite, cette vengeance me feroit bien cruelle! . . . Ses larmes recommencerent à couler, elle me ferroit les mains, m'embrassoit avec une tendresse qui augmentoit mes remords. A dix heures on vint

nous dire que ces Messieurs venoient de rentrer , qu'on alloit servir. Je répondis que je ne souperois pas , que je resterois auprès de Madame de Crécy, qui n'étoit pas en état de les voir. Je voulois passer la nuit auprès d'elle ; il n'eut pas moyen de l'obtenir. Je la quittai à minuit. Nous ne nous étions dit réciproquement que des paroles sans suite. Elle me recommanda de garder un secret inviolable , sur ce qui s'étoit passé entre nous. En sortant de sa chambre, je trouvai M. d'Ombreval qui m'attendoit. Qu'a donc Madame la Comtesse, me demanda-t-il ? Elle s'est trouvée fort mal, j'espère que ce ne sera rien. J'évitai de le regarder ; mais il s'aperçut que j'avois les yeux fort rouges . . . Vous avez du chagrin , Mademoiselle ; ah, Dieu, qui peut vous en causer ! En disant cela , il me prit la main , que je retirai. . . . Vous avez peu de droits, lui dis-je , à ma confiance, & je m'étonne que vous me la demandiez ! . . . J'étois irritée contre lui, je le suis encore. Que les hommes sont cruels ! Ce M. d'Ombreval , que nous supposions si doux , si sensible , résiste à l'attachement d'une femme que tout l'univers devroit adorer , il lui en préfère une fort estimable . j'en conviens, mais

qui d'aucune façon ne pouvoit lui être comparée. Cette rivale, si peu faite pour l'emporter sur elle, lui rend à peine sa liberté, qu'il se livre à une inclination nouvelle, & quel en est l'objet? La meilleure amie de celle dont il fait le malheur. Voilà la raison de ce mystère si soigneusement gardé. Il savoit bien que je me serois défendue de sa séduction, si j'avois connu les sentimens de cette malheureuse Comtesse. Quelle noirceur! Comment ne me guérirais-je pas d'un penchant dont je rougis! Moi, j'aimerois l'assassin d'une femme qui m'a comblée de bontés, de soins, de tresse! N'êtes-vous pas indignée de la dureté, & sur-tout de la perfidie de cet ingrat? Je ne puis l'envifager. Notre pativre amie est sérieusement malade, beaucoup de fièvre, je ne la quitte point: j'ai même obtenu depuis hier de coucher dans sa chambre. Nous ne sommes point revenues sur ce qui s'est passé. Elle reçoit mes services avec une amitié qui redouble la mienne. Mon Dieu, ma Reine, quand serez-vous ici! Que je suis à plaindre.



LETTRE XXIV.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoiselle de Fussy.*

PARDONNEZ, ma Reine, si vous n'avez pas eu exactement de mes nouvelles. Il y a du surnaturel dans cette apparente négligence, & je crois y voir le doigt du génie de M. d'Ombreval, qui n'a pas voulu que je vous dise du mal de lui, ni que j'ajoute au torrent qui l'accable; ce que j'aurois certainement fait, si j'avois répondu à votre première lettre, sans avoir vu la seconde, tant j'étois en colère contre son ridicule secret. N'avoit-il pas bonne grace de témoigner du chagrin & de l'inquiétude, que vous n'acceptassiez des propositions très avantageuses? Et lorsqu'il vous voit déterminée à les refuser, & à les lui sacrifier, il se contente de paroître satisfait, & reconnoissant, sans faire la moindre offre? Je commençois à le soupçonner; mais votre dernière m'explique tout; & j'ose vous le dire, ma Reine, le justice dans mon esprit. Ne vous révoltez pas si je vais avec si peu de ménagement contre votre disposition présente: nous examinerons pourquoi

elle est si contraire à M. d'Ombreval, & ce qui lui attira les doux noms *d'ingrat*, *de monstre*, & *de perfide*. Mais auparavant je veux vous dire un mot sur votre situation.

Il me seroit impossible de vous dépeindre l'impression qu'elle me fait, n'y à quel point j'en suis touchée. Il faut convenir que la circonstance est des plus difficiles, qu'il est cruel pour vous d'être la rivale de Madame de Crécy. Que je crains votre héroïsme! mais n'en aura-t-elle pas aussi? Il ne faut que la raison. A quoi lui serviroit la violence que vous vous feriez? En seroit-elle plus aimée, & moins malheureuse? Elle m'inspire une grande pitié. Voilà un beau champ au triomphe de l'amitié. Vous allez vous disputer à qui fera le sacrifice, & ce pauvre Comte sera peut-être la victime! N'étions-nous pas des stupides de n'avoir pas vu de quoi il étoit question, & deviné toutes seules ce grand secret? Il me semble, à présent que nous le savons, que cela étoit facile; mais j'avoue que j'en étois à cent lieues.

Où prénez-vous, ma Reine, qu'il y ait en de la noirceur dans le mystère qu'on vous en a fait? Pour moi, que ce mystère impatientoit tant (vous pouvez

m'en croire), je n'y trouve qu'une délicatesse bien placée, & le procédé d'un galant homme. Vous n'auriez pas su gré à M. d'Ombreval de se vanter des sentimens qu'on lui accordoit, & au défaut du retour ne devoit-il pas au moins le silence & les égards? Voyons ses autres torts: est-ce tout de bon que vous lui en faites un si grave, de ne pas aimer Madame de Crécy? A force d'être généreuse, vous êtes injuste. Cela dépendoit-il de lui? Est-on maître de son cœur & de son goût? A-t-il cherché à faire naître celui de Madame de Crécy? L'a-t-il trompée? A-il employé la feinte & l'artifice pour engager ses sentimens, ou bien l'a-t-il aimée, & est-ce vous qui le rendez inconstant? Mais qui choisit-il? La meilleure amie de Madame de Crécy. Ce titre en est-il un d'opposition? Et quelle loi défend à M. d'Ombreval de se déterminer par les mêmes motifs qui décident un autre?

Ce ne sont pas-là, ma Reine, des défenses, mais des questions. Répondez-y, si vous pouvez vous instruire, & je suis prête à passer condamnation sur la première preuve; mais en attendant les éclaircissemens, je voudrois bien que vous n'ajoutassiez pas à votre situation

le malheur de croire des torts à ce que vous aimez. Vous est-il donc si facile de passer de l'estime au mépris, & n'y a-t-il pas une grande injustice à juger les gens sur des apparences? Encore à peine en avez-vous, & vous les condamnez sans les entendre. Je vous assure que rien ne me dit que M. d'Ombreval soit si coupable, & je vous demande pourquoi vous avez plus de penchant à en penser mal que moi, qui ne l'aime pas à beaucoup près autant? Je fais bien que l'intérêt nous aveugle presque toujours dans nos jugemens; mais il me semble que ce n'est jamais au désavantage de ce qui nous plaît.

Vous ne pouvez pas douter, ma Reine, que je ne desire autant que vous le plaisir de nous revoir ensemble; mais je crains bien que les chagrins de Madame de Crécy ne l'éloignent encore pour du tems. Elle en fera si occupée, qu'elle ne songera gueres à moi, & je perdrai le tems & l'occasion où je vous serois le plus utile. C'est la nécessité d'avoir Madame de Verlac qui rend la chose plus embarrassante, & je sens bien qu'avec un surcroît de tristesse, Madame de Crécy seroit fort importunée de sa compagnie. Je vous laisse, ma Reine, sur toutes ces réflexions: si mes pres-

sentimens sont vrais, vous êtes de moitié moins à pleindre, & comptez que les torts prétendus de M. Ombreval sont presque tout votre malheur. Je ne vous ai rien dit de votre nouvelle conquête: voilà donc encore M. de Kerlo dans vos fers? Je le plains. Son ami auroit dû lui rendre confidence.

Ecrivez-moi au plutôt. Je me flatte que les génies ne se mêleront pas davantage de notre commerce, & je crois pouvoir vous assurer qu'ils ne m'empêcheront pas, à l'avenir, de vous répondre très-régulièrement.

LETTRE XXV.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

JE fors de la plus vive inquiétude, ma Reine, une hémorrhagie violente m'a fait voir Madame de Crécy à deux doigts de la mort. Jugez de ce que j'ai souffert, moi qui me regardois, comme la cause en partie de sa perte. Elle est heureusement hors de danger depuis deux jours; mais sa foiblesse est extrême: à peine peut-elle parler. Ceci est-il le dernier assaut que je dois soutenir?

Ah, ma Reine, que je me trouve malheureuse, & que je la suis en effet! Que ce séjour à R. tant désiré m'est fatal! Je l'avois bien prévu: ce bonheur dont je me vantois si fort est cruellement racheté! Mais il faut vous rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre.

A peine venoit-elle de partir, que Madame de Crécy eut un accès de fièvre épouvantable qui dura six heures. On vouloit la saigner du pied, il n'y eut pas moyen de l'obtenir d'elle. Cette effrayante hémorrhagie, qui termina l'accès, dura trois jours; il fallut bien enfin consentir à la saignée: on lui en fit cinq en trente six heures. Tout étoit ici dans la plus grande désolation; & s'il étoit sûr de juger par les apparences, je dirois qu'après moi, nul ne paroïssoit aussi profondément affligé que M. d'Ombreval. Il entroit vingt fois le jour dans la chambre de la malade; cherchoit & évitoit de s'offrir à ses yeux: me demandoit sans cesse ce que je pensois de son état. Mes réponses sèches & laconiques sembloient le toucher, mais ne le rebutoient pas. Il se plaignoit de mes cruautés avec tant de douceur, que je doutois quelquefois qu'il pût être

si coupable ; mais il l'est, & toutes vos excuses ne le peuvent justifier : il l'est de m'avoir caché les sentimens de la Comtesse. Quel tort lui faisoit-il en me les découvrant ? Est-ce moi qui lui aurois reproché sa foiblesse ? Non, ce n'est point par ménagement pour elle, qu'il m'a fait ce mystere ; il a craint de me faire connoître son inconstance, sa légereté ; il a rougi de me faire voir Madame de Leuville, & cette dernière oublié pour moi. Les femmes qui s'applaudissent de tels triomphes ont plus de vanité que d'amour. Mais je reviens à la pauvre Comtesse. Tous ses maux ne lui font point perdre mes intérêts de vue. Elle a chargé l'Abbé d'écrire à Madame de Verlac en son nom, & de lui mander qu'elle avoit besoin d'elle dans sa convalescence, & votre article, comme vous pensez, n'a pas été oublié. J'étois avec elle lorsqu'elle donna cette commission à l'Abbé, elle me regarda en me disant, *je suis impatiente d'avoir votre amie* ; & dès que nous fûmes seules : *savez-vous*, me dit-elle, *l'idée qui m'est venue ? Il faut que Mademoiselle de *** venge le Comte de Kerlo de vos mépris.* Ah, Madame, m'écriai-je, *que vous êtes aimable !* Je l'avois pensé com-

me elle ; mais je ne favois trop à qui faire part de mon projet. Je ne suis plus en peine de l'exécution ; dès que le Comte vous connoîtra davantage , il se trouvera plus que vengé , & votre bonheur , ma Reine , adoucira les amertumes de ma vue. Ne dites point non : au reste , je ne m'en embarrasserois pas ; je suis sûre de vous amener tôt ou tard à la raison. Bon jour , je suis pressée d'aller rejoindre ma malade.

L E T T R E XXVI.

*De Mademoiselle de * * * , à Mademoiselle de Fussy.*

OUI, ma Reine , je m'en flatte , ce sera le dernier assaut que vous aurez à soutenir. Il a été trop violent pour n'avoir pas épuisé la mesure du malheur ; & connoissant votre vivacité , & votre tendresse pour Madame de Crécy , je m'effraye en pensant à toutes les inquiétudes & aux agitations , que son état a dû vous causer. Heureusement la voilà hors de danger ; vous devez être plus tranquille à cet égard , & faire abstraction de tout le reste pour ne

songer qu'à jouir de sa convalescence. Vous pouviez la perdre, elle vous est rendue ! Pensez aussi que vous avez des amies, que votre santé intéresse, & qui s'affligent de tous vos maux. Voudriez-vous leur faire souffrir ce que vous éprouvez ? Je vous assure que s'il m'arrive jamais d'aimer par projet, je ne me contenterai pas des qualités du cœur & de l'esprit : je voudrai encore qu'on soit invulnérable & inaccessible au malheur. Savez-vous, ma Reine, que vous me rendez très-malheureuse, en me disant que vous l'êtes ? Votre situation m'occupe jour & nuit. L'éloignement est bien cruel dans de telles circonstances ! Il me semble que si j'étois avec vous, nous serions moins à plaindre l'une & l'autre, & je vous assure que le projet de Madame de Crécy me fait grand plaisir. Je me dépêche de vous dire que c'est uniquement pour le moyen, & non pour la fin ; car outre que je ne me flatte pas de déterminer M. de Kerlo à entrer dans vos idées, je sens qu'il me faudroit plus que de la raison, & des considérations d'intérêt pour me décider moi-même. Le Comte & un grand parti, je le croi aimable ; mais si mon cœur ne m'en dit davantage, un autre

aura la gloire de la vangeance , que vous , & Madame de Crécy , aviez la bonté de me destiner. Vous me faites trop d'honneur, mes Dames, de penser à moi pour un si grand dessein. Votre amitié vous abuse, & de façon ou d'autre , je crois qu'il est inévitable , que vous entendiez ce *non* que vous me défendez de vous dire. En voilà bien l'équivalent.

Une faute en entraîne une autre ; & malgré votre colere , dussiez vous même la redoubler , je ne finirai pas sans vous dire un mot de M. d'Ombreval. En vérité il me fait pitié, & je ne puis souffrir (je vous répète toujours la même chose) que vous lui sachiez si mauvais gré de ce qui devoit lui faire un mérite. Il est coupable ; dites - vous, de vous avoir caché les sentimens de la Comtesse. Quel tort lui faisoit-il en vous les découvrant ? . . . Mais , ma Reine, le secret des autres ne doit pas dépendre de votre opinion, mais de la leur. Madame de Crécy avoit-elle envie de vous confier le sien ? Il ne craignoit pas , sans doute , que vous lui reprochiez sa foiblesse ; mais il la faisoit connoître , & c'en étoit trop. Voilà, ce me semble, deux bonne rai-

sons pour se taire quand on est honnête. Si M. d'Ombreval ne l'avoit pas été, il en auroit trouvé beaucoup d'autres pour l'engager à parler, & auxquelles il auroit plutôt cédé qu'aux motifs que vous donnez à son silence, qui ne sont bons, je crois, qu'à vous justifier le tort que vous lui en faites. Sur cela je vous renvoie à Fripport qui dit, si je ne me trompe: *pourquoi, quand je fais une action honnête, me prêtez-vous un dessein mal-honnête?* Voilà une autorité qui vient fort à propos fortifier la mienne. Je veux à présent vous donner une leçon de cruauté: on vous en reproche; mais vous n'en avez pas assez, & à votre place je me donnerois la satisfaction de dire aux gens à quel point je les méprise. Si M. d'Ombreval est coupable, il peut se flatter que vous ne connoissiez pas tous ses torts: s'il ne se reproche rien vous lui paroissez une capricieuse. Mon Dieu, ma Reine, faites donc que j'aie bien vite vous trouver! Il me semble que j'aurai bien-tôt démêlé la vérité. Donnez-moi des nouvelles de Madame de Crécy, & ménagez votre santé, qui doit souffrir de toutes vos inquiétudes.



L E T T R E X X V I I .

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

Nous venons, ma Reine, de recevoir la réponse de Madame de Verlac; elle nous promet d'être, ainsi que vous, ici dans quinze jours. Telle est la différence de mon sort. Je vous souhaitois il y a six mois, pour vous faire partager mes plaisirs, aujourd'hui, c'est pour vous faire partager mes malheurs. Cependant, ma Reine, votre amitié va plus loin que mes desirs; vous souffrez trop de mes maux; je ne vous demande que de les pleindre. Ma situation me seroit mille fois plus dure à supporter, si je m'appercevois qu'elle influât sur la vôtre. Soyez heureuse pour vous & pour moi; profitez de mon exemple, méfiez-vous d'une liaison trop tendre, conservez cette indifférence qui fait tout le repos de la vie.

C'est parce que vous n'êtes point trop prévenue pour le Comte de Kerlo qu'il faut l'accepter. Vous le jugerez à froid, & vous verrez qu'il est rempli d'honneur,

d'esprit & d'agrément. Voilà les seules unions raisonnables. Vous aurez pour lui de l'amitié, de la confiance, de l'estime; vous jouirez avec lui d'une grande fortune, & donc vous ferez sûrement bon usage. Que faut-il de plus pour le bonheur? Nous traiterons plus à fond ce chapitre: encore un coup, je m'en fie à votre raison. Madame de Crécy est beaucoup mieux; mais ses forces ont bien de la peine à revenir. Je ne fais si je m'abuse, elle me paroît avoir l'ame plus tranquille; cependant elle ne m'a pas dit un mot qui ait rapport à ce qui s'est passé entre nous.

Je vois bien, ma Reine, que nous ne nous accorderons jamais sur le compte de M. d'Ombreval. Vous lui faites un mérite de ce dont je lui fais un tort. En quoi compromettoit-il Madame de Crécy, en m'avouant qu'elle avoit du goût pour lui? Un sentiment est-il un crime? Ne fais-je pas par experience, qu'on peut aimer sans foiblesse? Mais enfin, puisqu'il est héroïque en délicatesse, il devoit l'être en générosité, & me cacher ce penchant pour moi qui n'a que trop développé celui que j'avois pour lui; il devoit seule être victime de la reconnoissance; il ne faut pas être

honnête à demi. Je ne suivrai pas votre projet de vengeance. Que fais-je si je n'aurois pas eu la foiblesse de prévenir vos conseils, sans le secret que m'a imposé Madame de Crécy? J'ai évité plusieurs explications, me méfiant de moi-même; peut-être y ai-je plus gagné que perdu. Mon cœur ne se payeroit pas d'une mauvaise excuse; & supposant qu'il se justifiât au gré de mes desirs, pensez-vous que je pusse être tranquillement la rivale de mon amie? Non, je n'ai pas de changement favorable à espérer. Ah, ma Reine, n'aimez jamais! On peut s'en défendre plus aisément qu'on ne peut s'en guérir.

J'allois fermer cette lettre lorsqu'on m'en a apporté une de la poste, de M. d'Ombreval, dont je vous envoie la copie. Je n'y répondrai point: que lui dirois-je?



L E T T R E XXVIII.

*De Monsieur d'Ombreval , à Mademoi-
selle de Fussy.*

QUEL est mon crime, Mademoiselle? mon cœur ne m'en reproche aucun; mais il faut bien que je sois coupable, puisque j'ai perdu vos bontés. D'autres se plaindroient, peut-être, d'être jugés sans avoir eu la liberté de se défendre, pour moi, Mademoiselle, je ne fais que me soumettre & m'affliger; cependant s'il m'étoit permis d'attendre encore quelque grace de votre part, je vous demanderois au moins celle de m'apprendre la cause de ma disgrâce. Est-ce donc sans retour que vous me condamnez? Quoi sans retour, j'aurois perdu cette amitié que vous aviez bien voulu me promettre? Ah, Mademoiselle, je ne soutiendrois pas un tel malheur! De grace, accordez-moi un moment d'audience; votre persévérance à me le refuser, à me fuir, me fait recourir au seul moyen de parvenir à vous. Rendez-vous à mes instances. Si je ne réussis point à me justifier, je

vous délivrerai de l'importunité de ma présence , tout affreux que me sera le supplice de m'loigner de vous.

L E T T R E XXIX.

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoiselle de * * *.*

J'AI trop de choses à vous dire , ma Reine , pour attendre votre réponse ; ces Messieurs me laisserent hier seule toute la journée avec Madame de Crécy. Elle étoit assez bien : je dînai auprès d'elle , elle me parla beaucoup de vous , & du plaisir qu'elle se faisoit de vous voir. Dès que ses femmes qui me servoient se furent retirées , elle me fit asseoir sur son lit. . . . “ Venez , ma petite , me dit - elle , je
“ veux enfin vous parler à mon aise ;
“ dites - moi d'abord pourquoi vous avez
“ l'air contraint avec moi , vous
“ êtes - vous apperçue que vous me
“ fussiez moins chère ? . . . , Ma réponse fut de l'embrasser tendrement. . . .
“ Je suis bien sûre de votre amitié , reprit - elle ; mais je veux aussi votre
“ confiance : au reste j'ai prévenu la

“ première, il est juste que je prévien-
“ ne aussi la seconde. Nous rou-
gîmes toutes deux, puis elle ajouta plu-
sieurs choses obligeantes, qui la con-
duisirent au détail des événemens de
sa vie, tels que je vais vous les rappor-
ter. . . “ Mon pere me fit sortir du Cou-
“ vent à l’âge de quatorze ans; j’avois
“ perdu ma mere; une de ses sœurs
“ voulut bien m’en tenir lieu, & vivre
“ avec moi dans la maison de son beau-
“ frere. J’y trouvai M. d’Ombreval qui
“ étoit un enfant de dix ans. Mon
“ pere en étoit le Tuteur, il l’aimoit
“ avec tendresse, tant parce qu’il étoit
“ fils de l’ami le plus intime qu’il eût
“ eu, que parce que véritablement c’é-
“ toit le plus aimable enfant du mon-
“ de. J’étois vis-à-vis de lui une per-
“ sonne fort raisonnable; aussi ne le
“ traitai-je qu’avec beaucoup de supé-
“ riorité. Lui cependant s’attacha à
“ moi avec une constance fort au-des-
“ sus de son âge, dont au bout de quel-
“ ques années je fus touchée, je l’a-
“ voue. J’avois un peu plus de vingt-
“ ans, lorsque M. de Crécy, qui en
“ avoit quarante, me demanda en ma-
“ riage. Mon pere en fut ravi; la for-
“ tune de M. de Crécy étoit considé-

“ rable, la mienne un peu plus médio-
“ cre. (J'avois pour lors deux freres
“ que j'ai perdus depuis). Dès que
“ M. d'Ombreval eut connoissance du
“ projet de mon mariage, il vint me
“ trouver tout consterné. Jusques-là
“ il ne m'avoit jamais parlé le langage
“ de la passion. Quoi, me dit-il, vous
“ vous destinez à M. de Crécy? C'est
“ donc-là le prix de mon attachement?
“ Je suis, lui répondis-je, les inten-
“ tions de mon pere; c'est à lui à dis-
“ poser de moi. Je vais lui reprocher
“ sa cruauté, me dit-il avec précipa-
“ tion. Il me quitta sans que j'eusse le
“ tems de lui répondre, & fut aux
“ pieds de mon pere lui demander la
“ préférence qu'il croyoit mériter sur
“ M. de Crécy. Mon pere fut inflexi-
“ ble, il étoit honnête homme: le goût
“ d'un enfant de seize ans est peu soli-
“ de; de plus ce mariage convenoit
“ trop peu aux intérêts de M. d'Ombre-
“ val. Je ne vous répète point ses
“ plaintes, je ne les entendis que trop;
“ quoi qu'il en soit, j'épousai M. de
“ Crécy, & partis peu de tems après
“ pour R.
“ Mon pere avoit acheté un Régi-
“ ment à M. d'Ombreval, qu'il avoit

“ été joindre en Languedoc, & je fus
“ deux ans sans le voir. J’en recevois
“ quelquefois des nouvelles, elles me
“ donnoient toujours de l’émotion. Mon
“ mari ignoroit ses anciennes préten-
“ tions, & ne l’avoit vu qu’un moment.
“ Ces deux années expirées, il vint à
“ R. Je ne puis vous dire le change-
“ ment avantageux que cet intervalle
“ avoit fait à son esprit & à sa figure.
“ M. de Crécy lui fit plus d’accueil que
“ je n’aurois cru, il lui plus beaucoup,
“ & il prit pour lui une amitié qui ne
“ s’est jamais démentie. Pour moi j’en
“ conviens, j’y pris un intérêt tout
“ autre que celui qu’il m’avoit précé-
“ demment inspiré. Nous passâmes plu-
“ sieurs jours sans avoir d’entretien par-
“ ticulier, je voyois dans ses yeux ce
“ qui se passoit dans son ame; il eut
“ enfin l’occasion de me le déclarer.
“ Il me peignit avec passion tout ce
“ qu’il avoit souffert depuis notre ab-
“ sence, tout ce qu’il souffroit encore:
“ je l’écoutai sans colere; mais je lui
“ répondis avec raison. Il m’entendit;
“ je le fis consentir à se contenter de
“ mon amitié, je lui en promis une
“ fort tendre; mais je l’assurai de façon
“ à le lui persuader, que s’il me parloit

“ jamais de sa passion, je ne le verrois
“ de ma vie. Il se soumit à cette con-
“ vention, & pendant les cinq ou six
“ premières années de mon mariage,
“ qu’il venoit fort souvent à R. toutes
“ ses actions me marquoient son amour,
“ & ses discours ne m’en faisoient rien
“ entendre. Une conduite si mesurée
“ dans un homme de cet âge, fait
“ plus d’impression sur le cœur, que
“ tous les transports des amants. Plus
“ M. d’Ombreval prenoit d’empire sur
“ sa passion, plus j’en perdois sur la
“ mienne; je crois cependant qu’il ne
“ s’apperçut point de tout ce qui se
“ passoit dans mon ame. Ses empres-
“ semens devinrent moins vifs, je n’en
“ fus point alarmée. Sa conduite es-
“ sentielllement étoit la même; j’en
“ devins même plus libre avec lui.
“ Nous étions dans cette situation lors-
“ que Monsieur de Crécy mourut; il
“ ne m’avoit pas rendu fort heureuse;
“ mais on ne voit jamais avec indiffé-
“ rence la mort d’une personne avec la-
“ quelle on a vécu. M. d’Ombreval
“ pour lors étoit absent, il m’écrivit
“ une lettre fort tendre. Je le priai
“ de laisser passer au moins six mois
“ sans venir me retrouver. Il n’anti-

“ cipa ni ne prolongea le terme. Je le
“ recus avec un plaisir que je ne diffi-
“ mulai point , il me semble qu’il le
“ partageoit: enfin croyant que ses sen-
“ timens étoient les mêmes , je crus
“ devoir le dédommager de tout ce
“ que la contrainte que je lui avois im-
“ posée , lui avoit fait souffrir. Il est
“ tems , lui dis - je , que je m’acquitte
“ de tout ce que je vous dois. Le pre-
“ mier usage que je ferai de ma liber-
“ té, sera de vous assurer que tout ce
“ que je desire , est de vous en faire
“ le sacrifice. Que devins - je , lorsque
“ je vis M. Ombreval interdit, confus,
“ ne trouvant pas une parole à me dire?
“ Mon cœur m’abandonna, les pleurs
“ me suffoquerent. M. d’Ombreval se
“ mit à mes genoux: ah, Madame, me
“ dit-il, que je suis malheureux d’être
“ indigne de vos bontés! Mais soyez
“ généreuse , ne me punissez pas....
“ Ne perdez pas le meilleur ami, le
“ plus tendre... Non, lui dis - je, je
“ n’oublie point l’exemple que vous m’a-
“ vez

“ vez donné : restons amis. Les fan-
“ glots ne me permirent pas d'en dire
“ davantage. Je fus m'enfermer chez
“ moi, je passai le reste du jour & la
“ nuit dans un état cruel, je devins en-
“ fin la maîtresse de la violence de ma
“ douleur ; mais l'impression m'en demeu-
“ ra. J'appris peu de tems après le
“ nom de ma rivale , j'en eus du dé-
“ pit, j'ai su sa maladie & sa mort ; je
“ ne m'en suis pas réjouie ; mais je me
“ flattois. . . . J'avois tort . . . il faut se
“ rendre justice. . . . L'amour ne con-
“ vient plus à une femme de mon â-
“ ge. . . . Voilà , ma chere petite, le
“ récit de toutes mes foiblesses ! payez
“ ma confiance „ .

Je lui dis à mon tour , combien j'a-
vois peu soupçonné ses sentimens pour
M. d'Ombreval, le goût que j'avois pris
pour lui sans m'en défier , l'occasion
que j'avois eu de me lier avec lui, par
la commission qu'on m'avoit donnée de

lui apprendre la mort de Madame de Leuville. Je ne lui dis point que c'étoit Madame de Leuville elle-même, qui m'avoit donné cette commission . . .

“ Je me doutois de cela, me dit-elle,
“ ayant su que vous aviez reçu des
“ nouvelles d'une Demoiselle qui de-
“ meuroit avec elle. . . . „ Je lui contai
ensuite ce qui s'étoit passé entre M.
d'Ombreval & moi, sur la proposition
du mariage du Comte . . . “ Eh bien,
“ dit-elle, le voilà ce secret : il ne
“ vous fera plus souffrir l'un & l'autre. . .
“ Que dites-vous, ma chere Comtes-
“ se? . . . Non, ma petite, il n'est pas
“ juste que M. d'Ombreval soit plus gé-
“ néreux que moi ; je vous le cede. . . .
“ Oh, je ne l'accepte point. Moi,
“ je vous ravirois un cœur, sur lequel
“ vous avez tant de droits ! . . . Vous
“ le méritez mieux que moi, ma chere
“ petite, vous l'avez, vous le conser-
“ verez, & je vous aime trop pour vous
“ porter envie. . . Non, ma chere Com-

“ tesse, vous promettez au-delà de vo-
“ tre pouvoir: moi, qui vous aime plus
“ que moi même, je ne serois pas ca-
“ pable de voir votre bonheur sans ja-
“ lousie. Que notre sort soit égal! M.
“ d'Ombreval aura deux amies pour une
“ & rien de plus. Je ne veux pas
“ que vous en disiez davantage, vous
“ êtes épuisé je tiendrai ma résolu-
“ tion, me voilà foulagée de vous
“ avoir fait lire dans mon cœur, lais-
“ sez-moi vous dire tout ce qu'il sent
“ pour vous. . . .”

Elle voulut me reparler de M. d'Ombreval, je ne l'écoutai point. Ma Reine, je commence à ne le trouver plus si coupable; mais il faut renoncer à lui. Cruelle nécessité! Renoncer à ce qu'on aime! N'importe, je rendrai à ma chère Comtesse ce que je lui dois. Adieu, ma main est fatigué d'écrire. Je vous desire, ma Reine, plus que je ne puis l'exprimer.

L E T T R E XXX.

*De Mademoiselle de * * *, à Mademoi-
selle de Fussy.*

D'AUJOURD'HUI en quinze, ma Reine, nous nous ferons déjà dit bien des choses! Madame de Verlac a été très-flattée de la proposition de Madame de Crècy. Elle est accourue m'en faire part aussitôt, & nous avons fait ensemble la réponse. Il est heureux de toutes façons que vous ayez choisi ce tems: premierement, parce que, quand il s'agit de vous voir, le plutôt est sans doute le meilleur. En second lieu, c'est que c'est le seul de l'année dont Madame de Verlac puisse disposer, étant obligée de suivre son beau-pere en Lorraine. Elle partira sur la fin de Juin, pour n'en revenir qu'au mois de Décembre. J'aurois été d'une furieuse inquiétude, si j'avois su son projet avant d'être instrui-

te du vôtre: nous courions vraiment les risques de ne nous pas voir de si-tôt. Selon ce que je puis juger de ses arrangements, dont je dépendrai, ce ne fera pas pour aussi long-tems que je l'avois espéré; mais ne dût-ce être que pour un jour, il feroit impatiemment attendu, comme devant amener un très-grand plaisir. C'en sera toujours un pour moi, ma Reine, de vous suivre dans toutes vos situations. La différence de votre sort n'est pas plus pénible pour moi que pour vous, & je vous assure que s'il étoit au pouvoir de mon amitié de vous en ôter les désagrémens avec la condition de me les approprier sans partage, je vous chargerois à mon tour, & bien volontiers du soin d'être heureuse pour toutes deux. N'admirez pas ma générosité: il y a des circonstances qui en diminuent le mérite, outre qu'à tout hasard, on pourroit choisir d'être vous; vous savez encore que je me pique de lire dans l'avenir. Je vois

des choses qui me disent qu'on pourroit avec sécurité se mettre à votre place. Mais n'anticipons pas sur vos destinées : il me suffit de les voir favorables , & vous êtes encore trop près de la colère, de la compassion, & de vos délicatesses, pour ne vous pas révolter contre la manière, si je vous la disois.

Je suis charmée que la Comtesse vous ait ouvert son cœur. C'est un soulagement pour toutes deux. Je vous proteste que j'avois imaginé son histoire presque comme elle vous l'a dit, surtout ce qui concerne M. d'Ombreval. Vous commencez à ne le plus trouver si coupable ; je le crois. Qu'auriez-vous à lui reprocher ? Mais , ma Reine, n'en aurez-vous pas pitié ? Ne lui parlerez-vous pas bien-tôt ? Ne le laissez pas plus long-tems dans cette cruelle incertitude. Vous ferez bien la maîtresse de renoncer à lui ; mais il n'est pas nécessaire de lui donner encore la dou-

leur de croire que ce soit par un motif de haine & de mépris, comme votre changement soudain a dû le lui persuader. Votre amitié pour Madame de Crécy ne vous impose pas la nécessité d'être injuste, ni de le paroître. Comme je la connois elle seroit fort éloignée de l'exiger, ni même de vous en savoir gré.

Je ne réponds pas à l'article de M. de Kerlo ; ce seroit contester sur ce qui n'est pas à notre pouvoir ; & quand je me rendrois à vos raisons, ne seroit-ce pas le mariage de la Comédie ? Adieu, ma Reine, je recevrai encore ici de vos nouvelles.



L E T T R E X X X I .

*De Mademoiselle de Fussy, à Mademoi-
selle de * * *.*

LE plaisir de vous attendre, ma Reine, fait diversion à tous mes chagrins. Que vous êtes bonne de venir me trouver de si bonne grace ! Mais il y a long-tems que je vous fais l'amie incomparable.

Avant de vous revoir, je veux vous mettre en repos sur le fort de M. d'Ombreval, auquel vous prenez tant d'intérêt. L'explication est faite, & voilà comment : le lendemain de celle que j'eus avec la Comtesse, elle me reparla de son projet par rapport à vous ; puis ajouta : “ cependant je veux que
“ vous passiez avant elle. . . . de gra-

“ ce, Madame, lui répondis-je, fai-
“ tes - moi plus de justice, je vous
“ jure que jamais je n'ai prétendu épou-
“ ser Monsieur d'Ombreval, que je m'en
“ feroir même défendue ; à présent
“ comment le pourrois-je accepter?...
“ Vous - même reprit - elle, rendez-
“ moi plus de justice ; & croyez que
“ je me ferois un reproche éternel d'a-
“ voir nui à votre bonheur. Ma ten-
“ dresse pour vous me rend tout possi-
“ ble. Que gagnerois je au sacrifice
“ que vous m'offrez ? Votre haine à
“ à toi, deux... . Moi, ma chere
“ Comtesse, je ne pourrai jamais vous
“ haïr ! Je le mériterois du
“ moins, non, laissez - moi me ren-
“ dre digne de votre estime. L'ef-
“ fort me coûte moins que vous ne
“ pensez. Mais, dites-moi, comment
“ le traitez-vous ? Affez mal, ce me
“ semble. Je lui ai peu parlé
“ depuis. Eh bien, il vous de-

“ mandera une audience tantôt , &
“ pour l’amour de moi vous la lui ac-
“ corderez. Eh ! que pourrai je
“ dire ? Vous répondrez à ce
“ ce qu’il vous dira , . . . En effet à
l’heure que j’ai coutume de me reti-
rer , Monsieur d’Ombreval me fit de-
mander s’il pourroit avoir l’honneur de
me voir un moment ; & sur ce que
je fis réponse qu’il en étoit le maître ,
il parut l’instant d’après. Son air étoit
soumis & tendre , il tenoit un papier
qu’il me présenta , je l’ouvris , c’étoit
une lettre de la Comtesse. Quelle let-
tre ! ma Reine , je suis désespérée de
ne l’avoir pas retenue. Que d’ame !
que d’élévation ! quelle délicatesse ! ah ,
lui dis-je , en la lui rendant , “ vous
“ avez cessé de l’adorer , qui donc
“ aimerez-vous avec constance ?
“ Vous , Mademoiselle , me dit-il
“ avec tendresse : non , Madame de
“ Crécy , toute aimable qu’elle est ,
“ ne m’a jamais inspiré les sentimens

“ que j’ai pour vous. J’ai eu pour el-
“ le une passion fort vive ; trop jeune
“ pour savoir tout ce qu’elle valoit, sa
“ grande beauté étoit presque l’uni-
“ que objet de mon hommage. Après
“ un esclavage de cinq ou six ans, je
“ me laissai d’être malheureux. Je
“ fis , dans ce tems , la connoissance
“ de Madame de Leuville , je cher-
“ chois à former un autre attache-
“ ment. Sans avoir pour elle un goût
“ fort vif, elle me parut aimable &
“ sensible. Je lui rendis des soins dont
“ elle fut touchée, la reconnoissance
“ m’attacha : vous savez le reste, Ma-
“ demoiselle ; mais ce que vous ne sa-
“ vez pas , c’est tout ce que je sens
“ depuis que j’ai le bonheur de vous
“ connoître. Que n’ai - je point fait
“ pour me défendre contre vous ! Que
“ ne m’a point coûté de vous taire ce
“ secret qui m’empêchoit de vous faire
“ l’hommage que le Comte de Kerlo
“ eut le bonheur de vous rendre ! Mon

“ espoir étoit dans l’avenir. Je me
“ flattois que Madame de Crécy, en
“ se guerissant d’un attachement que
“ je méritois si peu, me rendroit en-
“ fin maître de ma destinée. Mes
“ vœux sont remplis, Mademoiselle
“ le, si vous n’y mettez point d’ob-
“ stacles. Ah, Monsieur, lui
“ dis-je, vous laissez vous d’être gé-
“ néreux? Je vais vous parler avec la
“ franchise dont vous êtes digne. Si
“ j’étois faite pour prétendre aux avan-
“ tages les plus éclatens, nul ne tou-
“ cheroit mon cœur, que celui d’unir
“ mon sort au vôtre; mais Madame
“ de Crécy? Madame de Crécy
“ y consent. Eh! peut-elle s’en
“ flatter? Non, mon cher Comte,
“ nous lui devons trop tous deux, n’ac-
“ ceptons point ce sacrifice, je le sens
“ bien, elle en mourroit de douleur,,.
Mes raisons n’ont point encore persua-
dé M. Ombreval, & je doute que ses

instances puissent faire changer mes résolutions.

Je ne veux point oublier de vous dire que la Comtesse marque dans sa lettre, qu'elle espere obtenir de mon amitié l'acceptation de deux cens mille francs , de ses diamans , & de l'assurance après sa mort de la terre de R. Est-il une femme comme elle au monde ? Mais sa conduite dicte la mienne. Oui, ma Reine, & vous penserez comme moi : je surpasserai tous les dons qu'elle veut me faire , car enfiu elle n'est point aimée.

F I N.







Jussy, ... de

Lettres

Francfort u.a. 1704

Epist. 376

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403107-6

VD18 14609649-001